



RENÉ CARTON

**MÉMOIRES DE LA
GRANDE GUERRE**

LA GRANDE GUERRE

1914 - 1918

vécue par René CARTON

L'ENTRE DEUX-GUERRES

BIOGRAPHIE

*En hommage à mon grand-père René CARTON,
et mon père Jean CARTON*

1^{er} août 1914

*à la veille de la Grande Guerre 1914 -
1918*



René CARTON *sur la plage de Wimereux*
(au nord de Boulogne-sur-Mer)

Jeune bachelier, il regarde au loin, vers un avenir qu'il croit plein de promesses... Il vient de s'inscrire à la Faculté de médecine de Lille.

Deux jours plus tard, le 30 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

C'est le début de la Première Guerre Mondiale et René CARTON va la faire intégralement.

Tragédie fantastique, dont il a laissé l'admirable témoignage qui suit.

MEMOIRES DE GUERRE

René CARTON 147e R.I

né le 23-10-94 à Valenciennes (Nord)

Petites émotions

Fin Juillet 1914

La saison d'été s'annonçait particulièrement joyeuse à Boulogne-sur-Mer en cette fin de juillet 1914. Albert, mon frère, sortant de St Cyr, avait annoncé son arrivée pour le 15 août. Jules CARTON, depuis 3 ans sous l'uniforme d'artilleur, allait regagner notre foyer. Fier de ma peau d'âne nouvellement acquise (philosophie) j'avais été saluer quelques jours auparavant l'Université Catholique de Médecine de Lille, où je devais entrer en Novembre, quand fut affiché l'Ordre de mobilisation des armées de terre et de mer.

Août 1914 - POIX DE LA SOMME

Tante Marie CARTON avait tout de suite décidé, en prévision du départ de François Belhamme, de partir pour Poix de la Somme. Les préparatifs durèrent quelques jours, bien que nous ne pensions pas à une absence de longue durée.

"La guerre ne durera pas trois mois" aimait à répéter le vieux colonel Orange.

Nous partîmes dans l'anxiété des mauvaises nouvelles qui perçaient dans les communiqués et débarquâmes à Amiens dans la consternation de la bataille de Charleroi perdue. L'ennemi victorieux marchait sur Paris !

Poix, autrefois si paisible, vivait dans une agitation fiévreuse. Jour et nuit, des camions couverts de fleurs et de branchages, transportant des anglais enthousiastes débarqués à Rouen, descendaient vers l'Est. Les vieilles du village regardaient passer tristement ces beaux gars, merveilleusement équipés, qui rejoignaient leurs pauvres enfants. Leur belle allure ravivait nos espoirs. Et alors que nous vivions dans l'incertitude des événements, dans la contradiction des

nouvelles bonnes ou mauvaises qui circulaient dans le pays, une auto s'arrêta un jour devant notre porte. Nous reconnûmes celle des Duverger. Ils avaient fui Cambrai, quand l'ennemi touchait aux portes de la ville. L'envahisseur avançait librement.

La panique régnait dans le Nord qu'aucune troupe ne défendait plus. Ils avaient entassé leurs 13 enfants dans la voiture, ayant tout abandonné de leurs biens, et allaient essayer de gagner la Bretagne.

Des troupes exténuées du 20^{ème} Corps, qui avaient arrêté les Allemands devant Nancy, au Grand Couronné, passaient fiévreuses encore de leurs premiers combats. Puis un jour, quelques groupes hâves, dépenaillés, terreux, moitié civils, moitié soldats, douaniers, garde-forestiers, belges et français, promenèrent dans Poix leur cortège lamentable. Des paysans juchés sur leurs voitures où ils avaient amoncelé literies, bicyclettes, armoires, un grand ensemble hétéroclite... des femmes poussant des voitures d'enfants, des hommes tirant sur leur brouette : qui une vieille femme gémissante, qui un malade, d'autres tout ce qu'ils avaient pu sauver de leur pauvre mobilier, passaient, laissant flotter derrière eux un relent de panique et de déroute.

Avec Lucie nous faisions cuire de grands chaudrons de pomme de terre que nous distribuions à ces malheureux, en pensant tristement que bientôt sans doute le même sort nous atteindrait.

François avait rejoint son dépôt à Morlaix. Son employé, pourtant libéré, avait disparu. Je restais seul avec tante Marie et Lucie, occupés tous trois à nos préparatifs de départ. La nuit, nous creusions de grandes fosses dans le potager, où nous enfermions tout ce que Lucie avait de plus précieux, égalisant ensuite le terrain où nous piquions des salades.

Le canon gronde dans le lointain. Un matin, au retour de la messe, une explosion secoue toute la maison. Le viaduc saute... Cinq de ses arches se sont effondrées et tout le ballast pend jusqu'à terre, d'une hauteur de 80 mètres. Des rumeurs invraisemblables courent dans Poix. Pourtant le calme règne encore dans nos cœurs. Il semble que rien ne pourra jamais troubler la douce tranquillité que nous étions habitués à goûter sous ce toit si paisible. Jules, Albert, François sont nos seuls sujets d'inquiétude. Mais la foi est si fortement enracinée dans nos âmes, les heures de si charmante intimité encore si proches, que, malgré tout, nous nous défendons de penser que Dieu permettra à la mort de rôder dans ces lieux où résonne encore le rire clair des nos insouciances.

20 Août 1914

Nouvelle alerte. Nous sommes à table lorsque Lucie attire notre attention sur des cavaliers du dépôt de chevaux de Poix, qui passent l'arme à la main, longeant les murs. Des coups de feu déchirent l'air. Puis viennent des

brancardiers. Je les suis. Ils portent deux Uhlans, éclaireurs d'une patrouille surprise près de la gare, au débouché du bois.

28 Août 1914 : Évacuation de Poix de la Somme

Le tambour roule dans le pays. L'évacuation immédiate est ordonnée. La nuit est venue. Tirés par notre vieux cheval, le cœur sec, nous suivons la triste cohorte des réfugiés. Seule tante Marie, très maîtresse de ses nerfs, ne cesse de déclarer que nous sommes des enfants ou des fous.

A Brocourt (vers la vallée de la Bresle) où nous nous arrêtons chez Madame Blanche (une amie de Lucie), s'établit un petit conseil de guerre. Tante Marie ordonne le retour. Elle n'admet pas que les Allemands soient si près, quand le canon ne laisse entendre que de sourds et lointains roulements. Advienne que voudra ! Sur la route maintenant presque déserte, où s'attardent quelques vieux se soutenant l'un l'autre, un baluchon au bras, quelques femmes traînant leurs petits, nous refaisons le chemin parcouru la veille. La peur a fait place au désespoir. J'ai pris le cheval par la bride. Le jour commence à poindre. Il me semble deviner dans la demie obscurité, des ombres aux casques pointus qui courent derrière les haies, dans les blés, le long des bois. Le bétail erre dans les champs, dans les villages vides. Poix est mort. Quel soulagement de retrouver enfin la maison ! Il nous semble que nous pénétrons dans une forteresse inexpugnable !!!

Les jours passent... Petit à petit renaît dans le pays, où le calme revient avec la victoire de la Marne. Des Allemands défilent, mais encadrés de superbes Arabes, aux longs manteaux flottants, leur belle figure grave encadrée de somptueux burnous.

Des nouvelles parviennent d'Albert, ramassé par l'ennemi en Champagne, la poitrine trouée d'une balle, mais vivant... François, très grièvement blessé en Argonne, est soigné dans un hôpital du Midi. Moi-même, déclaré bon pour le service armé, le 4 novembre, j'embarquais le 12 pour St-Nazaire, où j'étais affecté au 147^{ème} R.I (n° matricule 9891 – 3^{ème} Bataillon – 9^{ème} Cie)

St Nazaire (novembre 1914 - avril 1915)

L'hiver fut triste à St Nazaire. Dans ces contrées marécageuses, l'eau ne trouve pas d'évacuation. À perte de vue, le plus souvent, la campagne est inondée. Les routes s'allongent dans un décor de tristesse. Et pourtant ! Quels chers souvenirs j'ai conservés de ces lieux qui furent témoins de nos premiers enthousiasmes, du don absolu, total que nous y fîmes de notre jeunesse, de notre avenir, de nos affections, de notre vie...

L'instruction barde dur au peloton des élèves caporaux. Tirs... creusements de tranchées... gymnastique... service en campagne... courses portées progressivement à 6km... marches de jour... marches de nuit... Le soir, théorie dans la grande salle de l'école où nous logeons, qui se termine après l'appel des morts des derniers renforts, par ce couplet qui nous étreint le cœur :

" Nous entrons dans la carrière, quand nos âmes n'y seront plus..."

Mais aussi les bonnes nuits passées sur la paille, les dimanches à Pornichet chez les Duverger, les soirées chez les Règent ou d'autres bons amis, les promenades sur les bords de l'océan et chaque soir, avant de regagner la "piaule" les prières dans l'ombre de l'église, où nos cœurs brûlaient de la foi des martyrs...

Plusieurs fois je suppliais mon commandant de me laisser partir. Le Capitaine Bouchardon, un brave territorial qui m'aime bien, hausse chaque fois les épaules : *" Pauvre petit, je ne te donnerais pas 8 jours là-bas "*



Mars 1915

Un jour de mars 1915, notre instruction étant achevée, ma section est désignée pour aller 15 jours à Guérande, garder un camp de prisonniers civils, de prisonnières surtout, habituées étrangères de dancings, figurantes de théâtres, pensionnaires de maisons closes, familles suspectes, qui sont logées dans une ancienne institution désaffectée qu'entoure un immense parc. Elles prennent un malin plaisir à venir faire leur toilette aux lavoirs, sous notre nez, dans la plus simple appareil, en chantant sur l'air de Poupoule :

" Nous irons jusqu'à Berlin

Casser la gueule des Prussiens, viens ! "

La police intérieure nous est d'ailleurs formellement interdite. Sauf pour intervention armée, nous ne pouvons franchir les grillages du parc où, la nuit, viennent rôder des ombres. Des rondes passent toutes les deux heures et chaque quart d'heure le cri du chef de poste se relance de sentinelle en sentinelle : *"Sentinelle, prenez garde à vous"*

Un après-midi, un drame éclate. Un détenu a, de son couteau, tué une de ces filles. L'assassin, qui ne veut avouer, est placé dans un coin de notre chambre, une sentinelle à ses côtés, avec consigne de lui interdire tout repos. Des coups de crosse de fusil sur les pieds lui rappellent, quand la fatigue le fait fléchir, que le commissaire attend ses aveux. Il se "met à table" au bout de 24 heures.

Une autre fois, épisode moins tragique, l'officier entre furieux au poste. Il a surpris un soldat avec une de ces femmes dans l'ancien cloître, mais les deux oiseaux se sont envolés. Il ordonne l'appel. Personne ne manque ! Nous avons su plus tard le secret de l'énigme. L'officier avait oublié le cuisinier, retourné tranquillement à ses fourneaux.

Début Avril 1915 : Départ pour le Front

Enfin au début d'avril, nous retournons à St Nazaire. Le 20, au rapport journalier, j'apprends que je suis désigné pour le prochain renfort. Nous touchons pour la 1^{ère} fois le nouvel uniforme bleu horizon, qui fait grand effet en ville, mais quel équipement !

Des sacs et des cartouchières en toile... Pas de bretelles au fusil que je remplace par une ficelle. Et quel attirail à caser, sans compter tout le petit fourniment personnel : lingeries, tricots, savon, graisse d'armes, brosse à cheveux, à habits et à souliers, boîte de singe, potages condensés, café, légumes secs, sucre, biscuits, tabac, 120 cartouches, paquets de pansements, gamelle, casserole de campement, 1 pelle bêche, 1 paire de souliers de rechange, 2 couvertures, une tente individuelle... J'arrive à peine à soulever mon sac...

Et des cartouchières pleines, la baïonnette, 2 musettes bourrées de vivres pour 4 jours, 2 bidons, le fusil ! Et les kilomètres en perspective... Ah ! Ciel !

Puis une nuit, pour éviter sans doute des effusions trop touchantes en ville, peut-être aussi pour cacher les quelques pauvres êtres qui prendraient, dans le calvados et le muscadet, la force de s'arracher à toutes les joies d'ici-bas, sans musique, sans fleurs au fusil, nous sommes partis... Le sacrifice était consommé.

La Meuse - Verdun

Fin Avril 1915 : Vers la Meuse

Il fait jour quand je me réveille. Dans les fourgons "24 hommes, 8 chevaux", se sont entassés hommes et équipements. Le soleil rentre par les portes grandes ouvertes. Des camarades, assis sur le plancher, les jambes pendantes sur le ballast, apostrophent les civils ou envoient des baisers aux belles filles. D'autres, accroupis, se servent de leur sac comme d'une table et engagent des parties de manille. Je profite du premier arrêt, à cette heure matinale, pour aller chercher de l'eau bouillante à la locomotive et partager une gamelle de thé avec Regnard, un bon camarade de dépôt, canadien français, accouru dès les premiers jours de la mobilisation. Le train roule à une allure d'escargot. Les arrêts sont interminables dans les gares, où des infirmières bénévoles, gentilles habitantes des villes que nous traversons, nous comblent de pain, de thé ou de café.

Nous contournons Paris, puis le train prend la direction de Verdun. Nous croisons des trains de munitions, d'artillerie, des trains sanitaires qui nous laissent rêveurs. Nous roulons tous feux éteints. Aux arrêts nous entendons le canon gronder. L'horizon s'éclaire des départs des grosses pièces, ou blanchit à la lueur des lointaines fusées.

La 3^{ème} nuit va finir, quand des coups de sabre frappent à nos portes. Le clairon sonne : *Tout le monde en bas !* Les officiers s'affairent le long du train, et pendant que nous formons les faisceaux sur la route proche, les fourriers s'acheminent vers le village de Dugny, au sud de Verdun encore noyée dans la brume matinale qui monte de la Meuse.

Nous sommes entraînés, mais non pas aguerris. Au souvenir du linge si propre que ma blanchisseuse de St Nazaire me livrait tous les samedis, je mesure combien on se trouve mal à l'aise, après trois jours passés dans la poussière du train.

Par ce bel après-midi de fin avril 1915, nous sommes descendus, Reynard et moi, vers la Meuse. L'endroit est si désert, le soleil si bon, que nous ne résistons pas à la tentation du bain. J'ai compté sans les embûches perfides de cet endroit. Pris dans un tourbillon, à bout de souffle, j'ai juste le temps de crier " *à moi* " avant de disparaître. Je vois des bulles d'air tourner, l'obscurité s'épaissir au fur et à mesure que je m'enfonce. Je perçois un choc mou, puis plus rien... !

Quand je reprends mes sens, je suis étendu dans l'herbe de la prairie. Reynard à mes côtés pleure de joie...

30 Avril

Nous quittons ce cantonnement pour Ronvaux où vient de descendre le 147^{ème} RI. Je suis affecté à la 9^{ème} Cie (Capitaine Werner, sergent Godefroy).

Je suis tout de suite mis dans l'atmosphère. Les hommes sont encore sous le coup du spectacle effrayant du charnier des Eparges. Le soir, dans nos baraquements, assis sur la maigre paille qui couvre la terre, une bougie collée sur la poignée de la baïonnette, le caporal Nicolot, revenu avec une poignée d'hommes de la section, nous raconte l'horreur des jours passés sous l'avalanche des minenwerfers, l'héroïsme de Labarre, l'adjudant de la Cie, qui, dans une patrouille, avait arraché un fusil des mains d'un guetteur allemand, pour le plaisir de s'être payé une bonne farce et électriser ce qui lui restait de ses hommes dans ces lieux de désolation, les combats de Pinteville sur la route de Verdun à Mars-la-Tour, les attaques de Champagne, l'hiver en Argonne, la Marne... Nous l'écoutons, songeurs...

10 Mai 1915

Au soir, nous prenons le chemin de la Tranchée de Calonne (route tracée en plein bois par Calonne, ministre de Louis XVI) qui passe près des Eparges et rejoint au fort de Rozellier le route de Verdun à Metz.

Eparges - Tranchée de Calonne

Il fait nuit. De chaque côté de la route, entre les arbres, des lumières s'échappent des abris en rondins des artilleurs. Des 75 claquent secs et rageurs. Des convois de munitions nous croisent ou nous dépassent. Des autres sanitaires descendent des postes de secours. Sur la route étroite, nos colonnes enveloppées de poussière s'allongent, débordent dans les fossés. A tout instant on s'arrête, on repart, pour s'arrêter encore, pendant que la tête penchée frappe le sac du voisin et qu'une autre tête vous rentre dans le dos. Enfin l'ordre court :

" *Dégagez sur la droite de la route et couchez vous* ". J'entends mon sergent s'entretenir avec un soldat du régiment relevé, qui doit guider notre section. Je me suis couché, sac au dos, sur le bord du fossé. Je ne me demande pas si je pourrai le relever avec moi tout à l'heure. Tout près, deux camarades, deux anciens allument une pipe. Ils ne sentent donc pas leur sac ceux-là ! Bonne leçon d'humilité... Mais je suis exténué. Je m'endors... je rêve...

" *Sac au dos* "

" *Eh, vieux ! Lève toi !* "

Où suis-je ? Nicolot me secoue les épaules " *Allez en route* ". Je m'arcboute pour soulever tout mon chargement, m'aidant des mains, du fusil. Des hommes passent en colonne par deux. Je cours avec eux pour rattraper la tête qui a pris de l'avance. Des appels retentissent.

" *Où est la 4^{ème} section* "

" *Par ici la 3^{ème}* "

" *Silence, N... de D...* "

" *Quel est l'abruti qui allume son briquet ? Les cigarettes en bas, défense de fumer* "

Au loin des mitrailleuses crépitent. A la lueur blafarde des fusées qui partent des lignes, l'on aperçoit sur la route défoncée, le fourmillement des troupes qui montent, de celles qui descendent.

" *N'allez pas là-bas !* " crie un loustic

" *Eh, les gars ! quelle compagnie ?* " crie un autre

Dix voix lui répondent :

" *Compagnie du gaz* "

Des miaulements... Instinctivement l'on se baisse, tout en courant... Des rafales de 77... de 100m en 100m, ils s'écrasent sur la route... Des cris montent : cris de douleur, appels aux brancardiers... Des arbres s'abattent, la fatigue a disparu.

" *Serrez par deux* "

La main au bouchon du bidon, nous courons, toujours plus courbés en deux. Au loin éclatent les bruits sourds des 6 départs de la batterie allemande, puis s'éternisent les secondes qui précèdent les sifflements pareils à ceux de quelque dragon d'enfer, puis les 6 explosions. Les tirs se succèdent ainsi de minute en minute...

Brusquement on s'arrête, on s'écrase les uns sur les autres... on jure encore... Pliés en deux, les mains sur les genoux, faisant reporter sur la tête tout le poids du sac, pour soulager les épaules, l'on attend...

" *Faites passer en avant par un* ". D'homme en homme, l'ordre court jusqu'en queue de compagnie. Nous pénétrons sous bois. La route est coupée par des réseaux de barbelés. A l'entrée du layon, à droite, une élévation de terre. Au ras du sol, d'épais rondins. Plus bas une lueur filtre à travers une toile de tente. Un soldat nous regarde passer... le colonel !...

La piste que nous suivons est coupée d'obstacles : troncs déracinés, branches arrachées, trous d'obus où nous glissons, rouleaux de fil de fer abandonnés par des blessés.

A certains endroits il n'y a plus d'arbres. Plus loin, dans des taillis encore épargnés, les branches rebondissent d'homme en homme, cinglant et griffant la figure et les mains. De temps à autre des hurlements lugubres suivis d'explosions.

Des cris d'angoisse montent dans la nuit. On se cherche dans les ténèbres :
" *Par ici la 9^{ème}* ". On court, s'empêtrant dans les branches, tombant dans des trous d'obus. On court parce que la colonne a été coupée par une explosion et qu'il faut ressouder les tronçons. Des corps sont étendus sur les bords d'un trou. Pris dans leurs sacs, leurs musettes, leurs bidons, des corps se tordent, gémissent, hurlent... On court après les camarades qui hâtent le pas, fantômes qui glissent entre les arbres, qui s'évanouissent dans l'ombre.

" *Par ici la 9^{em}* "

" *Faites passer si ça suit !* ". L'ordre court de bouche en bouche

" *Faites passer que ça ne suit pas* ". On s'arrête. L'odeur du salpêtre rend nerveux.

" *Faites passer si ça suit* ". Du gradé de queue l'ordre revient

" *Faites passer, en avant !* ".

Les épaules sont rompues, la chair meurtrie saigne. La montée au Calvaire!

Pose du fil

" *Attention au fil* ". D'homme en homme, le fusil abaissé, nous nous repassons à bout de bras le fil téléphonique. On ne le quitte pas avant que le suivant l'ait lui-même bien en main et le geste se fait avec une sorte de dévotion.

" *Attention au fil* ". Combien de fois répèterons nous cet ordre !!! Fils passant dans les champs, à travers bois, chevauchant les tranchées de réserve, s'accrochant le long des boyaux... Fils qui transmettent tous les cris d'appel et les cris d'angoisse de la 1^{ère} ligne... demandes de renforts... de munitions... d'artillerie... appels aux brancardiers...

Alors je ne savais pas encore... ! Mais écrasé par la fatigue, malade de peur à la vue des premiers blessés qui rampaient, qui fuyaient, des brancardiers passant par quatre, transportant des corps déchiquetés, sentant courir des frissons à travers la peau à chaque coup de tonnerre, à chaque éclatement, au bruit des éclats qui sifflaient aux oreilles, des balles innombrables qui claquaient aux arbres comme des coups de feu... je comprenais que tout à coup se transmettait une consigne d'importance et, dans la nuit les mains se tâtaient, à voix basse les bouches se répétaient

" *Attention au fil* "

" *Attention au fil!* "

La forêt se fait plus clairsemée. Les rafales de mitrailleuses claquent plus distinctes. L'on approche des lignes.

" *Faites passer la pause !* ". Qu'il fait bon se coucher quelques minutes sur la terre nue.

Arrivée en ligne

A la lueur des fusées, je distingue l'entrée d'un boyau. Des sections en débouchent, compagnies relevées qui se hâtent vers l'arrière, préoccupées de regagner la route et d'en avoir dépassé la zone repérée par l'artillerie avant le lever du jour.

Devant nous s'allongent des abris faits de rondins recouverts de terre. Le sergent Godefroy descend dans l'un d'eux. Il paraît qu'on resterait en réserve et j'en éprouve une joie soudaine. L'endroit est assez calme. Nos caporaux reconnaissent les abris et commencent à nous placer. Nous pénétrons dans un trou, le fusil à la main. Les sacs s'accrochent aux rondins du plafond, les musettes bourrées nous coincent dans l'étroit passage. Il y a place pour deux hommes couchés et nous sommes six !

Une fois rentré avec tout le fourniement, il n'y a pas à songer à se retourner. Nicolot, rentré le premier, jure de belle façon au fond du trou et appuie en arrière pour nous faire sortir. On ne sait plus où l'on est tant il fait noir. Enfin dehors, Nicolot, resté seul, assujettit une toile de tente à l'entrée à l'aide de vieilles baïonnettes et allume une bougie. Le sac et le fusil dans les mains cette fois, nous nous fauflons en rampant pour ne pas enlever notre pare-lumière et l'on s'installe.

Assis sur la sac nous tenons tous les six tant bien que mal, collés aux parois gluantes.

" *Chien de métier* " dit quelqu'un

" *Encore veinards d'être de réserve*, souligne Nicolot. *Il fait meilleur ici qu'au petit poste. On va pouvoir roupiller* "

" *Mais qu'est ce que ça sent ?* " dis-je

" *Qu'est ce que ça sent ? bleusard ? Ca sent le macchabé pardi !* "

Je retire mes musettes, mon bidon. Je vais enlever mon équipement.

" *Non mais dis donc*, poursuit Nicolot, *on ne lâche plus ni les cartouchières, ni la baïonnette et repère bien où est ton fusil. On est en alerte. Enlève tes croquenots pendant que tu y es !!* "

3 heures du matin

" *Tout le monde dehors, sans sacs ni musettes !* "

Nous allons reconnaître nos emplacements de combat. L'on se groupe. Le capitaine Werner qui a son PC (poste de commandement) dans le boyau, prend la tête. Nous déambulons, serpentant dans les boyaux. Le jour commence à poindre. Nous sommes à peine installés dans la tranchée que nous devons occuper en cas d'attaque ou de repli, qu'une fusillade endiablée éclate, partant des premières lignes. Devant, derrière, les balles claquent sur les arbres, sur les

parapets et parados, avec une telle intensité que j'ai l'impression que c'est nous qui tirons, que nous sommes encerclés.

" Ne t'émotionne pas comme ça, p'tiot, dit Godefroy. C'est comme ça tous les matins et tous les soirs. Ils déroutent leurs fusils "

De fait, au fur et à mesure que le jour monte, la fusillade se calme... quelques coups de feu par ci, par là... quelques rafales de mitrailleuses... puis tout se tait et par les boyaux sinueux nous retournons à nos abris. Au-dessus de nous ronflent les grosses marmites qui cherchent notre artillerie, les carrefours de route, bombardent Verdun. On dirait des trains qui passent.

J'ai un brave et vieux sergent, qui s'amuse de ma frayeur. A chaque sifflement, je plonge. D'abord il a haussé les épaules. J'étais honteux. Puis il m'a pris en amitié.

" Tiens, écoute, dit-il... Celui-ci c'est pour tel endroit, celui-là pour tel autre... Ah! couché ! ... "

Des branches nous tombent sur le dos, avec des cailloux et des mottes de terre

" Celui-là, c'est pour nous ". Il m'en impose par son calme. Son expérience m'est bien précieuse. J'apprends à repérer et à éviter autant que possible les endroits les plus sérieusement battus, les heures où l'artillerie est la plus active, à distinguer à leurs claquements les mitrailleuses françaises et allemandes, les "moulins à café " comme on les appelle, et à leurs sifflements, les différents calibres d'obus.

Si misérable, si léger soit-il, je commence à apprécier mon petit abri. C'est une impression qui nous est commune à tous d'aimer comme son propre toit le gourbi qui nous abrite, où l'on vient se réfugier quand l'artillerie tonne et se reposer pour une paire d'heures, après les insomnies de la nuit. Celui que nous occupons est si fragile qu'il ne résisterait pas à un 77. Sa force vient de ce qu'il n'est pas plus large qu'un boyau, et sa couverture de rondins saupoudrée de terre, a au moins le mérite de nous préserver des éclats d'obus explosant dans les arbres... ainsi que de la pluie.

Toutes les nuits nous allons creuser vers l'avant de nouvelles tranchées. Aux dépôts d'outils nous prenons qui une pelle, qui une pioche, quelques uns une hache pour couper les plus grosses racines. Les allemands qui, de jour, aperçoivent la terre fraîche remuée la veille, nous arrosent la nuit de marmites, mais surtout de minenwerfers que nous suivons dans le ciel à la traînée d'étincelles qu'ils laissent derrière eux. Pendant que nous travaillons, piochant, arrachant les couches de pierres plates que l'on trouve partout dans ce secteur, faisant avec nos pelles sauter la terre, à 4m de là, Godefroy, les 2 sergents, les caporaux inspectent le ciel.

" Crapouillot à droite "

" Crapouillot à gauche ". Et l'on court, l'on se plaque au moment où le minen prend la verticale. C'est le plus agile qui en échappe.

Au petit jour, de retour aux gourbis, les sections s'organisent pour la garde et les corvées qui peuvent encore, sans que l'on soit vu, être faites de jour. Les hommes de soupe nous rapportent les tuyaux habituels, les " tuyaux de cuisine ", attaques prochaines, relèves pour aller dans les environs de Paris, départ prochain du régiment pour l'Orient... ! Vraies ou fausses, les nouvelles font plaisir. C'est la gazette du jour. Elles offrent matière à conversation.

L'après-midi nous découpons en rondins les arbres abattus. Travail invraisemblable avec nos scies portatives articulées.

Le soir, après une courte pause, l'on repart avec la nuit, pour continuer les tranchées de soutien. L'on arrive à dormir 3 à 4 heures par jour ! Il paraît que c'est encore du luxe... !

15 Mai 1915 : Le ramassage des morts

Le 4^{ème} jour de notre arrivée, nous sommes commandés pour aller ramasser dans les taillis les morts tombés à la suite des dernières attaques des Allemands, 8 jours avant notre montée en ligne. Les Allemands avaient réussi à progresser de près de 3km jusqu'au lieu dit " La baraque du cantonnier " près des Trois jurés. Ils furent refoulés par les régiments de réserve. Tout s'est passé à l'arme blanche. Les premières horreurs de la guerre m'apparaissent. Les odeurs écœurantes de la mort nous guident. Je pense à celui qui a dit " *Le cadavre d'un ennemi sent bon !* ". Quels rictus affreux sur leurs visages ravagés. La plupart ont été recouverts de chaux par les premières équipes de désinfection des compagnies de ligne. Ils sont là Français, Allemands, couchés, équipés, sacs au dos, face au ciel ou recroquevillés par les souffrances terribles de l'agonie. L'air est empuanté, malgré la chaux ; des vers grouillent dans les yeux, sortent de leurs plaies. Certains sont si affreusement déchiquetés que nous les traînons dans les toiles de tente ou les couvertures que nous enlevons des leurs sacs ! En haut d'un arbre pendent des vêtements déchirés, des amas de choses sanglantes. Sur le tronc, à 6 ou 7m de hauteur, s'est plantée une baïonnette. Tout cela projeté par l'explosion d'un obus. Vivrait-on mille ans, il y a des spectacles qui ne peuvent plus s'effacer des yeux, bien que petit à petit, au fur et à mesure que dure la guerre, l'on perde de vue tous ces détails. Mais ces premières visions impressionnent. Je vois encore 2 corps, couchés côte à côte, un Français et un Allemand. Ils se sont embrochés mutuellement et tiennent encore leurs fusils entre leurs doigts crispés. Il a fallu leur arracher les armes de leurs mains et les baïonnettes de leurs corps !

C'est le moment de s'équiper. Nous cherchons les fortes cartouchières du temps de paix, un sac solide. Les morts équiperont les vivants... !

La source

En prévision de notre prochaine montée en ligne, notre sergent Godefroy, chef de section, nous autorise à aller alternativement par escouades, à la source. Située à 1km de notre position, en plein bois, dans un joli vallon où l'Allemand ne tape presque jamais, elle est entourée d'attentions particulières et défense y est faite d'étendre du linge pour ne pas attirer l'attention des aviateurs. Elle se continue par un frais ruisseau où nous nous lavons de haut en bas, avec quelle joie ! pour secouer toute notre vermine. Nos chairs nues frissonnent sous les effluves fraîches de la forêt.

10^{ème} jour de notre arrivée en secteur : **21 Mai 1915**

A la nuit nous montons en première ligne. Le matin, par les boyaux, le capitaine et les chefs de section ont été reconnaître leurs emplacements. Nous devons partir aussitôt la nuit venue. Je suis désigné avec un autre homme de l'escouade pour aller chercher la soupe dès l'arrivée en tranchée. Nous montons par le boyau, car bien que le secteur soit redevenu assez calme depuis la dernière attaque, le passage de nuit à terrain découvert, est rendu difficile par les arbres abattus, les branches arrachées et les taillis enchevêtrés de fils de fer. La forêt s'est couchée. De ci, de là quelques troncs en restent les derniers témoins. Des boyaux inachevés, on aperçoit les trainées claires des tranchées et boyaux dont les parapets sont constitués de pierres blanches mélangées d'argile, qui rendaient les travaux d'approfondissement si difficiles et sur lesquelles la pioche ricochait traitreusement.

Un groupe de brancardiers nous croise, monté sur le parapet de pierres et de terre meuble. De chaque côté des brancards, les pans d'une toile de tente retombent. On déblaie les morts !

En première ligne, à 50m de l'ennemi

Nous avançons dans une tranchée coupée tous les 10m de pare-éclats. Juchés sur la banquette, le sac monté sur le parapet, des guetteurs attendent leur relève. La banquette de tir est couverte de cartouches et de grenades. Par endroit la tranchée est retournée formant cuvette. Des mottes de terre fraîche, des fusils brisés, des sacs défoncés, des cadavres témoignent des dernières explosions.

" Faites passer, les sergents et les caporaux en tête".

Puis doucement, à voix basse, nous prenons les consignes des hommes que nous relevons. Les allemands sont à 50m. Devant nous, pas ou presque de fils de fer, ce qui explique les fusillades des soirs et matins. Phénomène de peur collective chez l'adversaire comme chez nous, que je ne retrouverai plus nulle part ailleurs par la suite. A cette époque de guerre au fusil les tranchées sont encore fort peuplées. Nous sommes 1 homme tous les 4m à veiller.

Je pose mon sac sur la banquette de tir, installe mon fusil, vérifie mes grenades, étale quelques paquets de cartouche. Puis l'oreille tendue, les yeux cherchant à percer l'obscurité trouée par instant par l'éclat des fusées, à deviner au milieu des troncs d'arbres déchiquetés, l'ombre qui glisse et nous guette, je commence ma première nuit de garde.

La corvée de soupe

Il peut y avoir deux heures que les derniers hommes de la compagnie relevée sont partis, quand le caporal de jour rassemble la corvée de soupe. Nous devons prendre avec le fusil, notre bidon, la courroie du sac et la gamelle. Puis nous ramassons les bouteillons, les bidons sans oublier ceux des hommes des petits postes avancés, les seaux de toile, puis à raison de 2 hommes par escouade, sous la conduite du caporal, dans la nuit, nous partons vers les cuisines.

La ronde recommence dans les boyaux. J'avais cru plus facile de mettre mon fusil en bandoulière pour porter mes bouteillons, mais à chaque instant il s'accroche par le canon ou par la crosse, aux parois de terre, aux racines d'arbres, aux fils téléphoniques. Il faut le reprendre à la bretelle, mais celle-ci glisse à tout instant, le fusil retombe sur l'avant-bras, secoue mes bouteillons, s'empêtre dans l'amoncellement de bidons qui me ceignent. En le faisant sauter, le canon pique dans la tête de l'homme qui me suit. Trois mots me répondent

" M....! Va - Bleusaille! "

Les roulantes se sont approchées sur la route, aux points choisis, rarement battus par l'artillerie. Quelques obus battent la forêt derrière nous, cherchant nos réserves et l'artillerie. Les décharges sèches et perçantes de nos 75 déchirent l'air. Et la distribution commence

"Trente hommes à la 4e section quinze boules de pain "

Les seaux se remplissent de pinard, les bouteillons de riz et pomme-de-terre, un autre de bœuf bouilli (la barbaque), les bidons de gnole et de "jus", quelques musettes de tabac, de camemberts ou de boîtes de sardines. Le caporal prend les lettres, les bonnes lettres qui vont procurer à quelques heureux, quelques minutes de joie si reconfortante, nouvelles de l'arrière, du pays des rêves, auxquelles nous répondrons, quelques uns avant la mort atroce, les membres rompus, le cerveau vide après des semaines passées sans sommeil, les capotes tachées du sang des camarades, déchirées par les fils de fer, lourdes de boue, auxquelles, oui, nous répondrons, mentant comme toujours

" Nous sommes dans un secteur calme. Ne vous en faites pas. Et l'on parle de partir pour un grand repos...! "

Avec nos couteaux nous faisons des trous au milieu des boules de pain et nous y passons nos courroies. Puis nous nous équipons pour le retour. Sept

boules de pain en bandoulières. Sur le dos, dix bidons, deux musettes pleines à craquer, le fusil à l'épaule, bien calé à présent, un bouteillon à chaque main, nous sommes devenus énormes

"*Dépêchons, dépêchons* ", crie le caporal, libre de ses mouvements et qui a facile de crier

" *Nous sommes dans une zone repérée* ".

La sueur nous coule à grosses gouttes. Les souffles puissants des marmites nous font à présent courber la tête mais pas l'échine, arrimés comme nous le sommes. Nous avons une mission auguste. Nous portons la croûte, celle qui ne vient qu'une fois, de nuit, pour 24 heures. On aura les bidons crevés mais on ne renversera ni la soupe, ni le pinard.

" *Nous nous sommes faits sonner* " dit Nicolot

" *Nous aussi, cause bas le sergent Godefroy. Marlière est tué. Toussaint, Boucard, Riviart évacués. Riviart a la jambe arrachée. Des minen ! Dispersez-vous. Ne restez pas en groupe. Quelle marmelade ! Et du silence ! Le boche est nerveux. Il a dû entendre notre relève. Je recommande distribution dans le plus grand silence. Et vite, dispersez-vous !* ".

Quatre hommes de moins. Il y aura du rabiot cette nuit !

La garde, en avant de la 1^{ère} ligne

Le matin, au petit jour, avec un ancien, nous devons occuper un petit poste. Situé à une quinzaine de mètres en avant de la tranchée, nous y accédons par une amorce de boyau, à quatre pattes. C'est un gros trou d'obus. La garde de jour y dure 6 heures. On ne peut y tenir que couché. On peut bouger, de temps à autre seulement lever la tête du côté des boches. Quand la pluie tombe, que les "minen" tombent, il n'y a qu'à regarder tomber. Un seul geste instinctif, qui ne sert à rien : on se colle davantage le ventre contre terre. C'est ainsi que l'on apprend à calmer ses nerfs.

Quand nous revenons dans la tranchée, il nous semble débarquer sur les grands boulevards ! Il y a des hommes qui vivent, qui s'agitent, qui chuchotent. Sur terre tout est relatif, les joies comme les peines. J'aurai l'occasion de m'en rendre compte d'autres fois, dans des circonstances plus dramatiques, plus tragiques.

La vie de tranchée

Notre seule distraction, c'est le tabac. Cigarette de jour, pipe la nuit. Pour éviter toute lueur, nous recouvrons le fourneau d'un chapeau de grenade citron, percé d'un trou et pour allumer l'amadou, on fait éclater l'étincelle sous la capote.

Le sommeil n'existe plus. C'est pénible pendant les premières 48 heures, puis on n'y pense plus. On veille, on nettoie les tranchées, les feuillées que l'on saupoudre de chaux. De nuit on pose des fils de fer, on exécute des patrouilles.... on enterre des morts.

Du côté parapet de la tranchée, nous avons creusé dans la terre des niches où l'on peut s'asseoir quelquefois, s'accroupir, goûter une ou deux heures de sommeil, chercher un peu de fraîcheur, fuir pour quelques minutes l'accablement d'un soleil de plomb. Ces niches sont fermées par des toiles de tente, celles des blessés évacués ou des morts, fixées dans la terre avec de vieilles baïonnettes. Qu'il fait bon quand j'ai quelques minutes de repos, de s'y glisser comme un lièvre dans son gîte. La tête sur le sac, j'entends contre mon visage, tout à côté de mon oreille, les pas des hommes de corvée, de relève des petits postes, des observateurs d'artillerie, des téléphonistes, cependant que, par mauvais temps, leurs pieds font gicler la boue sur mon voile protecteur. Et ces odeurs au passage ! Et tous ces pas qui font fuir et ramènent dans le sac où je dors, les souris qui y ont élu domicile et qu'à mon réveil j'entends boulotter mes vivres de réserve et biscuits de guerre. Cher petit " chez soi " ! Qu'il faisait bon entre deux gardes, entre deux corvées, de s'y étendre pour quelques minutes et d'y faire cuire un peu de café chaud !

Nous avons trouvé dans ce secteur un joli moyen de faire un peu de feu sans éveiller par la fumée l'attention de l'ennemi. Les tranchées ont été pourvues en abondance de créneaux en bois blanc, sans doute parfaits dans des tranchées de démonstration, mais d'un emploi impossible dans ces terrains bouleversés. Les premiers utilisés ont d'ailleurs donné un point de repère admirable aux guetteurs allemands qui n'avaient qu'à viser dans ce magnifique objectif pour être sûr de faire mouche à tous coups. Comme rien n'est perdu par le poilu, nous les avons découpés en fin copeaux qui de jour donnent un petit feu sans fumée idéal.

Nous disposons pour éclairer le bled, de fusées à parachute du genre 14 juillet, tandis que les Allemands ont déjà leurs pistolets lance-fusée, dont les engins illuminent subitement le terrain chaotique du " no mans land ". Au départ les nôtres font, dans une pluie d'étincelles, autant de bruit qu'une arrivée de 150, mettent 6 sec. pour éclairer, laissant ainsi aux patrouilles ennemies tout le temps pour disparaître dans les trous d'obus. D'ailleurs les parachutes, faits de soie artificielle, font les délices des poilus et 9 fois sur 10, la fusée retombe comme une balle au fond d'un trou d'obus et, projecteur d'un nouveau genre, n'éclaire que le firmament.

Les grenades constituent le plus bel assemblage d'objets hétéroclites auxquels nous ne touchons qu'avec une prudence réservée. Les trois quarts sont d'un allumage dangereux ou ne marchent plus.

1 - grenade modèle d'artillerie, d'un poids énorme, que l'on amorce à l'aide d'une chaînette attachée au poignet par un bracelet et que l'on fixe au rugueux de la grenade. Au premier essai, projetée, elle reste accrochée à la chaînette et pend au bout de mon bras. Va t-elle sauter ? ... Je n'y toucherai plus.

Nous disposons aussi pour lancer ces grenades d'une sorte de catapulte, dénommée " sauterelle ", immense arbalète de 3,5 m de long, qui moisit derrière un parados, faute de pouvoir être installée dans la tranchée.

2 - autre grenade : " la boîte d'allumette ", boîte en bois, genre boîte à cigare, s'allumant à l'aide d'un frottoir de toile émeri, mais le phosphore est inévitablement mouillé.

3 - les premiers types de grenade citron, en fonte, forme d'œuf, munies d'un percuteur qui protège la coiffe en fer blanc (qui sert à recouvrir les fourneaux de nos pipes). C'est celle-ci qui se généralisera plus tard, en attendant vers 1917 d'avoir

4 - la " grenade à cuiller " qui représentait vraiment alors le type idéal de grenade.

Dès cette époque pourtant les Allemands disposaient déjà de leurs grenades à manche, s'accrochant avant le combat au ceinturon. L'intérieur du manche contenait une tirette que protégeait une douille en fer blanc, à pas de vis. La grenade explosait 5 sec. après l'amorçage.

1^{er} juin 1915 : Ravin de Sonvaux

Après 10 jours de première ligne, nous passons en soutien, à 200 m en arrière. Relève très vite bâclée, les chefs de section ayant eu tout le temps de se passer les consignes et les caporaux, celui de repérer l'emplacement de leurs hommes.

La tranchée est à mi-côte et domine le ravin de Sonvaux. De l'autre côté du ravin s'allonge notre première ligne, la ligne allemande, puis plus loin la forêt à cette époque encore touffue à une certaine distance des premières tranchées. Des balles viennent fréquemment claquer contre nos parados tirées par leurs derniers " perroquets " (tireurs juchés dans les arbres derrière les premières lignes et qui prenaient les tranchées d'enfilade) qui disparaîtront définitivement avec les prochains ouragans dévastateurs de la grosse artillerie.

J'ai conservé un souvenir d'autant plus pénible de ce coin, que l'un de mes bons camarades y est mort dans mes bras. Il s'appelait Tessier et allait partir pour Tulle passer sa première permission. Il était depuis le début de la guerre dans la section et m'avait été d'un grand secours en ces pénibles débuts.

La mort d'un camarade

Nous avons reçu l'ordre tous deux d'approfondir, de jour, un boyau descendant le ravin et reliant la deuxième à la première ligne. Imprudence ? Bêtise ? Inexpérience ? Passage d'une huile ? Mettons imprudence. J'étais donc avec Tessier. Lui piochait. Moi derrière, un peu en contrebas, je pelletais. Nous n'étions là que depuis quelques minutes, quand un claquement sec frappe mon oreille et je vois mon camarade piquer une tête en avant. Je cours dans la tranchée, j'appelle un camarade. Nous retournons dans le boyau. Nous empoignons Tessier, lui par les épaules, moi par les pieds et remontons la pente. Mais ce n'est pas facile de traîner un pareil gaillard dans ce petit boyau. L'Allemand n'aurait qu'à tirer. Il ferait d'une pierre deux coups. J'y pense aussi. Mais non, a-t'il eu pitié ?

Tessier est enfin dans la tranchée étendu sur la terre. J'ouvre sa capote, sa veste. La balle entrée par les reins est ressortie par le ventre par où ressortent les intestins. C'est curieux ce qu'une balle à son point de sortie peut faire un gros trou ! Tessier respire à peine et souffre terriblement. Jouant de malheur, pendant que je le panse, un obus éclate. Une grosse pierre et des débris de terre tombent sur son horrible blessure. Il appelle sa mère et pousse un dernier cri. J'étends sur lui sa toile de tente. Pauvre cher camarade ! Je me souviens des corvées harassantes de jour et de nuit : corvées de rondins, gros comme des arbres, que l'on portait à 4 ; écrasé par la fatigue et la marche, mes jambes fléchissaient ; en passant sur les trous d'obus, les deux hommes du milieu descendaient au fond du trou, laissant brusquement toute la charge aux porteurs des extrémités qui s'abîmaient sous le poids, les épaules et les reins arrachés. Combien de fois Tessier, vieux soldat, ne m'a t-il pas tiré de fâcheuses postures et appris la manœuvre aussi bien pour ces corvées que pour celles de fil de fer ! Nous portions alors ces grandes bobines dont les barbelés nous mettaient la joue et les épaules en sang ! Combien l'amitié d'un tel camarade était alors précieuse !

1^{ère} semaine Juin 1915 : Casernes Chevert-Verdun

Il y avait 3 semaines que nous étions en ligne, quand parut ma désignation pour suivre les cours des élèves sous-officiers aux casernes Chevert à Verdun.

Je quittais la compagnie encore en ligne, de nuit. Nous devions nous réunir aux cuisines. Le jour était levé quand j'arrivais sur la Tranchée de Calonne, où je marchais tranquillement.

" Sortez de la route " crie tout à coup une voix

Je rentre sous bois et vois un territorial. Il m'annonce que tout le monde doit disparaître : l'on s'attend à la visite dans ce secteur, de Poincaré.

Mes nouveaux camarades, venus de toutes les compagnies, sont déjà rassemblés aux cuisines où je bois un jus comme n'en savent faire que les cuisiniers. Ils sont installés dans un profond ravin, au milieu du bois, d'où la fumée des roulants peut tranquillement gagner le ciel sans être repérée. Sur des cordes tendues d'arbre en arbre, du linge sèche. Bienheureux hommes qui peuvent se changer ! Il y a plus d'un mois que je n'ai pas enlevé mes souliers.

Nous avons environ 25 km à faire pour gagner Verdun mais le barda semble léger au fur et à mesure que nous voyons la vie refleurir autour de nous.

Nous cassons la croûte à la sortie du bois, près du fort de Rozellier. Pour la 1^{ère} fois, je goûte avec délice, ce sentiment de la sécurité qu'éprouve un soldat qui s'éloigne de la ligne de feu. Comme il va faire bon de se retrouver parmi les humains.

Les casernes Chevert nous accueillent dans leur beau cadre de verdure. Nous y respirons un air revivifiant. Nous sommes à 2 km de Verdun, et, de notre magnifique observatoire, seules les grosses marmites qui tombent de temps à autres sur la ville, nous rappellent que l'on se bat non loin de là. Des soldats et caporaux du Régiment, qui viennent pour un nouveau cours, nous apprennent que l'on parle d'une attaque prochaine et que la division est mise au repos.

8 Juin 1915

La compagnie est cantonnée sous bois, dans des huttes faites de branches d'arbres et de feuillages. Nous la rejoignons le 8 juin.

Chaque jour ont lieu des exercices d'attaque pendant lesquels nous courons, baïonnette au canon, à travers les taillis épais du bois. Les bruits d'attaque se confirment. Toutes les nuits nous assistons à la mise en place de nouvelles batteries.

Un matin, l'abbé Dézaire, notre aumônier divisionnaire, vient dire la messe. Le colonel et les officiers du Régiment entourent l'autel, adossé contre un arbre. Tous les hommes des cantonnements environnants sont là. Un lieutenant sert la messe. Cérémonie simple mais émouvante au milieu des départs d'artillerie. Presque tous vont communier après une absolution générale. Au milieu de la mort qui nous environne, nous sentons un grand souffle de vie passer sur la forêt.

19 - 20 Juin 1915 : l'attaque aux Eparges

19 juin : dans la nuit nous remontons en ligne. Nous sommes dans un petit boyau, à proximité des 1ères lignes, profonds à peine de 80 cm. nous passons toute la matinée accroupis, à genoux ou assis. Tous les visages sont graves

20 juin : à 13h toute l'artillerie se met à tonner. Durant 4 heures qui nous paraissent 1 siècle, les sifflements des 75 assourdissent nos oreilles. On se croirait dans une ruche monstrueuse.

A 17h20 passe un ordre " *Sac au dos - Baïonnette au canon* ". L'émotion m'étreint la gorge ; je serre mon fusil. Nous courons dans un boyau. J'ai l'impression que les 75 ont allongé leur tir.

En avant ! Baïonnette au canon !

En passant devant le P.C. du Capitaine Werner, un cri éclate qui jette le trouble et l'hésitation.

" *Demi tour! V'là les boches!* ". C'est un caporal nommé Philippe qui l'a poussé. Il est devant moi. Le Capitaine qui, de son P.C. logé dans un coin du boyau, regarde passer sa compagnie avant d'en rejoindre la tête, s'élance de son trou. Il a son revolver à la main.

" *Le premier qui recule, je lui brûle la g..... !* ". Effet magique. La colonne repart en avant. Dans un boyau que nous coupons, il y a en effet des Allemands, mais ils sont déjà déséquipés : premiers prisonniers faits par la première vague d'assaut.

Voici notre ancienne première ligne. En tirailleurs, nous en escaladons le parapet. Partout des cadavres, des blessés qui hurlent, des obus qui font sauter arbres et gens, morts et vivants. Quelques bonds et nous sommes dans la tranchée ennemie qui vient d'être enlevée par la compagnie de tête. Des officiers passent, criant, mettant de l'ordre.

" *En avant!* "

L'hécatombe

Nous dépassons la première vague sous une grêle de balles. Des corps boulent autour de moi, dans un cri rauque. Pliés en deux, le fusil rasant le sol, j'aperçois quelques Allemands, debout sur leurs parapets, qui tirent. Ils en ont dans le ventre ceux-là ! Des mitrailleuses crépitent faisant le vide autour de nous. Vrai jeu de massacre. Nous tirons à présent tout en courant. Nous sommes tout près. Des bras se lèvent.

" *Kamerad-Posen, Kamerad-Posen* " crient-ils. Les deux pieds en avant nous glissons le long du parapet et tombons dans leur tranchée. Se voyant pris, débordés, ils lâchent leurs fusils, laissant tomber équipements et cartouchières

et, comme des lapins, sautant de trous d'obus en trous d'obus, filent vers l'arrière sous le tir de leur propre artillerie.

Notre premier soin est de retourner et d'organiser la tranchée bouleversée. Certains passent déjà avec des quarts et des bidons boches. Ils n'ont pas perdu leur temps ! Derrière nous des équipes du génie et nos pionniers creusent hâtivement un boyau.

Nuit du 20 au 21 Juin

Le début de la nuit se passe, dans un calme relatif, à regrouper la Cie. Nous appuyons sur la gauche, en longeant la tranchée allemande. Il y a un trou dans la ligne et nous recherchons la liaison. Notre artillerie est calme, mais celle des allemands est nerveuse. Leur tir se précipite laissant redouter une contre-attaque quand, à minuit, nous entendons devant nous éclater des grenades et se déclencher une fusillade. Des ombres courent vers nous. Nos fusils crépitent avec rage, lorsqu'un homme surgit devant moi, armé d'un bâton, se précipitant devant la ligne, sur le parapet. Il frappe comme un sourd, il hurle

" *Cessez le feu, ce sont des français* ". Au même moment il chancelle et comme une masse tombe dans la tranchée. Je me penche. C'est Brancaère, notre sergent ! A t-il été touché par un éclat d'obus ? On ne les entend plus dans ce fracas d'enfer. Est-ce comme on l'a dit ensuite, une balle explosive ? Toujours est-il qu'il a le bras complètement arraché. Son tampon (ordonnance de sous-officier) se précipite et lui fait une ligature avec sa cravate, mais la mort a commencé son œuvre et il meurt étendu au fond de la tranchée dégoutante de sang.

Je ressaute au parapet. Des nôtres, des chasseurs, viennent s'affaler près de nous.

" *Les boches* " crient-ils. Nous tirons comme des forcenés. Je puis à peine tenir mon fusil, tant il brûle. Ce sont bien des boches à présent. Nous les voyons dans la nuit courir vers nous, s'aplatir, sauter comme des diables, disparaître dans les trous d'obus. Puis plus rien. Quelques ombres plus loin, plus petites. Ils refluent vers leurs lignes...

Jusqu'au matin nous entendons avec angoisse les hurlements des blessés. De ma vie je n'ai entendu quelque chose d'aussi horrible que ces appels prolongés déchirants. " *Ah. Ah* " qui retentissent entre les lignes, après les attaques.

Au petit jour, avec Reynard, nous rampons de trou d'obus en trou d'obus, jusqu'à 5 Français que nous apercevons tout près, à une vingtaine de mètres et nous sommes assez heureux pour les faire rouler dans notre nouvelle ligne, en les tirant comme nous pouvons. L'un deux a une figure d'enfant. Il est affreusement blessé et ne cesse de gémir " *maman, maman* ! ".

Trois jours se passent sans nouvelles attaques sur notre front. Les allemands doivent se regrouper ou amener des renforts. Mais l'artillerie nous décime et depuis 4 jours nous n'avons plus eu de ravitaillement. Pas une goutte d'eau. J'ai vidé, gorgée par gorgée, un flacon d'alcool de menthe. Il fait une chaleur torride. Ces attaques nous ont donné une sorte de fièvre. La soif nous brûle. Je n'ai jamais compris ce défaut de ravitaillement. Nous avons connu des attaques d'une autre envergure et la soupe venait pourtant, tant bien que mal, avec des portions plus ou moins réduites suivant les pertes subies, mais elle venait quand même. Je crois qu'à cette époque où la défense se réduisait, à franchement parler, au fusil et à la baïonnette, il y avait crainte, sans doute justifiée, de la part des chefs de distraire des combattants de la ligne de feu.

25 Juin : l'attaque de la 87e R.I - la relève

Nous apprenons que nous allons être relevés : relève par dépassement car le 87e R.I doit attaquer. Leurs compagnies arrivent en plein jour par les boyaux. J'entends tout à coup

" *Ah! Zut! C'est trop fort! Carton!* ". De fait c'est une rencontre inattendue. Je reconnais un camarade de classe de l'Institut Haffreingue et notre voisin de la rue de Beaurepaire à Boulogne/Mer. Nous avons à peine échangé quelques effusions que toute sa compagnie s'ébranle et saute le parapet. Je suis aussi stupéfait de cette rencontre que de la rapidité de l'attaque, presque sans préparation, de notre artillerie qui tire ses rafales régulières et n'a fait qu'allonger soudainement son tir. La fusillade allemande éclate à peine, que des clairons se mettent à sonner la charge (je n'en ai plus entendu en période d'attaque de tout le restant de la guerre). Le 87^{ème} R.I dévale la côte et disparaît de l'autre côté de la crête. Plus tard, au cours d'une permission, j'ai appris que mon camarade avait eu la jambe brisée au cours de l'attaque, mais qu'il était vivant.

Une nouvelle compagnie prend nos places et, à la tombée de la nuit, nous recevons l'ordre de relève. Pour ne pas gêner les éléments qui montent, nous passons à découvert, à travers ces zones de mort où gisent encore tant de camarades. Nous coupons la route reliant la Tranchée de Calonne aux Eparges. Le poste de secours qui y était installé a été écrasé par l'artillerie. Nous distinguons à peine la route tant elle est retournée par les obus et recouverte de branches et de troncs abattus. Les dégelées d'obus ont été sévères dans les réserves. L'indifférence que nous avons témoignée tout à l'heure sous la mitraille, commence à s'évanouir. Contents d'en être échappés, nous prenons peur des 105 qui fusent. Si peu nous rapproche des douces heures de trêve, des bons moments au cantonnement. Nous nous hâtons vers la source. Elle est là qui brille sous le clair de lune. Depuis 5 jours nous mourons de soif et nous nous laissons tomber près du ruisseau. Telles des bêtes nous buvons à même l'eau qui coule, comme à une fontaine de vie.

Nous avons retrouvé la route de la Tranchée de Calonne à quelques km des premières lignes. Le Capitaine rassemble les éléments épars de sa Cie, pour la distribution du casse-croûte et du vin. Nos 75 ébranlent l'air de chaque côté de la route : claquements secs, stridents que prolongent de longs sifflements. Plus à l'arrière éclatent les déflagrations plus sourdes de nos 150. Pendant que nous cassons la croûte, une bonne nouvelle nous parvient. Les cuisines roulantes nous attendent avec une soupe chaude à Belleville, faubourg de Verdun, où nous allons au repos.

Fin Juin 1915 : repos à Belleville

Nous passons là 8 bons jours de détente. Mon sergent Godefroy, passé aspirant, me propose ainsi que Reynard pour une citation, motivée entre autre par le sauvetage de quelques blessés. On est chiche à cette époque au 147. Le Colonel la retourne avec cette mention " N'a fait que son devoir ". Evidemment.

Quel soulagement de pouvoir enfin retirer ses " croquenots " et l'équipement dont les cartouchières pesaient si fort nuit et jour sur le ventre et les reins. Pouvoir quitter sa baïonnette et mettre en tête de son coin de paille dans l'écurie où nous couchons, le fusil que nous ne devions pas lâcher une seconde, qu'il fallait porter partout, pour les corvées comme pour les plus petits déplacements.

Le lendemain de notre arrivée, je vais à la Meuse laver mon linge, puis par vingt à la fois, nous passons aux douches installées sur la petite place, devant la Mairie.

Nous apprenons que la dernière attaque a coûté 600 hommes à notre régiment. Je n'ai pour ma part, pas grand loisir pour jouir complètement de la félicité du repos. Le baptême du feu m'a fait l'effet habituel aux débutants. Je suis ici depuis 8 jours et déjà l'on parle de regagner les bois avant le soir. Je sens que je n'aurai jamais la force de refaire 28 km, tant je suis épuisé. Pour la seule et unique fois de ma vie de soldat, je me présente à la visite. J'ai une figure décharnée et les yeux caves. Reynard m'a dit " *Tu es sûr d'être évacué* ".

Dans la baraque de l'infirmerie, une grande pièce, nous tenons bien à quarante, rangés le long des murs. L'infirmier passe à chacun un thermomètre sous le bras. Le médecin-major Mialaret, 4 galons, passe. Mon thermomètre n'a pas monté d'un degré et je suis vidé en cinq secondes, sans avoir eu le temps de m'expliquer. Le soir mon chef de section me fait appeler. De quelle tuile va être payée cette maladie ? Je me présente à mon aspirant :

" *Allez porter votre sac à l'ambulance, me dit-il. Vous en êtes exempt de l'ordre du Major. Vous le reprendrez à la grande halte, au fort de Rozellier. Nous montons aux Eparges* ".

Juillet 1915 : EPARGES

A mi-chemin de la Tranchée de Calonne au milieu des bois, nous avons pris sur la gauche, dans la direction des Eparges. L'adjudant Labarre et l'aspirant Godefroy marchent juste devant moi côte à côte, leur canne cadencant la marche.

A la sortie du bois nous prenons la formation par deux, un rang de chaque côté de la route, longeant les fossés pour nous garer des rafales de 77 et surtout des rayons aveuglants d'un projecteur que l'on dit installé par les allemands sur la route d'Etain, et qui brusquement dévoile les relèves, corvées ou convois d'artillerie.

Dans l'ombre de la nuit je crois distinguer quelques pans de murs. Plus loin une fontaine coule, qui devait alimenter autrefois un abreuvoir. C'est ce qui reste du village des Eparges. Des camarades en passant, avalent un quart d'eau ou remplissent leurs bidons. Les plus pressés sont les seuls servis. Les sergents de queue nous font rallier la colonne, qui disparaît déjà dans l'obscurité.

Ravin de la Mort

Nous faisons halte sur les bords du Ravin de la Mort, au pied de la colline des Eparges, pour attendre les guides et prendre nos distances entre sections et entre compagnies. Puis nous grimpons une côte qui n'en finit pas et où à chaque instant nous enfonçons comme dans un marais. Des hommes trébuchent dans les restants de fil de fer et les racines de l'ancien bois. On entend des ploufs dans l'eau, suivis de jurements. On s'arrache comme on peut à l'étreinte de la boue.

A chaque instant un arrêt, on ne sait pourquoi. On en profite pour faire sauter le sac sur la nuque et on se courbe en deux pour soulager les épaules meurtries par les courroies. Parfois les minutes s'éternisent, alors on se laisse glisser sur cette terre humide et gluante. La nuit on se voit mal. La tête fatiguée n'a plus de réaction. Brusquement la file par un reprend : le voisin de tête part en courant. Il faut soulever sac, musettes, fusil, bisons, dans un arraché désespéré. Je cours après cette ombre qui s'arrête encore avec un jurement pendant que tête en avant, je lui tombe sur le dos et que je sens moi-même le suivant m'enfoncer son casque dans les reins. Nouvel arrêt, nouveau départ. Demi-tour pour erreur de route. Obus qui viennent enfin mettre un terme à ce martyre, mort ou blessure que l'on souhaite tout en les redoutant. Etrange dilemme ! Chemins de croix bien souvent plus horribles que les attaques elles-mêmes, où les souffrances physiques et morales sont portées à l'extrême limite de la résistance humaine...

Nous avons enfin franchi la crête des Eparges. La relève est faite. Durant 6 jours nous occupons des trous reliés en tranchées, dans l'impossibilité de

dormir, continuellement sous la menace des torpilles, des minenverfers, plus terribles que les obus que l'on ne peut qu'encaisser, tandis que nous devions à une minute d'inattention l'ensevelissement redoutable.

Du parapet on voit partout des bouts de jambes qui dépassent de terre, des lambeaux de capotes, des figures grimaçantes, des cadavres à moitié nus que les torpilles déplacent, ensevelissent, découvrent à nouveau en les mutilant davantage. Ces Eparges sont un horrible charrier. Avec la chaleur torride que nous subissons, une odeur infecte se dégage. Toute la journée nous courons à droite, à gauche, les yeux tournés vers le ciel, attendant la chute verticale du bolide pour nous tourner vers une direction opposée, le fusil toujours en main.

" Torpille à droite "

" Torpille à gauche ". On escalade les éboulements, on trébuche sur les cadavres et les blessés que les brancardiers tardent à emporter. Il y a dans mon secteur un bras qui sort du parapet et semble toujours nous barrer le passage. A chaque allée et venue ce bras nous arrête. La nuit nous suivons ces torpilles à la traînée lumineuse qu'elles laissent derrière elles.

Et je mesure encore une fois mon incroyable chance ! A 30 m devant notre tranchée se trouve un petit poste où nous veillons alternativement par deux toutes les 2 heures. Alors que je rampais sous le petit boyau qui le relie à notre tranchée, une torpille éclate. Je tourne la tête. A la place du petit poste : un trou fumant. Les 2 hommes de relève ont été littéralement volatilisés par l'explosion !

La soupe arrive irrégulière la nuit ! On l'avale avec la terre projetée par les obus. Un jour un morceau de cervelle me tombe dans la gamelle. Le macabre voisine avec l'horreur !

Le sixième jour, notre Cie décimée est relevée par une Cie du 2^{ème} Bataillon dont nous gagnons les abris légers situés à flanc de coteau dans le Ravin de la Mort. L'artillerie nous y laisse tranquilles, bien que nous ne soyons qu'à 200 m de la 1^{ère} ligne. Le premier jour impossible de dormir, tant nous sommes surexcités, les nerfs à fleur de peau. Puis vient l'abrutissement et tout le jour, n'écoulant même plus les explosions toutes proches, nous dormons comme des souches sur la terre durcie par tous ceux qui s'y ont allongés.

La nuit, le fusil en bandoulière, nous descendons à l'emplacement de l'ancien village des Eparges, d'où nous rapportons, en les portant 2 par 2 sur un bâton, des rouleaux de fil de fer barbelés, pour couvrir notre 2^{ème} position. Les bonnes pintes d'eau que je bois à la source avant de remonter ! Nous nous relayons avec mon camarade de corvée, passant tantôt devant, tantôt derrière en gravissant la crête, car le 2^{ème}, en contrebas, prend toute la charge qui glisse sur le bâton et dont les barbelés mettent en triste état mains et figures.

Fin Juillet 1915 : " Camp des Romains " - HAUDIOMONT

Nous sommes relevés pour aller au repos au lieu-dit "Camp des Romains" derrière Haudiomont. Nous y trouvons de bonnes baraques, montées par les territoriaux. Notre premier soin en descendant est d'aller à la source laver nos linge et capote et nous nous débarbouillons enfin de haut en bas, comme des primitifs, tout le corps caressé par le vent.

Un jour nous creusons des escaliers avec notre escouade pour descendre des baraquements à la source, quand mes deux camarades : Texier (un bon parisien déluré, très courageux et ayant toujours le mot gai à la bouche, même dans les situations les plus tragiques) et Reynard, sont appelés près du sergent-major. Je les vois revenir gambadant : l'un est désigné pour le canon de la tranchée Aasen, l'autre aux téléphonistes. J'ai le cœur bien gros de les voir partir de la section et de ne pas pouvoir, moi aussi, la quitter pour autre de mitrailleuses ou téléphoniste. Le danger n'y est pas moins grand peut-être, mais au moins n'a-t-on pas le boulot de traîner des veilles aux petits postes, des poses de fils de fer, des corvées de tronc d'arbre, des patrouilles.

Août 1915 : Le canon Aasen

L'heure de la montée en ligne est revenue. Je commençais à être si heureux dans le calme et la fraîcheur de ces bois ! Séjour en ligne sans grande histoire. Huit jours plus tard nous redescendons aux " Trois Jurés ", près de la " Cabane du Cantonnier " sur le bord de la Tranchée de Calonne.

C'est alors que mon aspirant Godefroy m'annonce que je dois aller au Château de Murauvaux où se trouve le Colonel et la Cie Hors rang (CHR). Je suis désigné pour le canon Aasen. Je boucle mon sac et gagne tout joyeux ce nouveau cantonnement où je retrouve Reynard qui m'a pistonné près du Lieutenant de Longueval. Lui-même doit partir avec les écouteurs au "Chatelet", petit abri de 1^{ère} ligne, sous terre, où, par un dispositif ingénieux placé près des lignes allemandes, on peut capter leurs conversations téléphoniques, leurs annonces de corvées, de relèves etc... que balaie alors notre artillerie.

Septembre 1915

La relève suivante s'est faite en 1^{ère} ligne entre les Eparges et la tranchée de Calonne. Le 120^{ème} R.I que nous relevons a été attaqué et sérieusement éprouvé. Toute la nuit des brancardiers traînent dans des toiles de tente des cadavres français et allemands que l'on recouvre de chaux au fond du ravin. Ils ont un petit masque à gaz fait d'un grand carré d'étoffe plié en huit et collé sur le

nez par 2 ficelles qui s'attachent derrière la nuque. Imprégné d'hyposulfite ou d'urine ! il préserve de l'odeur pestilentielle des morts !

Un jour je vois revenir un camarade avec sa musette pleine de boîtes d'alcool solidifié qu'il a trouvées dans des sacs allemands qui pullulent là-haut. Je vais moi aussi en faire provision, car l'alcool est parfait pour réchauffer le jus et la soupe.

De nuit nous effectuons des tirs de mortier Aasen lançant des petites bombes à ailettes, sur les tranchées allemandes. Nous avons dû une fois mal arranger une relève, car nous entendons soudain les hurlements et les appels des blessés. La réplique d'artillerie ne se fait d'ailleurs pas attendre et nous devons déguerpir. Nous arrivons à sauver les pièces, mais y laissons quelques camarades ! Les Cdts de Cie ne nous voient d'ailleurs plus d'un bon œil nous installer en tranchées au milieu de leurs Compagnies, car les réactions de l'ennemi leur coûtent toujours cher.

20 Septembre 1915

Nous sommes relevés et quittons définitivement ce secteur. Depuis trois mois, nous n'avons plus vu un civil. On nous regroupe aux " Trois Jurés " et nous recevons les derniers renforts qui reconstituent une énième fois le Régiment !

24 Septembre 1915 : SOMMEDIEU-SUR-MARNE

Notre étonnement est grand de revoir un village, des maisons, des fermes, des jardins, des paysans et des visages de femmes ! Ma section est cantonnée dans une grange où la paille ne fait pas défaut. J'ai fait quelques économies depuis 5 mois, à cinq sous par jour. Dans une boutique je fais l'acquisition d'une bouteille de vin bouché et d'une boîte de pêches en conserves ! Dessert divin !

26 Septembre 1915 : vers la Champagne

Le Capitaine Perrare, aide-major du Colonel et Cdt la Compagnie Hors Rang (dans le civil il est avocat à la cour d'appel de Paris) se précipite sur la petite place où nous flânonnons en écoutant la musique du Régiment. Il trépigne de joie :

" Nous avons percé en Champagne, crie t-il ! La cavalerie a chargé et l'avance se poursuit ! ".

Il fait jouer la Marseillaise que nous écoutons au garde à vous ! Intérieurement nous jubilons. On parle de bombardements inouïs. 73 heures de destructions par une artillerie décuplée. Toutes les premières lignes annihilées, les survivants hébétés de peur. Serait-ce la fin ?

Le lendemain le Régiment partait en camions-autos. Nous prenions la direction de la Champagne.

27 Septembre 1915

En prévision d'une guerre de mouvement, nos canons de tranchée sont supprimés. Nous sommes versés aux pionniers. Nous touchons une grande pioche ou une grande pelle. Les sacs et fusils sont empilés au milieu du camion. Les musettes et bidons pendent aux arceaux. Nous sommes 25 hommes installés dans les positions les plus diverses, suivant la place dont chacun dispose. Quelques-uns fument et rêvent. D'autres chantent quelque chanson tendre ou mélancolique. Ils sont graves, comme tous ceux de l'infanterie au front, qui attendent dans la souffrance journalière, sans autre espoir de récompense que la satisfaction du devoir accompli obscurément, simplement, sans autre espoir que l'heure où ils s'offriront au suprême sacrifice !

Nous reculons tous feux éteints, toute la nuit. Petit à petit, sans souci du cahotement, le sommeil nous a pris. L'une après l'autre, les têtes se sont penchées sur les corps des voisins. L'oubli est venu avec le sommeil.

Des appels fusent tout à coup. Nos camions sont arrêtés. Je reconnais la voix du Lieutenant de Longueval :

" Les sergents et les caporaux, à moi! "

" Tout le monde en bas et sac au dos ".

Les jambes engourdies, nous essayons de regrouper dans l'obscurité bidons, musettes, sacs et fusils

" Dégrouillez-vous, N.. de D... ".

Enfin nous sommes tous en bas. L'appel terminé, nous sautons le fossé de la route et à 100 m de là, nous rejoignons dans les champs la Cie, qui sur deux rangs, fait face à la route. Rassemblement ensuite avec le Régiment et en avant pour de bon !

Avec envie je considère en passant tous les chauffeurs, jeunes encore pourtant, exposés eux aussi bien sûr, mais qui mènent certainement une vie idyllique, comparée à la nôtre ! ceux de l'infanterie ! et les artilleurs ? les hommes du génie, qui vivent au milieu des bois, avec de bons abris, une soupe chaude, pas de sac à porter et soignés aussitôt que blessés ! Comme je les envie !

29 Septembre 1915 : en Champagne pouilleuse

Le Colonel Péchat est remplacé à la tête du 147^{ème} R.I par le Colonel Rolland. Nous sommes en pleine Champagne pouilleuse. De ci, de là, quelques maigres bois de sapins étiques. Sur toutes les routes ou à travers champs, des troupes passent : fantassins, cavaliers, artilleurs. De temps à autres, des groupes de prisonniers, les capotes ouvertes et ballantes. L'aviation allemande est d'ailleurs inactive. Les nôtres seuls tiennent l'air. Nous gagnons donc sans encombre, après 3 heures de marche, le bois où cantonnera notre compagnie. Nous recevons l'ordre de monter les tentes individuelles. Nous avons sur nous 3 jours de vivres de réserve. On casse la croûte et nous chauffons notre café sur des petits feux de bois qui sentent bon la résine.

Le soir, au son d'une canonnade endiablée, l'horizon est sillonné d'éclatements, de départs, de fusées de toutes sortes, gigantesque feu d'artifice, féerie ordinaire des fronts de combat. Je finis par me couler sous ma toile de tente, la capote relevée sur la tête, avec le sac comme oreiller. Je profite de la dernière nuit où je pourrai peut-être dormir couché, couvert à l'abri de la pluie et des balles...

30 Septembre 1915

La journée se passe en derniers préparatifs pour une attaque de grand style. La 1^{ère} poussée en Champagne a été bonne. Les officiers assurent que le 2^{ème} coup de butoir doit tout emporter. Chaque homme reçoit des grenades supplémentaires dans sa musette à grenades, des fusées lumineuses (demandes de barrage, d'allongement de tir, d'attaque par gaz, fusées à 1-2-3-5 feux, à chenilles, rouges, vertes, blanches), des étoffes rouges et blanches à coudre sur le sac et destinées à renseigner l'aviation sur la marche de notre progression, des fusées à fumée épaisse pour renseigner nos observateurs d'artillerie sur nos positions.

La nuit vers 11 heures je me suis rendormi sous ma toile de tente, quand passent des hommes de liaison

" Rassemblement, sac au dos, dans une heure ".

Nous remballons en vitesse toile de tente et couvertures, pelle, bouteillons, gamelle. Le temps de mettre nos souliers, d'enfiler la capote, l'équipement, les deux musettes, les 2 bidons de 2 litres, le sac sur le tout, mon fusil, un coup de gniole et je cours au rassemblement de la Cie. Nous sommes heureux aujourd'hui ! Si c'était la percée ! ... Le Régiment part musique en tête, drapeau déployé.

1^{er} octobre 1915 : PERTHES-LES-HURLUS

La nuit est noire. Nous marchons depuis peut-être 1 heure sur une route éventrée en maints endroits par l'artillerie, couverte de débris de briques et de pierres. Quelques pans de murs : nous traversons Perthes-les-Hurlus !

A la sortie du village nous sommes salués par d'étranges obus que nous entendons pour la première fois. Ils éclatent et après seulement on entend leur sifflement. On dit que ce sont des 88 autrichiens. Ils font des vides dans nos rangs. Ils sont brutaux, nous en avons peur. Nous prenons le pas de gymnastique pour un 200 m.

Le jour point quand nous arrivons sur les anciennes premières lignes. Des territoriaux refont superficiellement les routes, bouchent les anciennes lignes et les boyaux pour faciliter le passage de l'artillerie. Tout est bouleversé. Partout des cadavres. Beaucoup d'Allemands dans les tranchées, tués par le bombardement. Des français en masse dans le bled. A certains endroits, des nids de mitrailleuses ont fait des fauchages en règle. Combien y en a t-il ? Sur combien de kilomètres ? Dieu seul le sait.

Tous sont allongés, sac au dos, présentant au ciel leurs petits carrés d'étoffes blanches et rouges, avec, à côté d'eux leur fusil, baïonnette au canon. Je vois des blessures horribles, ventres ouverts, membres coupés, poitrines défoncées, crânes fracassés. L'un d'eux, les yeux grands ouverts, couché sur le côté, a toute la mâchoire inférieure enlevée et sa langue pend en dessous... Des cadavres à perte de vue. Les troupes d'attaque ont mis le prix pour faire ces 6 km !

A 2 km en avant de Perthes, nous pénétrons dans un boyau par où nous gagnons sans incident nos emplacements dans un bois à présent rasé ! Nous y trouvons d'anciens abris d'artillerie allemande, pouvant loger 30 hommes, mais incapables de résister à un obus de moyen calibre. Creusés en terre, à 2 m de profondeur, ils sont recouverts à ras du sol, de rails, de rondins, et de 1,50 m de terre. Ils sont encore remplis d'anciens équipements allemands : bidons, gamelles et mousquetons. Nous nous y installons aussi confortablement que possible. Le bombardement sur les premières lignes est intense. Sur nous quelques obus dispersés.

A la nuit nous partons équipés avec fusil, pioches et pelles pour réfectionner et faire de nouveaux boyaux à proximité des premières lignes. Nous avons, par équipe de deux, à creuser une tranchée de 2 m de profondeur, sur 1,60 m de large et 4 m de longueur. Les équipes doivent regagner leurs abris au fur et à mesure que leur travail sera terminé. Mon camarade pelle entre mes jambes, au fur et à mesure que j'abats la terre et la craie à la pioche.

2 Octobre 1915 - 3 Octobre - 4 - 5 Octobre 1915

4h du matin : notre besogne est achevée, assez à temps, car les obus commencent à nous encadrer redoutablement. Nous remettons cela un peu plus loin la nuit suivante, avec plus d'ardeur pour pouvoir déguerpir avant l'arrosage matinal. Puis nous nous attaquons au boyau qui mène à la 1^{ère} ligne, le boyau de Constantinople, retourné dans toute sa longueur. En même temps, les musiciens transformés en brancardiers dégagent les blessés et les cadavres allemands. Sur l'un d'eux la curiosité nous pousse à regarder son pauvre portefeuille : lettre de mère, de femme, photographies d'enfants, images... Quelle tristesse !

Nous découvrons des abris souterrains dont nous ne faisons pas une idée. Les réserves ont dû attendre sans grand dommage les 73 heures de pilonnage. Situées de 12 à 15 m de profondeur, on y accède par 2 escaliers. Au fond : couchettes, poêle avec buse sortant par l'escalier. Dans l'un d'eux nous trouvons même un puits.

Notre principal passe-temps, de retour aux abris, est de nous épouiller. Ces abris allemands sont infestés de poux, de gros poux blancs-gris, avec une " croix de fer " sur le dos ! J'en attrape à pleines poignées sur le revers et sous le col de la veste. A force de les écraser entre les 2 angles des pouces, les doigts deviennent gras, ensanglantés et poisseux. Certains, pour éviter cet inconvénient, les font brûler dans de vieilles gamelles allemandes, tenues sur une bougie. Finalement, ne devenant plus maître de cette vermine et malgré le froid, je jette par dessus le parapet, chaussettes, caleçon, chemise, tricot et veste, ne conservant que la seule capote et le pantalon sur la peau.

6 Octobre 1915 : TAHURE

Notre division attaque et prend Tahure, mais elle a cruellement souffert.



Boyau de Constantinople menant de Perthes à Tahure

Cadavres après les attaques du 147^{ème} R.I du 6 octobre 1915.

Des blessés passent en masse par notre boyau, les plus atteints portés par des prisonniers allemands que l'on rassemble ensuite à Perthes. Spectacle

touchant que celui-là ! C'est vrai qu'ils ne le font pas de leur plein gré. En tout cas ces prisonniers s'acquittent consciencieusement de leur mission.

La mine de ces pauvres diables laisse assez voir quelles terribles journées ils ont vécues ! Expressions d'effroi, de stupeur ! Nous les reconnaissons d'ailleurs que par le casque ou le calot (dit " camembert ") car, en tous points pareils à nous, ils ont la face barbue pleine de vermine, les uniformes déchirés et blancs de craie.

Un matin un obus met particulièrement à mal notre Cie. Nous revenions d'un travail de nuit et venions de finir d'avalier la soupe (mélange de pommes de terre, de riz et de craie tombée des parapets dans les marmites). Je causais avec mon caporal Leduc et 5 ou 6 camarades, tous assis dans un coin de l'abri. La dernière bouchée avalée, fatigué, je me dirige à l'autre bout de l'abri à ma place, et me couche sur mon sac. Je suis à peine étendu, qu'une explosion plus formidable que les autres m'étourdit. Je fais un bond. L'abri est devenu tout noir. L'air est irrespirable. Puis une faible lueur apparaît, violette, rouge foncée puis rose. Par un trou immense dans la toiture, la fumée et la poussière se dégagent doucement. Dehors l'avalanche d'obus bat son plein. Ceux qui étaient près de la sortie de l'abri, se sont échappés par les boyaux. J'ai envie de fuir moi aussi. Je ne vois qu'un camarade vivant à côté de moi. Puis un corps allongé, immobile. Je le retourne. Aucune trace de blessure. Il a dû être tué par la déflagration : c'est Prévost, un peintre de Boulogne/Mer.

A côté un tas de terre qui atteint presque le toit. Je pense qu'ils sont tous couchés là, Leduc et les autres ! Avec mon camarade, nous attaquons cet amas à coup de pioche, assez doucement cependant. Mais ce n'est pas facile dans cet amoncellement de terre, de rails, de rondins, de corps, de fusils enchevêtrés. Je finis par dégager une tête, puis la poitrine. La cervelle est à nu. Est-ce moi avec ma pioche ? La figure est en bouillie, les vêtements en lambeaux, pleins de sang. Pourtant il respire encore, mais si faiblement. Il n'y a plus rien à faire, pour lui ni les autres.

Avec mon camarade, traînant tout notre barda par le boyau, nous regagnons l'abri de l'adjudant Petit, un Valenciennois. Les éclats d'obus qui chantent comme des mouches dans l'air nous poursuivent, sifflant à nos oreilles. Tout ce qui reste de la section est entassé dans cet abri. Si celui-ci cède lui aussi, quelle marmelade !

30 octobre 1915 : en renfort en première ligne

Le bombardement est à son comble. Nous entendons des lignes, une fusillade endiablée. Des hommes, des blessés sans doute, se sauvent à travers le bled où les couchent les obus. Par les boyaux qui se volatilisent sous le marmitage, des troupes courent vers les premières lignes.

De Longueval nous apprend que les Allemands ont déclenché une contre offensive. Nos 1ères lignes sont déjà enlevées. Nous devons nous tenir prêts.

10 heures : l'ordre arrive de mettre la toile de tente en bandoulière et de partir en renfort. A l'angle de notre boyau dit de Constantinople, le Capitaine Péronne, adjoint au Colonel, est là.

" *Mes petits gars, dit-il, si nous devons mourir, c'est que c'est la volonté du Bon Dieu* " (il sera tué un an plus tard dans la Somme).

Machinalement j'enroule mon chapelet autour de mon poignet et, tout en courant, le fusil à la main, je murmure un " *Je vous salue Marie* ".

Ce qui reste du boyau est maintenant encombré de morts et de blessés. Les pieds frappent des têtes, des casques, s'empêtrent dans des jambes; des corps mous que l'on piétine dans la course, dans lesquels les pieds s'enfoncent, des râles... Des balles sifflent. Un éclat me frappe en pleine poitrine et troue mon portefeuille, heureusement bourré de papiers. Il brise ma petite glace en acier.

Le Capitaine Delor est là dans la tranchée. Il a près de lui 2 prisonniers qu'il interroge. Il fume sa cigarette. Il est d'un calme impressionnant. Un as ce Delor, dont la bravoure tranquille est légendaire au régiment. A peu près seul peut être, il a conservé sa tranchée, mais il n'a presque plus d'hommes. Nous devons renforcer sa ligne.

Un ordre du Colonel paraît le soir:

" *La 147 ne sera pas relevée tant qu'il n'aura pas repris toutes ses premières lignes* ". J'entends dire au Capitaine Delor qu'il ne reste pas 500 hommes au Régiment, sur 3 000 ! Ce sera dur.

Un boyau contigüe à notre tranchée est comblé de cadavres, français et allemands, entassés là pour dégager la tranchée. De dessous le tas on entend quelques sourds gémissements ! Quelle justice divine punira jamais assez les responsables de cette effroyable guerre, qui ont forcé de pousser si loin l'abomination de la désolation.

Nous passons la journée et la nuit à veiller et à déterrer les camarades ensevelis par les explosions. Delor, sa canne à la main, son revolver dans le ceinturon, imperturbable mais ferme, veille à l'état des fusils, établit les liaisons, a pour chacun un mot qui insuffle la confiance.

1^{er} novembre 1915

Tahure est repris pas les Cies voisines de notre gauche qui s'étaient laissées refouler du village par l'attaque allemande.

2 - 3 novembre 1915

Dans la nuit nous sommes relevés.

Dure relève, par sections. 6 km d'anciennes tranchées, boyaux, dans la terre retournée, littéralement labourée par les obus, détrempée par la pluie.

Les Cies se regroupent après Perthes. Nous y stationnons bien 2 heures, avant que les principaux éléments nous aient rejoints.

Qu'il fait bon dans le fossé ! Pouvoir enfin s'étendre ! Respirer l'air pur ! Etre vivant ! Seulement j'ai froid avec ma seule capote par cette nuit de novembre, mais qu'importe !

Autre ravissement : une soupe chaude, après 32 jours de boîtes de singe ou de froids et terreux. On ne connaît son bonheur que par l'excès de privations. On nous annonce une dure étape, avant le départ du Régiment. Depuis 32 jours nous n'avons pas retiré nos souliers. Mais quelle importance ? Au plus loin, au mieux !

Je marche comme un automate. Je n'ai plus que la capote sur les épaules et les courroies du sac, des musettes et des bidons me scient les épaules.

Avant Herpont, où nous devons cantonner, arrêt de 3 heures pour attendre les retardataires, ceux que la fatigue a terrassés puis qui ont une prolonge d'artillerie, d'une voiture du train régimentaire, de voitures de ravitaillement. Mes pieds me font horriblement souffrir. La peau, amollie par l'eau et la boue, est à vif à plusieurs endroits, mais je n'enlève pas mes souliers, de peur de ne pouvoir les remettre.

A 7 heures du soir nous entrons dans Herpont, en lignes sur 2 rangs, sans doute pour cacher l'état squelettique auquel était réduit le régiment. Partis vers minuit de Tahure, nous avons mis 18 heures pour faire 42 km !!!

Nous restons 8 jours à Herpont : on nous y rhabille et rééquipe. De nombreux renforts commencent à combler nos vides, puis nous gagnons Souilly, par camions. Nous devons y rester jusqu'au 12 janvier 1916. Presque 2 mois ! Le Paradis !

Novembre 1915 - Janvier 1916 : Souilly - Le repos

Au repos à Souilly - Caporaux Turlan et Carton - Décembre 1915



Quelle était bonne la paille de notre Grange ! Le canon s'était tu pour nous !

Nous avons touché notre canon Aasen et nos crapouillots, et tous les jours nous exécutons des tirs sur des tranchées d'exercice, creusées dans un champ où nous plaçons des mannequins.



**Souilly
Décembre 1915**

Bombardiers
Aasen

Certains jours nous gagnons un bois voisin avec la voiture de Cie, pour couper du bois pour différents Etats-Majors de Souilly et les cuisines roulantes. Il y a là des huttes de bûcherons. Tout est blanc de neige. Aux heures de soupe, nous allumons de grands feux. La neige fond jusqu'en haut des plus grands arbres.

Un mauvais souvenir pourtant ! L'exécution d'un soldat du 328^{ème} qui a déserté devant l'ennemi. Il est mort courageusement... pour expier son crime. En arrivant sur le terrain, il a dit à l'adjudant chargé de lui bander les yeux :

" Je n'ai que ce que je mérite ".

Les 12 coups de feu sont partis à la fois. Puis le bataillon, baïonnette au canon, a défilé devant son cadavre en présentant les armes...

Le 25 novembre 1915 j'étais nommé Caporal.

12 Janvier 1916 - St Mihiel

Grand branle-bas. Le Régiment reconstitué à son effectif de guerre, repart demain pour les lignes

Par étapes nous montons en ligne devant St Mihiel. Je suis parfaitement aguerri à présent. Les mouches, le sac ne me paraissent plus si pénibles. Et puis on dit le secteur tranquille. De fait, il l'est. Les bois ont à peine souffert. Ce n'est plus la guerre ici. Un vrai secteur de repos, sauf quelques obus par ci, par là.



J'ai un petit abri, à l'entrée d'un bois, fait de terre et de légers rondins, baptisé " Villa Henriette ". Notre principale occupation est de faire des tranchées et de poser des fils de fer.

Un jour Reynard, revenu à la Cie Hors Rang, m'entretient de sa marraine, la femme d'un avocat à la Cour de Paris. Elle le comble de tabac, de douceurs, de tricots. Il est stupéfait d'apprendre que je n'ai pas de marraine de guerre, comme originaire des pays envahis. C'est vrai que Lucie seule m'écrit et m'envoie un petit colis de temps à autre. D'Albert je n'ai pu recevoir qu'une seule lettre ! Reynard me promet d'écrire à sa marraine.

Nous qui, n'avons vécu que dans des secteurs durs, nous sommes étonnées du ... confort de ces lieux. De belles tranchées... pour visites de parlementaires ! Des bottes de caoutchouc pour ne pas avoir les pieds mouillés ! ... Des peaux de moutons pour ne pas avoir froid ! Nos soldats sont au chaud et ont le bon moral. Les visiteurs pourront en faire la déclaration sans mentir et le civil tiendra !!! ...

De la Selouze nous gagnons Maisy-sur-Meuse. Encore mieux ! A 3 km des lignes nous logeons dans une maison ! Grand luxe !

Redevenus pionniers, nous faisons des abris en 2^{ème} ligne de jour, car nous pouvons circuler de jour. Travaux pénibles car il nous faut faire une sape souterraine à 12 m sous terre. Travaux difficiles, en pleine roche, qu'il faut arracher par blocs énormes et remonter par l'escalier à l'aide de cordes et de treuils. Ils seront terminés au bout de 15 jours. L'abri peut tenir 30 hommes couchés. Solidement étayé, il constitue une protection à toute épreuve que nous terminons, devenus menuisiers, en y installant des couchettes superposées par deux.

Le Capitaine de la 5^{ème} Cie pour le compte de qui je travaille me fait appeler à son P.C. de première ligne. Je me présente :

" Caporal Carton "

Il paraît interloqué. Je ne suis pas rassuré.

" Tiens, dit-il brusquement. Prends un coup de gniole. Je te félicite, bien que tu n'ais pas la tête d'un mineur.

Je ne suis que mineur d'occasion, mon Capitaine.

Et que faisais-tu dans le civil ?

Etudiant, mon Capitaine.

La guerre apprend tout, conclut-il. En tout cas je te félicite. Un beau travail souterrain. C'est bon. Je parlerai de toi à ton Lieutenant".

Février 1916 - Maizy-sur-Meuse

Je ne sais ce qui se passe. Est-ce notre 42^{ème} d'artillerie qui s'énervé de son inaction ? Les obus partent plus facilement de part et d'autre et les Allemands commencent à nous sonner d'importance. Des lignes nous voyons s'abattre nos grosses marmites sur les bois qui avoisinent St Mihiel et sur les casernes Chevoncourt.

A Maizy nous remplissons notre grenier de foin pour amortir le choc des obus, car la cave n'est pas profonde et nous avons l'habitude de dormir au rez-de-chaussée ! Si le foin brûle, nous aurons toujours le temps de nous sauver. Un jour, nous allons déguster un magnifique chat, quand une rafale s'abat toute proche, faisant s'envoler un hibou qui nous tenait toujours société. Un 77 troue le mur de la maison sans éclater et file dans le corridor en ricochant de chaque côté du couloir. J'en ai perdu le goût du civet...

Sur ces entrefaites je reçois l'ordre de ramasser et d'enlever dans le village tout ce que je pourrai trouver comme poutres. Armés de haches, de pioches, de tenailles, de scies nous nous mettons à démolir les étages des maisons, en commençant par le toit et les étages supérieurs. Nous rangeons les planchers d'un côté et les poutres de chêne de l'autre. Des soldats des Cies de réserve les enlèvent pour étayer de nouveaux abris en ligne. Au fur et à mesure que nous descendons, nous arrachons les escaliers pour notre poêle et la cuisine.

Un jour, nous tombons sur une superbe armoire ancienne, si lourde qu'il est impossible de la bouger. Nous scions les poutres au ras de l'armoire. Quand il ne reste plus que les murs, nous regardons curieusement là-haut, au 2^{ème} étage, l'armoire qui est restée contre le mur, comme une pendule ! Triste métier de vandales, si nécessaire pourtant !

Quand l'offensive allemande s'est déclenchée, j'ai compris pourquoi tant de hâte était nécessaire pour édifier nos nids de mitrailleuses. De temps à autre, des mines font explosion dans la Meuse. Le Génie place tous les jours de nouveaux barrages en filets de fer à travers la rivière. Le Lieutenant de Longueval est arrivé, au prix de Dieu sait ! quelles précautions et ingéniosités, à en amener une sur la berge. Ce sont de grandes barques remplies d'explosifs, avec, sur les bords, des bandes métalliques écartées. Par contact avec d'autres bandes clouées sur la barque, au moindre choc, c'est l'explosion. Ces bandes sont reliées à des piles électriques en accus. Elles possèdent de plus un mouvement d'horlogerie devant déterminer l'éclatement à une heure déterminée. Ceci a pour effet de couper nos ponts ou passerelles. A chaque explosion, la Meuse s'ouvre par le milieu et c'est la pêche pour nous qui commence, un peu en aval.

21 Février 1916

Tout le secteur est pris à partie par l'artillerie allemande. Le 22 nous apprenons que les Allemands ont déclenché sur Verdun une formidable offensive. Ils nous ont bombardé pour donner le change, car tout se calme.

5 Mars 1916 : Rouvroy-sur-Meuse

La 4^{ème} Cie fait un coup de main sur le Moulin de Relaincourt, mais les Allemands, couverts par un épais réseau de fil de fer, ont le temps de gagner les étages du moulin, d'où, à la lueur de fusées éclairantes, ils arrosent copieusement nos troupes d'assaut qui sont obligées de battre en retraite.



Rouvroy/Meuse

Quelques jours après le Capitaine de Brisis, venu volontairement de la Cavalerie dans l'infanterie, réunit sa Cie en carré, pour une remise de croix de guerre, gagnées en Champagne.

Nous sommes sur la place de l'église de Rouvroy/Meuse. La prise d'arme est presque terminée, quand un obus éclate non loin de la Cie.

" Mes amis, s'écrit le Capitaine, les boches nous sonnent le - Fermez le rang - ! Rompez les rangs ".

A ce moment un obus éclate en plein milieu du carré, faisant plusieurs victimes. Le Capitaine de Brisis s'écroule, mortellement atteint. On le transporte dans une cave. Quelques minutes après il expirait en murmurant :

" Ce n'est rien, une simple indisposition "

10 Mars 1916

Le Lieutenant de Longueval me fait appeler

" Veux-tu suivre les cours d'aspirant à St Cyr ? ".

Je tombe du ciel et finit par répondre:

" Mon Lieutenant, je vous avoue franchement que j'ai peur de la responsabilité de commander 60 hommes sous le feu et à l'occasion une Cie. Aurai-je le respect de mes soldats ? J'ai l'air d'une fillette !

C'est bon, c'est bon ! me dit-il. Tes hommes t'aiment. Tu as de l'instruction, un an de front et tu t'es battu vaillamment. Les timides sont des lions au feu. Ce sont eux qui font la guerre. Je te proposerai ! "

Le lendemain, j'étais convoqué près du Colonel Rolland à Lacroix/Meuse.

Avril 1916 : Douaumont - Ravin de la Mort

Le 8 avril 1916 le Colonel Bourgeois, qui vient de prendre le commandement du Régiment, ordonne la relève.

Nous sommes transportés en hâte à Dugny qui me rappelle des souvenirs déjà si lointains et la baignade qui faillit si mal se terminer. Avec Raymond je cherche un prêtre, pour nous confesser avant de monter en ligne. Nous faisons tous les postes de secours des environs. Dans l'un d'eux nous trouvons enfin un prêtre, sergent infirmier. Nous nous confessons en nous promenant de long en large dans un champ et nous regagnons en hâte le cantonnement. Nous y arrivons juste à temps pour mettre sac au dos.

Verdun est déserte. Pas une âme. Déjà il fait jour. Les rues raisonnent du fracas des marmites et de l'écroulement des maisons. Nos sergents doivent se fâcher en longeant une brasserie, car des hommes tentent de s'échapper de la colonne pour accrocher quelques bouteilles.

Faubourg du Pavé ! Désert lui aussi ! Nous y avons passé de si bons jours de repos, après l'affaire des Eparges ! Nous prenons la route d'Etain. Tout est bourré de pièces d'artillerie qui crachent sans arrêt. Départs et arrivées font un vacarme infernal ! J'aperçois sur la côte les casernes Chevert, où j'étais en Juin 1915, aux cours d'élèves sous-officiers. Il n'en reste que des pans de murs !

Dans la soirée du 15 avril, nous quittons la route d'Etain pour traverser l'ancien passage à niveau de la ligne de Conflans et, à travers champs, nous montons dans la direction du fort de Souville. La côte nous exténue. Les casernes Marceau sont en ruines. Tout près d'elles, une maison, en ruine, sert de poste de secours et d'ambulance. Il a fallu un mois et demi pour tout raser : bois, champs et maisons dans ces lieux autrefois si paisibles et où nous aimions flâner. Nous nous arrêtons après les casernes Marceau pour attendre la nuit. Sur la route, des territoriaux comblent les trous d'obus, pendant que passent, interminables, les files de voitures de ravitaillement, d'artillerie, coupés à tous moments par les rafales d'obus. Sur le bord de la route : des cadavres, des voitures renversées, des canons, des chevaux morts.

En colonne par un, pour nous garer des artilleurs qui passent avec leurs convois d'obus, au pas de courses de leurs chevaux, nous gagnons le fort de Souville sur lequel tombent des 380 et 420. Il peut être 3h du matin, quand nous quittons l'une des casemates du fort.

A présent c'est la marche, la course à travers le bled. Quelques troncs épars ! Ce devait être des bois ! Il n'y a plus de tranchées, plus de boyaux, seulement des suites ininterrompues de trous d'obus... un spectacle lunaire !!!

Nous passons le ravin qui nous sépare du Fort de Douaumont, illuminé par les éclairs fulgurants d'une grêle d'obus de tous calibres. Le Barrage !

On ne peut décrire ce que peut être un tel enfer ! Qu'il suffise de dire pour la seule montée en ligne, sur les quelques km qui séparent Souville de l'ancienne voie ferrée Fleury/Vaux, le Régiment a perdu 1 500 hommes !

C'est sur cette voie, reconnaissable à quelques rails tordus, que nous passons la journée du 11 avril.

11 Avril 1916 : L'enfer !

Ecrasés contre le parapet du chemin de fer, nous grattons la terre de nos pieds et de nos pelles, pour nous creuser un trou dans la côte, afin de nous mettre à l'abri des éclats.

Sept des nôtres sont ensevelis, tués ou blessés. Du ravin, au milieu de fracas des explosions, nous entendons les cris déchirants d'innombrables malheureux, incapables de se traîner et qui n'ont plus d'autre ressource que d'attendre l'obus libérateur qui abrègera leurs souffrances !

Sur le versant opposé, un homme court, trébuche sur les arbres déracinés, se relève, tombe encore, se terre, se courbe au milieu des fumées, reprend sa course, puis retombe pour ne plus se relever. En voici un autre... qui passe celui-là. Ce sont des hommes de liaison. Le petit papier qu'ils ont mission de porter, décidera de l'épopée tragique que nous vivons !

Le soir, nous collant contre la tranchée du chemin de fer, puis escaladant la côte, nous gagnons de nouveaux emplacements, au pas de course, et d'autant plus vite que des vides coupent notre petite colonne. Un moment je vois tout rouge devant moi. Je suis assourdi. C'est un 380 qui vient de faucher une dizaine de ceux que je suivais !

Encore une trentaine de mètres. Nous montons et descendons de trou en trou et nous nous engouffrons dans une espèce de fortin, à 50 m de la première ligne. Fait d'épais béton, il comprend un couloir qui donne accès à 4 chambres. Dans la première le PC du Colonel. Dans la deuxième, une cinquantaine d'hommes dont je suis. Dans la troisième le poste de secours, archibourré. Dans la quatrième, un dépôt de munitions.

J'ai à côté de moi 2 soldats allemands blessés. Je leur parle dans leur langue. Ils sont là depuis 4 jours, sans vivres, disent-ils, et ils me demandent quand on les transportera ! Les malheureux ! Il n'y a même plus de brancardiers pour transporter les nôtres. Je leur conseille de partir, leur indiquant la direction, d'y mettre le temps qu'il faudra, de se traîner et de ramper comme ils pourront. C'est leur seul espoir de salut ! Tout en geignant, ils sont partis à 4 pattes...

Une explosion plus forte que les autres secoue la redoute. Un 380 a crevé la superstructure. Elle a pourtant 3.50 m d'épaisseur de béton, avec, tous les 10 cm, des rangées de fer ronds gros comme un doigt ! Quelle force monstrueuse ! 8 hommes sont tués. L'un deux, emprisonné par le ciment réduit en poudre, doit être à genoux, à moins qu'il n'ait les jambes coupées. La calotte du casque lui est

restée seule sur la tête. La visière lui a glissé autour du cou, entraînée par la pression des décombres !

Pour débloquer notre salle surpeuplée, mon sergent m'envoie avec quelques hommes, dont Reynard, dans une petite tranchée éboulée, voisine d'une cinquantaine de mètres. Nous nous mettons en devoir de nous creuser rapidement un trou, derrière la souche énorme d'un arbre déraciné. Nous dominons de là tout le bois de la Caillette. Au loin, au fond du ravin, le village de Vaux. De l'autre côté : Fleury. Devant moi, aux mains des allemands, le fort de Douaumont ! Derrière, le fort de Sauville. Le spectacle qui s'offre à présent est celui que nous trouverons dans tous les secteurs jusqu'en juillet 1918. Plus un arbre dans les bois... plus une herbe par terre... plus une brique dans les villages... des successions ininterrompues de trous d'obus pleins d'eau... une même et uniforme couleur terreuse s'étend partout, aussi loin que portent les regards. Nous mêmes avons perdu notre teinte bleu horizon. Nous sommes déjà incorporés à la terre et avons revêtu sa couleur...

14 Avril 1916 : l'explosion de la redoute

Le Colonel Bourgeois fait réunir les Cdts à son PC. On dit que l'attaque est pour demain matin.

Reynard, profitant d'une accalmie, s'est rendu dans le couloir de la redoute. Je le vois tout à coup bondir comme un tigre et sauter dans notre trou. Au même moment une explosion formidable ébranle l'atmosphère. Une énorme colonne de fumée monte de la redoute. Reynard me dit :

" Le dépôt de munitions a dû sauter ".

Nous courons voir. Les murs de la redoute, écartés par la déflagration, se sont couchés sur le côté. Tout une partie de la couverture de béton s'est effondrée, écrasant tout : poste de secours avec l'aide-major Mangin, chambre des hommes. Quelle bouillie il doit y avoir là-dessous. Il s'y trouvait bien 150 hommes !

Par le couloir à moitié comblé où nous nous fauflons, nous apercevons la chambre du P.C du Colonel, la plus éloignée du dépôt de munitions et qui a résisté. Le Colonel Bourgeois, les Commandants Vasson et Brunet tâtonnent les murs complètement noircis. Tous trois, noirs comme des nègres, sont aveugles. Avec Reynard et l'autre soldat, nous les descendons au poste de secours régimentaire, situé sur le flanc du ravin, un peu plus bas que l'ancienne voie ferrée du Meusien. Par la suite, le Cdt Brunet devait rester complètement aveugle. Le Colonel Bourgeois ne devait plus revenir au Régiment : il mourut quelques mois plus tard.

En regagnant nos emplacements, à 10 m de la redoute, un homme vit encore. Etendu sur le rebord d'un trou d'obus, les jambes arrachées à hauteur des

genoux, manchot d'un bras, l'uniforme en lambeaux, la figure affreusement mutilée, les yeux hagards baignant dans leur sang, il marmonne en passant la main ensanglantée qui lui reste sur son corps torturé, dans une complète hébétude

" Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible! "

Reynard me racontera plus tard, qu'il était avec notre sergent dans le couloir de la redoute, quand une fusée de signalisation s'enflamma tout à coup dans le dépôt de munitions. Seuls quelques hommes purent s'échapper...

Le Capitaine Péronne prend dès ce moment le commandement de ce qui reste du Régiment et installe son P.C sur le versant du Ravin de la Mort, près de l'abri où le médecin-major avait installé le poste de secours régimentaire. Quant à nous, réduits à 2 hommes : 1 sergent et 1 caporal, nous retournons à notre premier gîte, sur la voie ferrée qui n'a maintenant plus de forme. Nous y vivons dans l'anxiété, dans l'impossibilité de nous reposer une minute, n'ayant rien mangé, ni bu depuis 10 jours d'autre eau que celle des trous d'obus où gisent des cadavres.

27 Avril 1916

Un courrier nous annonce la relève pour la nuit. Dès que les troupes de relève seront là, vers 11h, nous devons gagner le faubourg Pavé, à Verdun.

A 1h du matin, avec le caporal fourrier Trioux, originaire de Bouchain, je risque le passage. Je dégringole le Ravin, remonte le versant. Je ne sais même pas si j'ai un sac, ou bien il doit avoir des ailes. Nous voici devant le fort de Sauville. Je tombe épuisé au fond d'un profond trou d'obus.



" T'es blessé ? " me crie Trioux. Je fais signe que non. Il continue sa route au pas de course.

Un peu remis, ayant attendu une occasion favorable, je repars, mais je suis à bout de forces. Je tombe plutôt que je marche. Ma tête vide bourdonne à éclater. Tout m'est égal : les ressorts sont brisés.

Je m'entends appelé *" Carton "*. Je reconnais mon sergent. Il est assis dans le fossé de la route, où nous avons fait notre première pose en montant. Lui est venu par l'ancien village de Fleury, voulant éviter le passage du Ravin. Je m'assieds à côté de lui pour reprendre haleine, puis nous nous remettons en route.

Des ombres nous précèdent et nous suivent. Les relèves ici sont impossibles par unités. Il y en a de toutes les Cies. Personne ne sait ce qu'est devenu son voisin de ligne. A chacun de se débrouiller pour regagner Verdun, d'autant plus que tous les chefs sont tombés.

Une fois dépassées les casernes de Chauvencourt, le paysage devient riant. De nouveau de la verdure, d'où surgissent les pans de murs des maisons éclatées. Au loin : la cathédrale !

La vie s'épanouit de nouveau autour de nous et nous fait tressaillir de la joie d'être nous-mêmes en vie !

Au Faubourg Pavé, nous saluons d'un cri de bonheur notre cuisine roulante. Le bon jus que nous avalons et qui nous ragaillardit ! Le sergent-major nous montre notre cantonnement, une petite maison restée dans l'état où l'ont laissée les civils, quand ils furent évacués.

Nous sommes là avec quelques pionniers. On croirait qu'ils sont devenus fous. Ils se déguisent en femmes, s'affublent de toutes les nippes qu'ils trouvent et se mettent à danser comme le feraient des noirs au son des tams-tams. C'est ainsi que, malgré leur épuisement, s'extériorise leur ivresse d'être sortis de l'enfer

Le lendemain de la relève, des isolés qui s'étaient terrés en cours de route, regagnaient encore le Faubourg Pavé.

Dans la brochure officielle du 147^{ème} R.I, adressé à tous les soldats après l'armistice, je lisais plus tard :

" Le Régiment de 3 000, était réduit à environ 400 ".

30 Avril 1916

Nous gagnons Méru, dans l'Oise, puis Verberie. C'est de là qu'un radieux matin de mai, je prenais avec tout mon barda, le train pour Paris.



17 Mai 1916 : St Cyr_(17 mai au 4 septembre 1916)



Vie de caserne, vie d'étudiant, vie d'insouciance ! Tirs, marches, amphis, études sur le terrain. Une bonne nourriture, un bon lit surtout. Tous les dimanches à Paris ! Tout le bonheur de vivre.

Pour la 1^{ère} fois, depuis la déclaration de guerre, doit avoir lieu à Paris le défilé du 14 Juillet. Tout le bataillon de St Cyr est désigné pour y participer. On nous équipe à neuf : nouveaux sacs, nouveaux équipements, nouvelles cartouchières, tous uniformes cette fois. Je n'ai tenu qu'à conserver mon ancien fusil dont je connais la déviation de tir.

14 Juillet 1916 : défilé à Paris

Nous partons le matin à 6h en camions autos. Le défilé commence à 9h, au départ des Champs-Élysées, avec tout l'équipement de campagne, fusil sur l'épaule et baïonnette au canon, en colonnes par vingt. Sur les avenues, les boulevards, les fenêtres et les toits sont noirs de monde. Les lampadaires électriques, des échelles soutiennent des grappes humaines. Devant nous, des délégations de soldats anglais, italiens, russes, belges. Tout Paris les acclame, mais quand nous paraissions, c'est bien plus que de la joie, c'est l'enthousiasme, le délire.



**St Cyr -
première Cie
14 juillet 1916**

Il y a parmi nous des uniformes de fantassins, de chasseurs, de coloniaux, tous sous-officiers ou caporaux, beaucoup portant Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de guerre. Devant notre Cie, à cheval, notre Capitaine Gremillet mutilé d'un bras. Servant de guide, le Lieutenant Dantraignes, mutilé d'un œil à la place duquel il porte un large bandeau noir (reparti volontairement au front, fut tué dans la Somme).



Il semble qu'une tôle collective subite s'est emparée de tout ce peuple. Des hurlements s'élèvent de toutes parts. Des fleurs tombent en pluie de tous côtés. Des femmes, jeunes ou vieilles, sœurs, fiancées ou mères d'autres soldats comme nous au front, arrivent à se glisser, Dieu sait comment ! à travers les barrages, nous embrassant, baisant nos pans de capotes. L'une d'elle a pu courir jusqu'au Ltd Dantraignes et lui saute au cou, lui glisse dans les bras une grande gerbe de fleurs et disparaît en pleurant. Les cris sont tels que nous entendons à peine la musique de la Garde Républicaine qui nous précède. Nous passons devant l'immense tribune où se trouve le Président de la République Poincaré. Des 75 tonnent sur le quai de la Seine.

Quand à midi, nous arrivons Place de la République, nous croyons sortir d'un rêve d'apothéose. J'étais en permission à Paris, quand eut lieu en 1918, le défilé victorieux sous l'Arc de Triomphe. Je n'ai pas retrouvé cet enthousiasme délirant du 14 juillet 1916, à l'heure où l'ennemi commençait son agonie sur les pentes du Fort de Souville.

St Cyr



1^{er} août 1916

Je suis nommé Sergent

5 septembre 1916

C'est au début de septembre que j'abandonnais mon lourd barda. Je passais aspirant. Combien j'étais heureux de porter le magnifique uniforme que je m'étais fait faire à Paris.



**Permission
à Poix de la Somme**



Ma chambre

Je pris la direction de St Nazaire où je touchai revolver, jumelles, sabre et porte-cartes et passais ma permission.

A Poix où nous évoquâmes tous les incidents de 1914. J'apprends que François Belhomme est définitivement réformé.

Peu de nouvelles d'Albert Carton, mon frère, en captivité en Allemagne. Sa santé serait bonne, c'est l'essentiel.



Captivité d'Albert Carton ; juin 1916



Septembre 1916 : La Somme

Je débarquais à Marcelcave, dans la Somme où le Régiment avait ajouté une palme à son drapeau en prenant le village de Berny.



J'étais affecté à la 9^{ème} Cie, celle où j'avais commencé la guerre aux Eparges, en fin avril 1915.

Elle était commandée par le Ldt Lemaire, bon séminariste et maintenant magnifique et courageux officier.



Oct 1916

aménagé ces petits nids en cercle de 50 à 60m de diamètre où nichent de gentilles cabanes entourées de fleurs sauvages et sur lesquelles virevoltent les inévitables girouettes faites d'avions découpés dans des boîtes de conserves. Chacune a son poêle où mijote la cuisine. Des petits chemins escortés d'arceaux les relient et s'il n'y avait pas les surélévations de terre où gîtent des veilleurs bien tranquilles, on ne se croirait pas en première ligne.



28 Mars 1917

Nous prenons le train pour Toul d'où nous sommes dirigés sur Epernay, puis par Etapes sur Passy, Authenay, Crugny,

Crugny
12 avril 1917

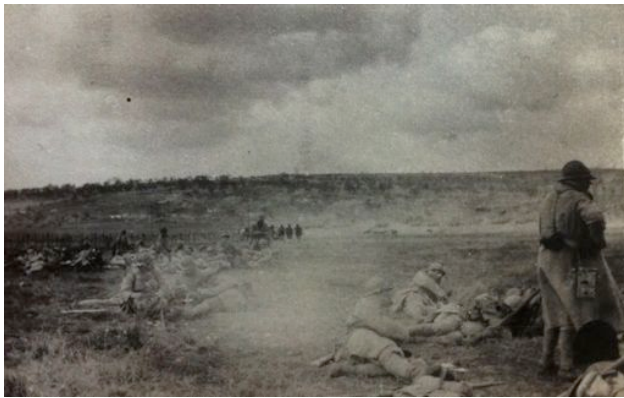


pour nous arrêter aux carrières du Grand Hameau, au nord de Fismes. Caves de nos vins de Champagne avant guerre, ces immenses carrières constituaient pour tout un Régiment des abris à toute épreuve, bien aérées, larges et vastes, taillées à même la craie en pleine route, bien éclairées à l'électricité. Nous y passons plusieurs jours de bon repos.

Avril 1917 : Chemin des Dames

Le 15 avril nous montons dans la direction du Chemin des Dames où doit se déclencher une formidable offensive, murmure t-on. A la halte du soir nous avons la surprise, dans un camp d'aviation voisin, de voir Guynemer qui descend juste d'avion. Le matin même il avait encore abattu 2 avions ennemis. Quels yeux noirs magnifiques, il avait, brillants comme des braises.

"Je viens de foutre une chasse terrible à un (je n'ai pas retenu le nom du constructeur)... dit-il ! Heureusement au dernier moment je me suis aperçu que c'était un ami anglais! "



16 avril

Dans la nuit du 16 au 17, paraît l'ordre du Général Nivelle :

" L'heure est venue. Courage, confiance, et vive la France " qui met le comble à l'enthousiasme de nos hommes.

Nous faisons partie de l'Armée Duchêne, armée de poursuite qui doit entrer en action après le percement des lignes, à l'heure

H+24, c'est à dire 24h après le déclenchement de l'attaque.

17 avril :

5h du matin : l'attaque est partie

8h du matin : en pleins champs, au milieu des départs de l'innombrable artillerie qui arrose les positions allemandes, nous attendons l'arme aux pieds après une nuit passée sous nos toiles de tente individuelles, les ordres de dépassement des troupes de choc. La pluie tombe. Quelques échos de mauvaises nouvelles commencent à nous parvenir. Sur une route voisine des cortèges de blessés, de brancardiers, d'auto-sanitaires défilent sans cesse.

J'apprends par mon lieutenant Lemaire que les troupes d'assaut ont été littéralement fauchées. C'est un désastre. Les heures s'écoulent sous la pluie, sans ordres, dans l'inaction. Notre enthousiasme, chauffé à blanc, s'est évanoui.

16h : Le Colonel fait passer l'ordre de monter les toiles de tente individuelles, mais à quoi bon ? Elles sont humides de la pluie de la nuit, le sol est détrempé et nous sommes mouillés jusqu'à la chemise.

Le soir enfin paraît l'ordre de mettre sac au dos. Nous faisons demi-tour ! Des régiments défilent sans cesse sur la route et sur les lisières des champs avoisinants, gluantes de boue. Ils sont coupés sans cesse par des convois d'artillerie, voitures de ravitaillement, voitures sanitaires, voitures de munitions. C'est une pagaïe indescriptible. Les hommes, d'un bout à l'autre des colonnes, bêlent comme des moutons.

J'encourage mes 50 hommes comme je peux. Ils restent obéissants et assez calmes. Après des allées et venues innombrables, arrêts et contremarches qui durèrent toute la nuit et une partie de la matinée du 18, nous finissons par échouer dans un bois qui abrite des baraques en planches dont les toitures défoncées laissent tomber à flots une pluie diluvienne...

Il paraît que des régiments se sont révoltés, que des généraux ont été malmenés. Au 147^{ème} R.I tout est calme. Nous n'avons guère le loisir d'ailleurs de méditer sur les prétendues fautes du commandement, trahisons de Painlevé

ou de Nivelles que nous apportent les échos, car le 21 avril nous montons au Godat, entre Reims et Berry-au-Bac.

21 Avril 1917 : Berry-au-Bac

La relève se fait dans des conditions déplorables. Nous relevons un Régiment de tirailleurs. Notre guide, un Marocain, qui ne parle que quelques mots de français, n'a plus retrouvé son chemin. Nous voici embarqués dans l'obscurité de la nuit, dans une zone de marécages et d'étangs. Des caillebotis, montés sur de fragiles pilotis, s'allongent larges de 50 cm, sur des centaines de mètres, espacés les uns des autres de 20 m en 20 m.

Nous étions déjà engagés profondément sur ces ponts. Devant nous des colonnes, égarées elles aussi, stationnaient. Sur les autres passerelles, des compagnies voisines se poussaient, voulant quitter ces passages dangereux où l'on ne pouvait passer qu'à un homme de front. Les unités des régiments relevés se bouscullaient, se chamaillaient, baragouinant moitié arabe, moitié français. De temps en temps on entendait le " plouf " d'un homme tombant dans l'eau. Les Allemands, entendant ce vacarme, se mirent naturellement à nous bombarder de belle façon. Les 105 piquaient dans l'eau tout autour de nous, projetant des colonnes d'eau et de boue, faisant craquer nos passerelles. Ce bombardement eut au moins le mérite de dégager les approches des passerelles. Nous gagnâmes, Dieu sait comment ! la terre ferme où nous pûmes nous réfugier dans des boyaux, pendant que notre Cdt de Cie, qui avait rossé d'importance notre guide, partait au P.C du bataillon de tirailleurs qui put fournir un agent de liaison.

Le jour commence à poindre quand nous arrivons en 1^{ère} ligne. Le spectacle de désolation qui s'offre à nos regards nous fait assez comprendre le moral défaillant de ces troupes d'élites, parties elles aussi dans l'enthousiasme et fauchées comme blé. Les tranchées complètement retournées sont encombrées de cadavres. Devant nous, au milieu des fils de fer enchevêtrés, plus loin encore, dans le bled, des morts à perte de vue, qui dégagent une odeur infecte. Sur la gauche de ma section, de grands diables de russes, surpris par le feu de l'artillerie, avant d'avoir pu escalader le parapet, sont alignés, la plupart encore debout, penchés le nez en avant dans la terre du parapet, les fusils baïonnettes au canon plantés à côté d'eux comme des cierges.

Nous passons 3 nuits à transporter tous ces morts auxquels se mêlent quelques blessés ou agonisants ! Entre les lignes, la nuit, dans les accalmies d'artillerie, des " Hâ-â-â..." perçants, lugubres, déchirants s'élèvent, s'arrêtent pour reprendre à nouveau. Véritable voix d'outre-tombe des blessés tombés entre les 2 lignes ! Nous finissons par en découvrir quelques uns recroquevillés au fond de trous d'obus. Nous les ramenons et faisons un premier pansement en écartant les vers qui déjà rongent leurs plaies. C'est au cours d'une de ces

patrouilles qu'un s/Ltd de ma Cie est blessé. C'est sa 4^{ème} blessure et il n'a pas en tout 8 jours de ligne ! Il y en a quand même à qui " la chance " sourit. L'hôpital ? Paradis rêvé... !

26 Avril 1917

Nous sommes relevés après 4 jours et cantonnons à Cormicy dans la cave d'une maison dont il ne reste que quelques pans de murs. Derrière l'un d'eux, à quelques pas de nous, un 75 est en position. Un jour les Allemands essaient une attaque de détail sur une position qui leur avait été enlevée. J'aperçois en ligne les fusées de demande de barrage. La curiosité m'attire près des tirailleurs. Un obus est à peine parti qu'un autre le remplace dans la culasse de ce merveilleux 75. Quand le tir s'arrête, nous contemplons avec stupeur un 105 allemand non éclaté, planté presque à nos pieds ! Nous n'avons rien entendu de son arrivée, au milieu de cette succession ininterrompue de départs et de sifflements d'obus de nos canons. Mais quelle chance encore cette fois-ci ! Il doit y avoir quand même un bon Dieu pour moi !

12 Mai 1917 : Côtes 108 - Les mines !

Nous gravissons la Côte 108 et côtoyons de formidables entonnoirs de mines : celui des " cuirassiers " aux dimensions énormes, nous donne une idée bien nette des émotions qui risque d'être notre partage dans ce secteur. Nous savons de plus que les sapeurs du génie ont abandonné les galeries souterraines depuis les attaques du 16 avril. Elles sont noyées à présent et les sapeurs allemands travaillent sans avoir à craindre nos contre-mines et camouflés.

Je dois occuper la 1^{ère} ligne à la droite du Bataillon. Je suis en liaison avec la section du Ltd Chaloyard qui m'amuse beaucoup avec ses réflexions et qui a une façon si particulière à chaque remontée de vous dire d'une voix profonde et caverneuse, pour commencer ses plaisanteries : *" Hé bien ! Carton, comment trouvez-vous que je vous trouve ? "* Son mot est devenu celui du Bataillon.

C'est un secteur bien curieux que celui-ci ! Toute la côte est percée, minée. A 200 m derrière nos premières lignes, des postes de grenadiers sont disposés, continuellement en alerte et une grenade dans chaque main. C'est qu'en effet, les Allemands surgissent de terre et disparaissent comme par des trappes dans un théâtre. Chaloyard a une sape souterraine, devant la 1^{ère} ligne, sous son petit poste. Elle est coupée en deux par des barrages de sacs de terre. Les allemands sont de l'autre côté, assure t-on. Près de son bat-flanc qui lui sert de couchette, Chaloyard a tendu une toile de tente contre les sacs et il m'assure que de temps à autre il la voit remuer. Je descends avec lui. Est ce une suggestion ?

Il me semble aussi qu'elle s'agite. Je lui conseille de sortir de là et de poster des grenadiers à l'entrée de l'escalier. Pour ma part je préfère rester dans la tranchée.

Chaque jour nous avons la visite d'un officier du génie qui vient écouter l'avance des travaux dans les galeries souterraines allemandes. Il me fait écouter avec son appareil, sorte de stéthoscope relié à chacune des oreilles par des tubes de caoutchouc. Il me renseigne sur les bruits perçus que l'on distingue d'ailleurs parfaitement et qui témoignent d'un travail intense : roulements des wagonnets sur les rails, ronflements des ventilateurs, coups de pioches, tac tac des perceuses pneumatiques.

13 Mai 1917

Il me prend seul dans un coin de la tranchée :

" J'ai l'ordre de renseigner les chefs de section, dit-il. Mais vous ne devez rien dire à vos hommes. Vous avez entendu ces coups sourds dans leurs mines. Ils achèvent de bourrer. Ce sera peut-être pour demain.

Mais si tout doit sauter, lui dis-je, pourquoi ne pas évacuer les positions, laisser quelques veilleurs et réoccuper le secteur aussitôt après les explosions ?

La question a été posée au général. Mais il y a le canal derrière nous et le général a répondu, qu'il n'y avait pas de positions derrière

Vous reverrai-je, lui dis-je ? Il me serre la main

Après...peut-être "

Ma marraine, Lucie et François, m'ont envoyé chacun un colis quand j'étais à Cormicy ! Il faut bien que je les remercie. Je donnerai les lettres au sergent-fourrier... vers minuit quand il passera pour la corvée de soupe.

14 Mai 1917

4 heures : Le jour commence à poindre. L'artillerie est calme. Seuls quelques obus tombent de part et d'autre, sur les positions arrière et les routes. C'est l'heure des attaques, des coups de main, l'heure où brusquement, quand tout paraît si calme, l'horizon s'allume de milliers de lueurs. Alors le sol s'ouvre partout autour de soi, dans le fracas des explosions, les sifflements des projectiles et des éclats. Ce matin il me semble que ce serait un soulagement de vivre tout à coup ces heures qui portent au paroxysme l'excitation nerveuse du cerveau : courir d'homme à homme, le pistolet lance-fusée à la main, prêt à demander le barrage d'artillerie, vérifier les armes, remplacer ceux qui tombent, essayer de percer des yeux au parapet le rideau de fumée des explosions, chercher les ombres qui courent dans la demi-obscurité et vont nous assaillir alors que brusquement, à la même seconde toute l'artillerie allonge son tir...

5 heures : Le sol a tremblé sous mes pas ! A 600 m sur ma gauche, il semble qu'un volcan a creusé la côte... presque sans bruit. Dix minutes s'écoulent... Deuxième explosion plus prêt. Devant moi les boches n'ont pas encore bougé... Mauvais signe... Troisième explosion...

A 80 m sur ma gauche, un boyau qui conduit à la 1^{ère} ligne doit être occupé. J'aperçois des casques, des canons de fusil ! Un corps se lève à demi, lève son casque. C'est Drion, le Ltd Drion, commandant la 10^{ème} Cie. Il veut sans doute m'indiquer sa position. Il a encore son casque en l'air. Je lève le mien. On a l'air de se faire un dernier salut, quand brusquement de son côté, tout est emporté dans un tourbillon inouï, indescriptible. Tranchées, boyaux, tout disparaît. Dans un gigantesque nuage de poussière et de terre qui s'élève vers le ciel, dansent des poutrelles, des troncs d'arbres, des fusils, des mitrailleuses, des hommes... J'en vois un surtout qui monte, monte droit comme un I, à 80, 100, 150 m, ralentit son ascension, bascule et redescend en tournoyant...

Menacés par l'avalanche, nous nous sauvons, poursuivis par le choc terrible contre terre des énormes souches d'arbres déchiquetés, des blocs de rochers, de la terre qui fait tout disparaître... boyaux et tranchées.

Le ciel, nettoyé, nous retrouve sur les bords de l'entonnoir. Avec mes 2 sergents, en un tournemain, nous avons ramené nos superbes petits gars. A plus de 100 m, sur l'autre bord de l'entonnoir, les Allemands dévalent vers le fond du cratère... d'autres le contournent... Un cri de joie nous arrache la gorge :

" Les Boches! les gars...Nous ne sauterons plus! Feu ! Feu ! Partout ! "

Nos V.B (grenades à fusil Vivin-Bessière) font merveille. Le Ltd Lemaire qui m'a rejoint a installé une mitrailleuse derrière son ancien P.C. La mine va être une jolie souricière ! Fusils et grenades nettoient l'entonnoir. Des corps glissent au fond, la tête la première ; d'autres y roulent comme des tonneaux. Les survivants refluent en désordre. A 7h le nettoyage était terminé.

Nous commençons à creuser de nouvelles tranchées et à organiser la nouvelle position quand une voix me hèle tout à coup :

" Mon aspirant, il y a des ensevelis "

Les ensevelis

Je cours vers la voix avec 4 hommes munis de pelles et de pioches. C'est un homme de soupe. Il revenait avec 20 autres, quand surgit l'avalanche du 4^{ème} fourneau. Empêtrés dans leurs boules de pain, leurs bidons et leurs bouteillons, ils n'ont pu faire demi-tour. Leur camarade le plus éloigné a pu s'échapper, puis creusant de ses mains il a dégagé quelques têtes. L'un d'eux vit encore. Ses yeux me fixent, mais sous ses cheveux collés par la terre, il est pâle comme un cadavre. Mes hommes commencent à le dégager. Travail difficile, car tous ces hommes sont pressés les uns contre les autres, empêtrés dans tout leur matériel. Les mains seules peuvent arracher la terre, couper les courroies des bidons et dégager petit à petit, contre les corps encore chauds des autres, le cou, la

poitrine, le ventre, les jambes. A 11h30, ses pieds dégagés, hissé dehors, il était transporté au poste de secours.

A la tombée de la nuit, je reçois l'ordre d'établir la liaison avec la Compagnie du Bataillon dont je suis coupé à gauche par les 5 à 600 m fourrés par les 4 entonnoirs. Je dois ensuite ramener une Compagnie de réserve. Des fusées rouges, tirées à 10 mn d'intervalle par la section de gauche doivent m'indiquer, dans la nuit, la direction à suivre. Je laisse le commandement de ma section à mon sergent et pars avec 10 hommes.

Sinistre patrouille ! A la lueur des fusées, les entonnoirs, profonds de 50 à 60 m, d'un diamètre de 100, parsemés de cadavres, offrent un spectacle lunaire. Au 3^{ème} entonnoir, nous tombons sur une ligne allemande qui en a occupé la crête. Je me défile sur l'autre côté et attends de nouveau ma fusée rouge. Je n'ai plus qu'une centaine de mètres à franchir. Nous échangeons le mot d'ordre et je trouve ma compagnie de réserve que je ramène sans incidents pendant que le capitaine place ses sections.

15 Mai 1917

Le lendemain matin à 8h la 5^{ème} Cie, sans préparation d'artillerie, attaquait à l'improviste les positions que les Allemands étaient parvenus à occuper sur la crête de l'entonnoir et enlevait leurs premières lignes. Au même moment retentit une sonnerie de clairon du côté allemand, signal sans doute d'évacuation de leurs mines, car peu de temps après 2 petites mines de 8 m environ de profondeur, sautaient derrière ma section, sans autre mal d'ailleurs que des casques bosselés.

La Cie d'attaque ne fit que quelques prisonniers dans la 1^{ère} ligne. Les autres occupants disparurent dans des sapes. Les nôtres y lancèrent des grenades espérant les en déloger, puis se risquèrent à y pénétrer, mais les Allemands avaient disparu vers leurs lignes par ces galeries souterraines. Ils avaient bouché leur retraite par des barrages de sacs de terre.

La 5^{ème} Cie avait perdu dans l'attaque ses 3 chefs de section sur 4. Pour nous la conséquence en fut un violent bombardement ; l'éclatement d'un obus mit à jour un soldat de 1914, assez bien conservé avec sa capote bleu foncé, son képi et son pantalon rouge.

Dans ces journées d'horreur un exemple montrera que le moral de mes hommes était à la hauteur des circonstances. Comme, au plus fort du barrage allemand, un obus tombait sur le parapet, à quelques mètres de nous, un gars du Nord nommé Staquet, jeta cette réflexion en parlant de l'artilleur allemand :

" Ch'il piche chus l'coin de sch roue, cha timbe in plein chur mi! "

J'eus encore la visite de l'officier du génie, dont les prévisions n'avaient été que trop exactes. A en juger par le diamètre et la profondeur des entonnoirs, ces mines devaient être chargées chacune de 25 tonnes de poudre.

21 Mai 1917

Le Régiment est relevé. Je dois rester 24h de plus pour passer les consignes au Commandant de la Cie de relève. Quand je me suis vu de nouveau dans les secteurs de l'artillerie, sous bois, au milieu de la verdure et des fleurs, j'ai cru renaître à la vie.



**S/s officiers de la 9^{ème}
Cie du 147^{ème} R.I, au
repos derrière la côte
108.**

A la nuit de cette affaire, mon Bataillon était cité en ces termes à
l'Ordre de la 5^{ème} Armée Micheler



**Officiers du
3^{ème} Bataillon
du 17^{ème} R.I**

" Sous les ordres de son chef, le Chef de bataillon Durand'Claye, pendant la période du 12 au 21 mai 1917, sur un terrain miné et entièrement bouleversé, a subi le 14, les explosions de 6 mines successives qui ont désorganisé complètement la position et lui ont infligé de lourdes pertes. Malgré ces circonstances difficiles, toutes ses unités se sont spontanément portées en avant au mépris du danger et ont arrêté, dès son origine, l'attaque en force déclenchée par l'ennemi à la suite de l'explosion de ces mines. Ces mêmes unités ont participé en outre, les jours suivants, aux opérations de détail par lesquelles l'ennemi a été rejeté au delà de ses positions initiales; "

Le Régiment resta quelques jours en baraquement sous bois, où il eut à subir quelques bombardements par avion. Un matin, alors que 12 de nos saucisses étaient en l'air, un avion allemand surgit tout à coup des nuages et, à raison de 2 balles incendiaires par ballon, les descendit tous en quelques minutes. Il revint ensuite mitrailler les observateurs qui s'étaient élancés de leurs nacelles et se balançaient au bout de leurs parachutes. Ce coup d'adresse avait été si bien exécuté que nous avions presque envie d'y applaudir, mais la dernière phase nous écoœura. Il paraît que c'était le fameux " Fantomas ".

19 Juin 1917

Je suis nommé Sous-Lieutenant et passe à la 11^{ème} Cie, commandée par le Capitaine Natalelli. Par étapes nous gagnons nos cantonnements. Au cours de l'une d'elles le Général Pétain fait réunir les officiers de notre Brigade dans la cour d'une ferme. Le commandement ne doit pas être très enthousiaste sur l'issue des événements:

" Mes amis, dit-il pour terminer, il faut continuer à soutenir le moral de vos hommes, pendant ce dernier quart d'heure de la guerre, pour essayer d'obtenir une paix honorable, sinon glorieuse ! ".

Nous écopons pour les rebelles d'autres Régiments ; ce qu'il nous dit n'est guère encourageant... !

5 Juillet 1917 : Larzicourt et côte 304 - La Marne

Nous cantonnons à Larzicourt, sur la Marne. Pour la 1^{ère} fois depuis 3 ans, je couche dans un lit. J'ai conservé de ces jours de repos un souvenir particulièrement agréable. Notre principale occupation consiste à conduire tous les jours la Cie à la Marne où nous avons rapidement installé un grand bassin de natation, à l'aide de 2 chalands, de planches et de tonneaux.



A distance respectable nous disposons quelques sentinelles, car nos hommes n'ont pas de caleçons de bain et nous cantonnons dans des villages encore habités.

Capitaine	S/S Lieutenant
Natalelli	René Carton

Avec l'inénarrable médecin aide-major Archer, dit Gédéon, le Capitaine Natalelli, les Lieutenants Pinvidic, Borie, le petit Lapeyre (ces 3 derniers devaient être

tués 15 jours après), nous passons un temps charmant en promenades à cheval dans les bois, en fructueuses pêches à la grenade dans les eaux de la Marne, en excursions au pays voisin.

14 Juillet 1917

Le Capitaine Chardenot, remplaçant Natalelli qui est en permission, a organisé une magnifique petite fête dans la cour d'un café du village. Notre Cie est reconstituée à peu près à son effectif de guerre. Il a fallu trouver plus de 250 couverts, assiettes, verres, car nous tenons à offrir une belle table à nos hommes pour les changer de leurs éternels quarts et gamelles de fer. Par un tour de force nous y arrivons grâce à la dévouée collaboration de tout le village.

L'entrée, portail d'accès à la ferme sur le côté de laquelle est aménagé le petit café du village, est magnifiquement décorée de branches d'arbres, de fleurs, de faisceaux de fusils, de panoplies de tambours et de clairons. Entre les grandes tables surmontées de toutes les tentes de toile des hommes pour nous protéger du dur soleil de Juillet, nous prenons place avec Chardenot et les sous-officiers. Les hommes s'assoient aux autres tables qui forment fer à cheval. La plus franche camaraderie règne entre nous. Au dessert (car il y avait dessert avec café, liqueurs, cigares) un sergent fait un petit discours fort gentiment tourné, à notre adresse. Si le Général Pétain avait pu nous voir à la côte 108, puis dans ce cantonnement de Larzicourt, il aurait sans doute compris qu'au feu, comme au repos, les officiers du 147^{ème} R.I. savaient entretenir le moral de leurs hommes.

15 - 18 Juillet 1917 : St Dizier

Je passe trois jours à St Dizier pour y apprendre les modes de liaison entre l'aviation et l'infanterie.

L'adjudant Brusson, de la 11^{ème} escadrille, commence par me faire faire une charmante promenade à 1 500 m d'altitude. Après un virage assez hardi sur l'aile, je me retourne (j'occupe la place de l'observateur en avant du pilote) pour lui faire signe d'un petit bravo de la main. C'est le signal d'une série d'acrobaties, de tonneaux, de loopings, de feuilles mortes, pour finir par une descente en ville, moteur arrêté, juste au dessus de la place de St Dizier. Le bruit de la résistance de l'air dans les ailes me fait croire qu'elles vont être arrachées. En quelques secondes nous ne sommes plus qu'à 150 m du sol, quand brusquement, le moteur au ralenti, repart ! Quel soulagement du cœur ! Jamais je n'avais vu encore exécuter cette acrobatie !

19 Juillet 1917 : Bois d'Avocourt

Je reviens juste à temps au Régiment pour monter en 1^{ère} ligne au Bois D'Avocourt, c'est à dire à l'emplacement de l'ancien Bois, car il n'y a plus à trouver à présent un seul brin d'herbe.

Ma section est en réserve, à 100 m environ de la 1^{ère} ligne et à 50 m du P.C. du chef de Bataillon Durand'Claye Tranchée Martin. Je suis en liaison avec la section de mitrailleuse du lieutenant Pécheur, dans le secteur de Montaudon. Pécheur, d'une intelligence rare, fin comme une demoiselle, d'une résistance de fer et courageux comme un lion, est le fils du Procureur de la République de Sedan. Son frère a été tué au même Rég't en 1914. Il revient juste de permission et s'est fiancé. Un charmant camarade, très aimé de ses hommes.

A 20 m, à droite de notre abri souterrain, serpente le boyau qui conduit vers la 1^{ère} ligne, reliant le P.C. de Durand'Claye à celui du Colonel situé vers l'arrière dans la forêt de Hesse. Tous les jours, au lever du soleil, pendant une heure ou deux, les Allemands nous saluent d'un tir dit d'accoutumance, annonciateur d'une attaque et qui nous fait éprouver pas mal de pertes.

*" Mon lieutenant, dit-il, le Commandant vous demande immédiatement
Qu'est ce qui se passe ?
Les Boches ont attaqué. La première ligne est enlevée ".*

Je cours à sa suite. Une mitrailleuse placée sur le P.C du Commandant crache sans arrêt. Les Allemands sont plaqués à une trentaine de mètres dans des trous d'obus et nous balancent des grenades. Je trouve le Cdt Durand'Claye à l'entrée de son abri, tous ses papiers de secteur sous le bras, prêt à évacuer la

position. Devant l'entrée un corps est allongé, recouvert d'une toile de tente. Une main toute fine en sort. Je soulève la toile

" Pêcheur! Pêcheur Jean-Marie "

" Carton, me dit le Cdt, qui est étonnamment calme, les boches ont pris la première ligne. La 10^{ème} Cie a reflué ou bien est prisonnière. Avec votre section, contre attaquez immédiatement par les boyaux".

Je salue et veux me retourner dans l'étroit escalier qui descend dans la sape

" Ah Marginelle ! dit-il tranquillement, donne donc un coup de gnole au Lieutenant "



Comme je pars, un homme hirsute déboule du haut de la sape.

" Marginelle, crie t-il, passe moi ton huile, l'huile à salade, c'est pour ma mitrailleuse "

J'ai 2 boyaux à ma disposition. L'un que je prendrai moi-même, celui du P.C. du Cdt. L'autre à 80 m environ à ma gauche. Tous deux parallèles et joignant la première ligne.

Le cuisinier Marginelle

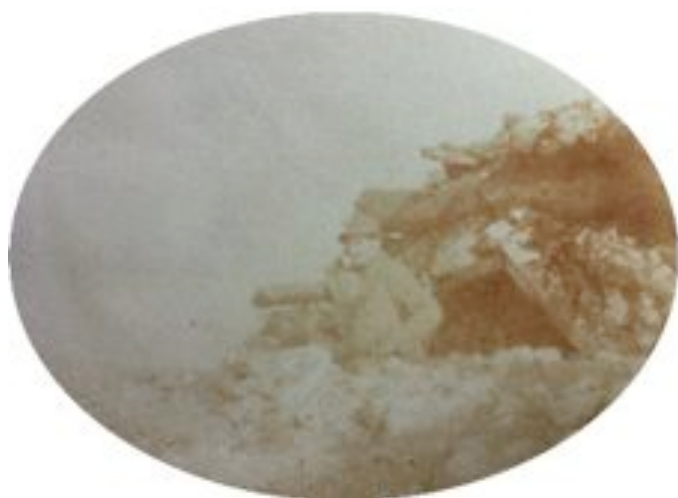
J'envoie par ce dernier mon sergent Briant, avec une demi-section. Nous avançons à la grenade. Les Allemands, surpris par cette soudaine réplique, lâchent le terrain. Je les entends hurler des ordres. Mes grenadiers, dont quelques uns ont sauté les parapets et longent le boyau, en mettent un fameux coup. Nous n'avancions que pas à pas tout à l'heure. Nous y allons maintenant au pas de gymnastique, sautant par dessus les débris de branches mortes, les trous d'arbres déchiquetés, déracinés et projetés dans les tranchées par les marmites, les morts français et allemands qui encombrent les tranchées complètement ébouées.

La première ligne est reprise et la 1/2 section Briant me rejoint. Sur la gauche elle a rétabli la liaison avec le Régiment voisin. Sur la droite je suis en l'air et je fais faire vivement un barrage de sacs à terre avec poste de grenadiers. J'occupe ainsi 200 m de ligne et j'envoie rendre compte au Cdt de la réussite de l'opération. Je dispose encore d'une trentaine d'hommes de différentes unités, que j'ai entraîné dans les boyaux et j'arrive à constituer 2 équipes de fusiliers-mitrailleurs. Le Capitaine Chardenot passe radieux, riant à pleins poumons en brandissant un bison de 2 litres.

" Qui est-ce qui veut de la gnole du Père Durand'Claye ? "

Après-midi

Je fais un prisonnier d'une curieuse façon. Un jeune allemand tout équipé, fusil en bandoulière, tombe littéralement sur moi, comme j'écoutais au petit



Poste d'Avocourt

poste de grenadiers, près de mon barrage de sacs de terre. Il est dans une stupéfaction complète et n'en revient pas de se trouver dans nos lignes. C'est un agent de liaison égaré, mais je n'ai pas le temps de l'interroger. Il a déjà jeté tout son équipement par terre. Je le fais fouiller, prends ses papiers et l'expédie au Cdt sous bonne garde.

Le soir les Allemands essaient un retour offensif, mais sans résultat. La nuit les choses se gâtent. Je vois partir des fusées éclairantes de nos deuxièmes lignes. Derrière moi des fusillades éclatent. Pas de liaison sur ma droite et le 75 qui tape sur nous ! Je lance mes fusées à 6 feux d'allongement de tir et resserre ma ligne braquant des fusils en arrière et en avant. J'ai nettement l'impression d'être encerclé.

2 Août 1917

Enfin, au petit jour, je vois bondir les nôtres de partout, derrière moi et sur ma droite. C'est le 2^{ème} Bataillon qui attaque. Nous voyons les Allemands fuir vers leurs lignes, sous la fusillade de mes hommes, s'aplatir et se rouler de trous d'obus en trous d'obus. Ils se vengèrent en nous envoyant d'énormes " minenwerfers " dit " seaux à charbon " qui tombaient heureusement 8 à 10 m en arrière. L'un d'eux pourtant volatilisa l'un de mes petits postes d'écoute où on ne retrouva, des 4 hommes qui y veillaient, que quelques pans de capote.

3 Août 1917

Nous sommes relevés. J'obtiens ma première citation après 2 ans 1/2 de front.

11 Août 1917

Ordre du 13^{ème} Corps d'Armée n° 160

" Belle bravoure et énergie au feu. La 1^{ère} ligne ayant été bousculée par une attaque ennemie le 1^{er} août 1917, a contre attaqué immédiatement avec une section de réserve et a contribué au rétablissement de la situation. A organisé le commandement des éléments mélangés et a maintenu inviolé le terrain reconquis, malgré les nouvelles attaques de l'ennemi "

Beaucoup de camarades étaient tombés. Le Lieutenant Lemaire, mon Cdt de Cie de la côte 108 était tué, le Capitaine Natalelli grièvement blessé.

Quand nous descendîmes au repos, je montais pour la 1^{ère} fois le cheval du Cdt de Cie pour défiler devant notre Colonel à l'arrivée au cantonnement de repos. La boue desséchée avait teint nos figures et uniformes en kaki. Sur 240 hommes de la Cie qui étaient montés en ligne, il en restait 12 derrière moi.



Bertrand, qui s'occupait des affaires du Capitaine Natalelli, un gars solide, énorme, bien planté, fils d'un fermier des environs de Givet, courageux et toujours souriant, devint mon ordonnance.

Bertrand : mon ordonnance

Septembre 1917 : au repos entre Verdun et Dombasles

Nous sommes en repos dans un petit village entre Verdun et Dombasles. Ce village à moitié démoli, mais épargné par l'artillerie allemande depuis fort longtemps, est le témoin de nos joyeuses promenades à cheval, de nos farces et de nos rires. Un soir pourtant nous eûmes une petite émotion, dont nous avons bien ri plus tard. Le cantonnement est pris à parti par quelques pièces de 105 allemands. On ne sait pourquoi. Nous sommes 4 officiers attablés dans une vieille bicoque, occupés à faire un bridge. Chardenot qui ne joue pas, s'amuse à nous taquiner très gentiment suivant son habitude et veut persuader le Cdt qu'il ne sert de rien de crâner avec son nom et qu'au fond il s'appelle tout bonnement Durand !

Nos ordonnances font le ménage et aident les cuisiniers à préparer la popote. Mais les sifflements désagréables et l'éclatement des marmites nous mettent dans une situation bien embarrassante vis à vis du Cdt qui ne veut pas

battre en retraite " pour si peu " devant ses officiers. Une vingtaine d'obus tombent ainsi à intervalles de 5 m. Des tuiles et des morceaux de briques retombent sur notre toit et c'est ainsi que, fort tranquilles en apparence, nous demandons

" Est-ce au mort à jouer ? ".

Septembre - Octobre 1917 : Bois d'Avocourt - côte 304

Après 10 jours de repos nous remontons en ligne dans ce secteur misérable qui ne s'est jamais complètement calmé. Le Capitaine Chardenot prend le commandement de la Cie. Nous allons rester là 10 mois, tantôt en ligne à l'ancien Bois d'Avocourt, tantôt à la côte 304, à 30 ou 50 ou 100 m des lignes allemandes.



Poste d'écoute - Bois d'Avocourt

Huit jours en ligne
Huit jours en réserve
Huit jours au repos dans les bois !

Tout cela agrémenté de patrouilles, poses de fils de fer, coups de main, attaques locales des côtés allemands et français, bombardements et surtout, par cet hiver

exceptionnellement rigoureux, où nous sommes dehors nuit et jour, lutte contre la boue, la neige, les gelures de membres. Combien de fois par ces mois de décembre, janvier, février 1918, dûmes-nous casser le pain à coups de crosse de fusil, le scier pour le faire dégeler par morceaux entre les mains, ou le faire chauffer dans le café à l'aide des trucs les plus ingénieux, en prenant bien garde de ne pas faire de fumée ? Le meilleur moyen était l'alcool solidifié, hélas distribué bien chichement. Beaucoup de poilus en corvée de soupe allaient voir les artilleurs de la lourde, pour avoir des paquets de poudre en lamelles qui brûlaient lentement en dégageant une forte chaleur.

Cette longue occupation nous permit l'aménagement d'abris souterrains où l'on pouvait se reposer tranquillement de jour; ils étaient évidemment interdits en 1^{ère} ligne où ils auraient constitué dans les coups de main d'assurés nids à prisonniers.

La grande plaie de ce secteur est encore les rats ! innombrables ! Leurs principaux refectoirs sont les feuillées. Lorsqu'on s'y rend, c'est par centaines qu'ils s'en échappent. En seconde ligne ce sont des abris souterrains. J'ai encore souvenance d'une sorte de galerie découverte qu'ils avaient creusée près du plafond d'un de ces abris. Il en passait un à chaque minute. J'avais désigné un

homme, muni d'une bougie et de son fusil, pour les descendre un à un au passage. Mais nous dûmes arrêter ce jeu d'enfant. A quoi cela servait-il ? Un après-midi, je me réveille : 5 d'entre eux dormaient sur mes jambes, sous la couverture ! Nous pendions pain et chocolat aux poutrelles du plafond. Une fois, comme j'étais étendu sur ma planche, je vois l'un d'eux sauter sur mon pied et de là dans ma musette qui se trouvait juste au-dessus. J'avais toujours à portée de la main une baïonnette allemande qui me servait à les écarter, ou les assommer. Avec d'infinies précautions et une lenteur étudiée, je lève mon arme qui brusquement s'abat sur l'animal. Il tomba dans ma musette, mais j'avais sauvé mon pain !

Ce fut finalement l'ingénieur toubib Archer, dit " Gédéon ", qui mit au point le meilleur moyen de les tuer : le " coup de grisou ". A l'entrée des trous que nous pouvions atteindre, nous placions dans la tranchée, des paquets de poudre que nous prenions dans les grenades ou les cartouches de fusil. Nous y mettions le feu et bouchions en même temps avec un drap ou de vieux chiffons mouillés pour que flammes et fumées suivent les galeries. C'était alors une sortie épique de ces bêtes au poil complètement grillé, aveugles et que les poilus poursuivaient à coups de crosses et de baïonnettes.

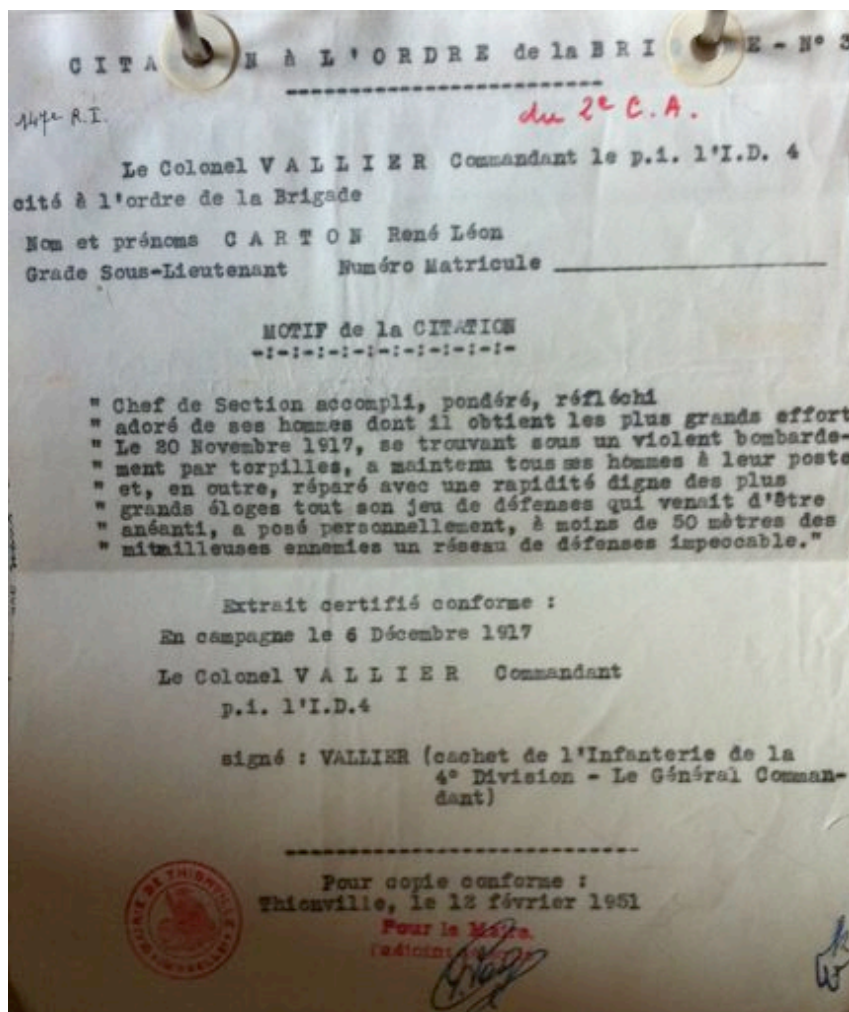
Novembre 1917

Certaines nuits furent particulièrement pénibles à passer. Nous occupions le quartier " La sorcière ". Nos premières lignes situées au fond d'un ravin étaient continuellement remplies d'eau. C'est d'une patrouille dans ce secteur que je rapportai un pistolet lance-fusées allemand, qui ne me quitta plus et que j'employais d'ailleurs toujours pour lancer nos fusées.

Une nuit, au retour également d'une patrouille, je trouvais un sac à terre accroché par les Allemands en haut de mes fils de fer. Il contenait des numéros de la " Gazette des Ardennes " que je fis envoyer au Capitaine. Quand le jour commençait à poindre, nous évacuions ces positions pour des lignes situées un peu en arrière et ...plus au sec. Le soir nous allions les réoccuper. Nous revenions tous les matins, couverts de boue, abrutis par les minenwerfers.

4 Décembre 1917

Je suis cité à l'ordre de la Brigade n°3 du 2^{ème} C.A.



Avec Chardenot, notre Capitaine, et Lehmann, second Lieutenant, nous vivons dans une fraternité qui n'exclut pas le respect. Chardenot, au 147 depuis 1916, est le type parfait de l'officier dont la bravoure égale la bonne humeur. Sobre, dur pour lui-même, strict sur la discipline, c'est un père pour ses soldats qui lui rendent bien son affection pour eux. Souvent il me parle de sa fiancée qu'il adore. Quand nous sommes seuls ensemble, il nous arrive de nous jouer des farces de gosses ? Nous avons si peu pour nous distraire ! L'une d'elle, devenue classique, consiste à amorcer une grenade allemande (il en traîne partout dans le secteur) et à la lancer dans un trou d'obus plein d'eau. A tour de rôle nous nous faisons copieusement doucher.

Un jour, nous nous trouvons en réserve près de l'ancien village d'Avocourt. Brusquement nous sommes arrosés par des obus à gaz sternutatoire. Malgré nos masques nous nous mettons à éternuer sans arrêt ! L'eau nous coule des yeux, du nez, de la bouche. Au bout de 10 mn, je ne peux plus y tenir : tant pis j'enlève mon masque ! Geste dangereux car les Allemands lancent d'habitude en même temps des gaz asphyxiants. Il faut croire que cette fois la portion a été mal réglée. Eternuant de plus belle, j'allume une cigarette. L'effet est magique ! Les éternuements s'arrêtent instantanément. Chardenot, dont la tête éclate, enlève son masque à son tour. Sa tête est bouffie, défigurée; la bave au nez et à

la bouche, il grille sa 1^{ère} cigarette. Effet magique... Je cours dans tous les abris de la Cie

" Allez-y les gars, fumez! Mais attention au caoutchouc et au gaz moutarde ".

Janvier 1918

En permission à Poix-de-la-Somme, chez Lucie Belhomme.



Fin Janvier 1918

Je rentre de permission et endosse mes vêtements de campagne aux baraques de nos cuisines roulantes, quand un avion allemand s'abat dans les arbres à 50 m de nous. Le pilote, un tout jeune officier allemand, projeté hors de sa carlingue, blessé d'une balle de mitrailleuse, tombe à une vingtaine de mètres de son appareil. Il a encore toute sa connaissance et pendant que nous le pansons, un avion français atterrit dans la plaine à la lisière de la forêt. Un officier en descend, court vers nous. Episode digne de nos chevaliers ! Ces deux

hommes qui tout à l'heure se livraient un combat à mort, se tendent et se serrent la main !

Une nuit le Cdt Durand'Claye me fait venir à son P.C

" Carton, me dit-il, le Colonel m'a chargé d'organiser un gros coup de main. Vous êtes un bon officier patrouilleur, le plus ancien de Bataillon. J'ai pensé à vous pour en prendre le commandement ".

Nous trinquons d'un bon coup de gniole, mais en rejoignant ma section par la piste, j'ai le cœur serré. Ces paysages de boue et de mort me paraissent plus infernaux que jamais. Ah ! et puis, à la grâce de Dieu !

Les meilleurs éléments du Régiment doivent participer à ce coup de main. Chaque Cie envoie sa liste de bons patrouilleurs et grenadiers, dont plusieurs sont volontaires. Il y a 8 à 10 hommes proposés par Cie. Pour la 11^{ème} Cie, je discute le coup avec Chardenot. Il me propose les gradés, puis les soldats.

" Lardières, dit-il, il est volontaire.

Lardières ? dis-je, jamais de la vie. Je n'ai peut-être pas à m'en plaindre depuis 4 mois qu'il est à ma section. Il ne rechigne jamais au travail ; c'est un bon guetteur, prenant de bon cœur toutes les misères de notre existence. Mais il nous vient d'un Régiment qui le signalait comme une forte tête et un mauvais soldat, condamné à 2 ans de prison pour désertion à l'intérieur en temps de guerre.

Ne lui refusez pas l'occasion de se racheter.

Si c'est un ordre, mon Capitaine, oui ! Mais je vous mets en garde de n'avoir pas à faire un rapport à son sujet pour désertion devant l'ennemi !

Surveillez le et faites le surveiller par vos gradés. Vous savez, dans ces circonstances là, on ne badine pas ".

Le Commandant me fait venir chaque jour pour organiser ce coup de main. Il met à ma disposition plans de secteurs, photographies d'avions où l'on distingue nettement parmi l'enchevêtrement des trous d'obus : tranchées, boyaux et petits postes, pistes fréquentées de nuit, abris souterrains, emplacements des anciens bois et anciennes routes.

1^{er} février 1918

Je monte en ligne avec ma Cie d'attaque. Hommes et gradés ont de bons abris souterrains. Je partage celui du Capitaine mitrailleur Ducroc. Ce sont d'anciens abris allemands qui ont donc l'inconvénient d'être tournés du mauvais côté. Ils sont d'autant mieux repérés qu'ils sont situés très exactement sur les plans directeurs allemands. Il arrive qu'un obus tombe de plein fouet au fond de l'escalier de l'abri.

Tous les matins le Colonel fait téléphoner :

" A telle heure, vous pouvez faire prendre des vivres à la Coopérative ".

Les jours pairs le bombardement commence 2 heures après, les jours impairs 3 heures après. Aux heures prescrites le Commandant de Cie fait évacuer la première ligne pour éviter les coups trop courts des 150 obus de 155 qui doivent détruire les fils de fer allemands. Chaque nuit suivante je pars en patrouille avec 1 sergent, 2 caporaux et 8 hommes pour reconnaître les dégâts. La première se passe dans de bonnes conditions. Nos fils de fer franchis, par une chicane, il reste 60 mètres à parcourir pour arriver aux réseaux allemands. Je n'ai qu'à suivre l'ancien boyau de Silésie, presque nivelé, mais encore reconnaissable. Nous parvenons à nous glisser jusqu'aux fils de fer, faits de réseaux genre Rilbard. Je distingue très nettement le petit poste allemand à 3 m à peine de moi et le petit boyau qui les relie à leurs tranchées. Nous ne remuons qu'avec des précautions infinies. Tout ce qui, dans l'équipement, pourrait faire du bruit : cartouchières, baïonnette etc., a été enlevé mais le danger vient d'un fil de fer que l'on remue, une vieille boîte de conserve rencontrée, de la terre qui s'écroule. Instinctivement nous respirons par la bouche, retenant nos souffles. Mais l'ennemi n'a rien entendu. Nous revenons sans qu'ils nous aient seulement salué d'une fusée.

Patrouilles identiques les 2 nuits suivantes. Seules les heures sont changées. A ma 4^{ème} patrouille, le nez collé aux fils de fer, j'essaie de juger des brèches faites par nos canons, quand une boule de feu éclate sous mes yeux en même temps qu'une sèche détonation. J'ai peine à retenir un cri, car j'ai senti en même temps un coup sur mon bras gauche. Je me défile en rampant suivi de mes hommes. Quelqu'un du petit poste a dû entendre du bruit, mais sans s'inquiéter, car il n'a pas tiré.

" *Je suis blessé*, dis-je à mon sergent. *Mon bras est paralysé* " Je tâte ma main, mais il n'y a pas de sang. De retour dans nos lignes, je vais au poste de secours.

" *Une fameuse veine, mon vieux Carton*, me dit le médecin-major. *Un coup de fusil à bout portant. Regarde tous ces déchets de poudre dans ton bras ! La paralysie n'est que momentanée et ces incrustations s'élimineront d'elles mêmes* ".

Les bombardements journaliers commencent à inquiéter visiblement l'ennemi. Ils sont énervés. Nous sentons que les choses vont se gâter. J'avais choisi l'heure de minuit pour ma patrouille suivante et je rampais à proximité de leurs fils de fer, quand ils lancent tout à coup des fusées éclairantes. J'ai par malheur une paire de jeunes avec moi. Au lieu de rester immobiles pendant la trajectoire des fusées, même à genoux, même debout, ils courent vers mon trou d'obus (sentiment habituel du soldat qui se croit en sécurité une fois près de son chef). A quelques mètres de l'ennemi une mitrailleuse nous a dénichés et se met à tirer sur notre trou. Nous sommes aplatis les uns sur les autres. Les balles claquent comme des coups de feu à 10 cm de ma tête, m'arrosant de pierres et de terre. Nous sommes pris au piège. Heureusement mon sergent ne perd pas le nord : il se met avec ses hommes à balancer des grenades sur la tranchée d'où

partent les coups de mitrailleuse. Brusquement celle-ci se tait. Je hurle " *Tout le monde en arrière* ". Nous déguerpissons à toute allure pour nous jeter au fond des trous d'obus devant nos fils de fer. Il serait trop dangereux de passer par la chicane en colonne par un. Autant leur laisser le temps de se calmer, puis nous rentrerons.

" Carton, me dit le Capitaine Ducroc, vous allez vous faire pommer !

C'est exact, mais j'ai des ordres ! J'aurai beau expliquer que ces bombardements ne servent à rien qu'à éveiller l'attention de l'ennemi, que les patrouilles sont trop fréquentes, le Général me prendrait pour un canard ! "

7 Février 1918

2h du matin. Je me préparais à sortir quand le lieutenant de chasseur me dit :

" Mon cher camarade, mes guetteurs me signalent des bruits insolites en avant de mes lignes. Méfiez-vous d'une embuscade.

La situation dans ce cas est bien simple. Il faut que je sorte ; nous allons donc le faire, mais pas au delà de nos fils de fer. Le temps d'installer mes hommes et dans 5 mn vous tirerez en l'air 2 coups de feu. Au 2^{ème} coup, vous lancerez des fusées éclairantes, pendant que je balancerai mes grenades et que vous ferez tirer vous-mêmes et plus en arrière des grenades à fusil. Veuillez alerter et faire veiller vos hommes "

Le coup réussit magnifiquement. A la 1^{ère} fusée les calots ennemis émergent des trous d'obus, car eux aussi cherchent à voir, puis leurs ombres fuient sous l'éclatement de nos D.F.

C'est mon Commandant qui fit le rapport, très circonstancié, demandant en plus 2 flancs gardés pour le jour J du coup de main. Je reçus l'ordre de suspendre les patrouilles.

15 Février 1918

Le jour J est fixé au 16, l'heure H à 5h20 du matin. Je passe une dernière fois voir les hommes, causer aux gradés, puis je rentre dans l'abri pour écrire les derniers ordres. A minuit mon fidèle Bertrand m'apporte la soupe. Je conserve la gnole pour le retour, car il vaut mieux s'abstenir d'alcool avant les attaques en prévision de blessures éventuelles qui guériraient plus difficilement. Je m'équipe : calot, veston, ceinturon, revolver, pistolet lance-fusée, fusées dans les poches. Bertrand conserve le reste de mon équipement : écussons de régiment, médaille d'identité, tous mes papiers. Selon les ordres, nous devons tous être des êtres anonymes, dont même les cadavres ne doivent rien révéler à l'ennemi.

4h30 : je rends visite à chaque groupe dans les tranchées. Comme moi les hommes ne portent que calot et veston sans capote, le ceinturon sans cartouchières qui maintient contre le corps les deux courroies de la musette à grenade. Les hommes de génie du groupe Turpain sont là eux aussi : ils doivent faire sauter les fils de fer. Les deux lance-flammes ont leurs réservoirs à pétrole attachés sur le dos. Les brancardiers sont prêts.

5h10 : sans un bruit, sans une parole, chacun a passé le réseau par la chicane. Les yeux fixés sur ma montre lumineuse je compte les dernières minutes, les dernières secondes...

5h20 : brusquement toute l'artillerie s'est éveillée. Une pluie d'obus s'abat derrière la tranchée allemande. Sans un mot, nous bondissons. Je m'empêtré dans leurs fils de fer et m'étaie de tout mon long. Je me sens soulevé et jeté de l'autre côté. Des ombres courent autour de moi : Vinoy l'Aspirant qui saute la 1^{ère} ligne et va établir son barrage dans le prolongement du boyau de Silésie, puis Fancon, puis... Des grenades partent, des shrapnels éclatent à 20 m au dessus de nos têtes. Les entrées d'abris rougeoyent sous l'action du pétrole enflammé. Des nettoyeurs reviennent avec quelques fusils et pattes d'épaules pris sur des morts. C'est autour de nous un tonnerre de tous les diables. Les Allemands abrutis par la soudaineté du feu réagissent peu. Dans la tranchée j'en tiens toute une poignée. Turpain va t-il venir ? C'est mon seul espoir. Il y a un quart d'heure que je suis là. Les Allemands qui se sont ressaisis, commencent à nous lancer des grenades. Il fait déjà presque jour. Il n'y a plus de temps à perdre. Je lance mes fusées 3 feux puis 6 feux et nous battons en retraite avec notre butin. Près de nos fils de fer, nos brancardiers rentrent des corps.

" 2 morts, 4 blessés dans le groupe de gauche ", me crie le sergent infirmier. Derrière eux surgit Turpain avec ses hommes. Il est fou de colère.

" Le 75 a tapé en plein sur nous au départ. Un homme du génie a eu la jambe enlevée, quand il allait mettre le feu à sa charge. J'ai en plus 2 morts et 4 blessés grièvement". Il est désolé, mais il n'y a pas de temps à perdre. L'artillerie allemande nous arrose.

" Faites rentrer vos hommes, leur dis-je. Je sais que vous avez fait tout votre devoir. Rendez-vous des gradés au P.C Durand'Claye ".

Nos rapports terminés je discute avec Chardenot des récompenses à accorder

" Et Lardières ? me demande t-il

Je n'ai pas eu à le surveiller particulièrement, car il ne m'a pas quitté d'une semelle.

C'est bien ce qu'il m'avait promis, dit-il. Quand il vint me trouver et que je lui demandai s'il se sentait le cœur bien accroché" J'aime beaucoup mon petit Lieutenant, m'a t-il répondu, et je ne le quitterai pas. Mort ou blessé, je vous promets de le ramener " "

Il faut avoir vécu dans l'infanterie au front, pour savoir jusqu'où peut aller l'abdication entière de soi, le dévouement de tous les instants, désintéressé et absolu.

Je fus cité le 13 mars 1918 à l'ordre de la Division n°97.



18 Février 1918

Le régiment est relevé et transporté par camions à Regny en Barrois, puis par étape à Heitz l'Evêque.

Mars 1918

Nous remontons de nouveau sur Verdun, mais cette fois sur la rive droite, à la côte 344. Tout dénote un secteur agité. Mêmes spectacles que sur la rive gauche : plus de forêts, plus d'herbe. On dirait une mer en furie qui se serait tout à coup figée. Au carrefour des routes de Beaumont Bras, Carrières d'Haudremont, les gaz entretenus par des éclatements continuels d'obus à gaz, demeurent en permanence.

Dans les talus de gauche de la route montant à Beaumont, sont creusés les abris du Colonel et de son E.M, du Poste de secours du Régiment. Sur les autres accotements de la route, les parcs d'outils, de fils de fer barbelé, piquets, poutrelles, rails constamment battus par des marmites. C'est là que nous venons toutes les nuits prendre du matériel pour le monter en lignes. De jour nous restons dans les carrières d'Haudremont; mais les cadavres qui l'environnent témoignent des furieux combats qui viennent de s'y livrer. Partout jusqu'à l'horizon c'est le même aspect de " champs labouré " que frappent toujours les grosses marmites dont les échos puissants se répercutent dans les vallées comme des roulements de tonnerre.

18 Mars 1918 : L'Ypérite

Nous montons en réserve. Depuis la veille les Allemands ont repris leur marmitage de nuit à obus à ypérite. Les abris sont infestés de gaz et nous ne pouvons y descendre. Une odeur fade de caoutchouc nous donne la nausée. La nuit le spectacle est sinistre. D'interminables colonnes d'aveugles, crachant leurs poumons, passent sur les pistes, se tenant par le pan de la capote, guidés en tête par un infirmier ou un homme valide. De temps à autre des obus coupent les colonnes créant le désordre, l'affolement parmi ces hommes qui ne voient plus. Ma Cie n'a pas encore trop souffert et nous pouvons tenir avec nos masques, mais nous ne pouvons toucher aux aliments bien à l'abri dans des bidons et bouteillons. Plus de pain donc. Impossible également de s'asseoir, car la terre ypéritée brûle les parties moites du corps comme de l'acide sulfurique et nombreux sont ceux aux postes de secours dont on a dû couper les parties.

23 Mars 1918 : Louvemont

La 5^{ème} nuit de notre relève, nous montons en 1^{ère} ligne. Je suis pris brusquement de vomissements. Je dois soulever mon masque. Les yeux me piquent. Dans ma petite glace de poche, je les vois rouges comme du sang. Au bout de quelques heures, j'ai l'impression qu'ils sont brûlés. Tout à l'heure ils pleuraient des larmes intarissables, à présent impossible de même soulever les

paupières : on dirait du papier de verre qui frotte sur la rétine. Je tousse comme un poitrinaire. Il paraît que plus de la moitié de mes hommes ont dû être évacués. Quant à moi je ne veux l'être pour rien au monde. C'est peut-être un mal passager. Et puis surtout, je suis depuis 3 ans au front au même bataillon et je crains, si je suis évacué pour quelques semaines, d'être envoyé à la sortie de l'hôpital dans un autre Régiment. D'ailleurs nous prenons les lignes la nuit suivante à Louvemont.

Je prends mon guide de la section relevée par la capote et le suis dans les boyaux. Sur 60 hommes, il m'en reste une vingtaine. A tâtons je descends dans l'abri du Cdt de Cie à 60 m des lignes, pendant que mon sergent place les hommes dans la tranchée. Je reste là deux jours avec Chardenot, mais je finis par trop souffrir. La toux m'arrache la poitrine. Chardenot décide de m'envoyer aux cuisines du faubourg Pavé à Verdun avec Bertrand qui me guidera. Un médecin du poste de secours m'y soigne et au bout de 3 semaines, toussant encore mais les yeux à peu près remis, je rejoins ma section.

Avril 1918

Ce séjour dans le secteur de Beaumont fut illustré par la venue de 2 sous-lieutenants américains, dont nous devions être les parrains pour la réception de leur baptême du feu. Ils se comportèrent d'ailleurs fort courageusement en dépit de quelques " plat-ventre " que leur faisait faire le canon de 37 qui nous surprit une nuit, tirant sur une piste de ravitailleurs, alors que nous étions en patrouille. Cet obus sans trajectoire sifflait aux oreilles d'une très désagréable façon. Nous ne nous risquâmes d'ailleurs pas trop près des fils de fer allemands cette nuit là.

De là nous descendons à Verdun, dans la citadelle, au repos complet pour 10 jours. Il fait bien bon y vivre, dans cette immense citadelle, le seul endroit véritablement sur toute la région. Au cercle des officiers qui est magnifiquement aménagé, nos américains noient vite leurs émotions et plus d'une fois nous sommes obligés de les reconduire dans leur cagna. D'ailleurs ils payent régulièrement les frais communs de popote. Nous sommes les seuls participants dans les achats de champagne dont ils se gargarisent si généreusement. Ce sont de charmants camarades, mais aussi de grands enfants. Leur jeu préféré consiste à lancer en l'air de vieux casques (ou même le leur) et à les crever à coups de balles de revolver. Ils s'y montrent d'une adresse remarquable...

Le dernier séjour en ligne que nous devions faire à Beaumont fut troublé d'un coup de main des Allemands, qui nous changea de la préparation à laquelle nous étions habitués. Il se déclencha une nuit sur la Cie voisine de droite, alors que j'étais tranquillement occupé à tuer au revolver les rats qui se détachaient au clair de lune sur la parapet de ma tranchée. Par certaines nuits calmes, c'était un passe-temps comme un autre, pour se tenir éveillé. Soudain un bruit semblable à l'explosion d'un petit dépôt de grenades se fit entendre. Puis un immense éclair

jaillit en même temps qu'un fracas épouvantable secouait toute la tranchée comme un tremblement de terre.

Tout en courant aux postes de guetteurs, je lance mes fusées éclairantes. Les grenadiers ont leurs grenades prêtes, les fusiliers mitrailleurs fouillent l'obscurité déchirée par le jaillissement des fusées qui volent comme des boules de feu éblouissantes jusque par-dessus les tranchées allemandes. Mais rien ne vient sur mon secteur. C'est sur la droite que le coup s'est déclenché : une fusillade endiablée, ponctuée par le crépitement des mitrailleuses, assourdie par les éclatements secs et successifs des 75, pendant que toutes sortes de fusées blanches éclairantes, trois feux de demande de barrage, six feux d'allongement de tir, constituent le feu d'artifice le plus éblouissant et que l'on pourrait presque admirer s'il n'éclairait tant de courage !

Le lendemain une note de la Brigade attirait notre attention sur ce nouveau mode infernal d'attaque : le " Projector ". Il indiquait les indices préparatoires par lesquels on pouvait en déceler l'installation, puis le moyen de l'éviter. Aux premiers crépitements, se sauver au plus vite dans la tranchée de soutien pour échapper à l'anéantissement certain des réseaux, des tranchées, des hommes, suivi de l'irruption des Allemands qui enlèvent les rares survivants ou les blessés. C'est le dernier perfectionnement du " coup de main ".

14 Mai 1918

Nous sommes relevés. Nous terrions ces lignes depuis 10 mois. La guerre de tranchée était finie pour moi. Nous allions connaître jusqu'à l'armistice la guerre de mouvement, aussi cruelle sans doute, mais nous allions abandonner ces régions de champs labourés, de boue et d'infection où la nature elle-même était morte, où pas un oiseau ne se risquait plus.

A Laheycourt où nous cantonnons, nous apprenons la mort de notre Colonel Bourgeois. Je suis envoyé au C.I.D pour me reposer 4 mois.

26 Mai 1918

Nous embarquons en chemin de fer, comme toujours pour une destination inconnue. On parle d'attaques que nous devons faire dans la région de Mondidier.

27 Mai 1918

4h du matin. Notre train s'arrête en gare de Château-Thierry où des cuisines fixes, installées sur les quais, doivent nous donner le jus matinal. Tout y est en révolution. Les employés s'affairent de tous côtés. On débarrasse tous les bureaux, les appareils de télégraphe et de téléphone. Les Allemands ont, paraît-il, percé au Chemin des Dames et ils avancent rapidement. La gare est fermée aux civils et aux réfugiés et va être abandonnée tout à l'heure. Les cuisiniers, au milieu de ce branle-bas, commencent leur déménagement eux aussi, mais ils battent en retraite en bon ordre et il faut avouer que leur jus est chaud et bien aromatisé. Tous les bidons... On liquide...

Le soir, le Régiment suivi du C.I.D, débarque à Coincy. Les plus mauvaises nouvelles circulent : une division anglaise s'est laissée enfoncer. Sur tout ce front, les Allemands qui ont fait le vide devant eux, avancent sans résistance. Le lendemain matin le Régiment reçoit l'ordre de se porter au Bois d'Arcy, d'attendre les Allemands et de les arrêter. Le C.I.D suit à quelques distances et va se cantonner à Latilly. La route, aussi loin que porte le regard, est encombrée de réfugiés : grandes voitures de paysans, l'homme l'air grave à la bride des chevaux, toute la famille, femmes, enfants juchés sur l'amoncellement des meubles les plus disparates. Entre toutes ces voitures défile le cortège pitoyable des femmes dont l'homme est à la guerre, traînant leurs enfants à leurs jupes, souvent un petit dans les bras. D'autres poussent leurs gosses dans des brouettes, ou des vêtements ou un invalide. Des voitures d'enfants, des bicyclettes chargées de paquets... De loin en loin sur le bord de la route de pauvres vieux avec, à côté d'eux, leur petite valise où ils ont enfermé leurs plus chers souvenirs; épuisés, crottés, en sueur, ils regardent d'un air hébété, les yeux secs. Des voitures brisées ont déversé dans le fossé tout leur chargement...

De Latilly le C.I.D gagne Breny-sur-Ourcq. Les nouvelles sont toujours mauvaises. Le régiment décimé continue à reculer. Le Colonel Lanusse a remplacé Bourgeois qui est mort. Je commande le C.I.D et répète à mes gradés la défense absolue de se déshabiller et d'enlever ses chaussures. Je donne l'ordre de tenir les sacs montés. Dans la nuit une note du Colonel nous parvient :

" Le C.I.D doit battre en retraite sur Latilly, se couvrir et attendre de nouveaux ordres. "

Je fais sonner l'alerte et nous quittons le village.

Nous campons devant Latilly qui tremble sous les explosions de 4 camions de munitions qu'ont fait sauter les avions allemands. Très actifs, ils rôdent constamment dans le ciel. Nous devons tenir sous les arbres et il faut des ordres sévères pour empêcher les poilus de galoper après les poules, lapins et cochons qui courent la campagne, chassés par le feu d'artifice de Latilly.

Un cycliste m'apporte l'ordre de continuer la retraite sur l'Ourcq. Il m'apprend que la Cie de C.I.D s'est faite massacrer. Surpris sur la route en

colonne par 4, ils ont été littéralement fauchés. Le Capitaine, grièvement blessé, n'a dû qu'au hasard du passage d'une auto-mitrailleuse d'être ramassé.

A Crony-sur-Ourcq où nous arrivons le lendemain soir, nous trouvons les premières troupes françaises qui accourent en renfort : de l'artillerie (surtout des 75) dans des camions ; les boucles des canons sortent par l'arrière. Un régiment de cavalerie est arrivé par marches forcées de la région de Rouen. Tous montent, aussitôt débarqués vers le front.

C'est à Crony que nous apprenons que les survivants du 147^{ème} R.I, soutenus enfin par l'artillerie, ont bloqué l'avance allemande sur la ligne Chezy-Damard. Je passe entre-temps le commandement du C.I.D à l'un des capitaines arrivés avec les hommes de renfort destinés à combler les innombrables vides du Régiment. Chardenot, toujours aussi en train, malgré les combats acharnés de ces derniers jours, me fait tellement honte de rester à l'arrière alors que mes camarades se battent, que je décide de revenir de suite à la Cie, malgré les 3 bons mois de repos que j'ai encore à passer ici. C'est ainsi qu'avec le Régiment reformé nous partons cantonner à Mareuil-sur-Ourcq, situé à 8 km de la ligne de feu. Nous y faisons de très importants travaux de défense de seconde position : abattages d'arbres, qui une fois accumulés sont enchevêtrés de fils de fer barbelés. D'autres Cie creusent des tranchées et posent des fils de fer bas pour arrêter la cavalerie.

Ces travaux terminés nous partons cantonner à Thierry. Un jour je vois passer des voitures de ravitaillement du 27^{ème} d'artillerie de campagne. J'interpelle un sous-officier pour avoir des nouvelles de Jules Carton, brigadier infirmier à ce régiment depuis le début de la guerre

" Je le connais bien, dit-il, il est dans notre batterie ". Je lui fais transmettre mon invitation pour le plus prochain dîner. Le lendemain, quelle joie de le voir arriver à notre popote. Pendant que l'on s'occupe de son cheval, nous nous mettons à table avec Chardenot et le Capitaine Leroy, un charmant et brave camarade qui commande la 9^{ème}. Il a toujours le mot pour rire, mais sera bien dépité pour cette fois de n'avoir pas pu " donner la cuite à un curé ", comme il se l'était promis ! Je repars l'après-midi à cheval avec Jules au bois de la Grivette où sa batterie est en position. Nous prenons congé, un peu émotionnés tous deux, sachant les misères endurées et celles qui restent à supporter. Je reviens seul avant la nuit, lorsque en rejoignant Thierry je suis salué par une salve de 105 allemands qui s'essayent sur des 155 en position au sud de Thierry. Mon cheval prend peur et c'est en trombe que je passe devant le château de Thierry, sous l'hilarité des camarades. Ces pauvres chevaux, toujours à l'arrière depuis 1914, ne savent plus ce qu'est un obus. Ces 155 qui cherchent les Allemands, sont du type Fillioud : nouveaux modèles remarquables par leur facilité de manœuvre et de déplacement.

Nous allâmes une fois assister à leur tir sur les lignes allemandes. Chardenot et Leroy parièrent 5 bouteilles de champagne que je ne tiendrais pas

debout sur l'affût pendant le tir. Je tiens le pari mais, pauvre artilleur, j'ignorais qu'il fallait tenir la bouche ouverte au départ du coup et j'en restais sourd pendant 8 jours. Nous bûmes toutefois à la santé des artilleurs.

N'ayant plus de travaux à faire, nous laissons les soldats vivre dans un repos complet, les intéressant seulement aux parties de football auxquelles nous prenons part nous mêmes avec eux et à d'interminables parties de bridge. Nous avons tout en abondance dans les poulaillers, étables, caves et jardins. Jamais la gamelle des poilus n'avait été si finement remplie. Seuls les départs tout proches de l'artillerie, nous rappelaient qu'on se battait pas loin.

Fin Juin 1918

Par camion nous quittons Thierry. Nous passons par Meaux pour débarquer après des détours étonnants dans les environs de Montmirail. La 11^{ème} Cie cantonne dans un petit bourg. Ma section occupe une bonne grange avec de la paille en abondance. Chardenot décide de préparer la fête du 14 Juillet, mais nous sommes en réserve, non au repos. Nous savons que le Commandement s'attend à une nouvelle attaque allemande de grand style, mais sans savoir où elle se produira. Dans la situation où nous nous trouvons, l'hypothèse est la suivante :

" Les Allemands attaquent sur le front de Champagne, passent la Marne à Dormans. Mission du 147 : arrêter l'ennemi et reprendre Dormans ". C'est en effet ce qui allait se passer.

14 Juillet 1918

Une petite estrade est installée sur la petite place, entourée de toiles de tente piquées de fleurs et garnies de branches coupées dans les haies voisines. Un jeune soldat de la 2^{ème} section se taille un grand succès : il a une merveilleuse voix de femme et chante divinement.

16 Juillet 1918

5h du matin. Nous embarquons en camion. Le temps frais et ensoleillé fait présager une splendide journée. Nous débarquons à Margny et aussitôt le 1^{er} et 2^{ème} Bataillon montent sur la ligne La Cressionnière, la Chapelle Montaudon. Le 3^{ème} Bataillon reste en réserve au Breuil, vide de ses habitants. Chardenot nous apprend que les Allemands ont attaqué en Champagne et passé la Marne à Dormans.

Les 1^{er} et 2^{ème} Bataillons comme prévu contre attaquèrent aussitôt, mais ils se heurtèrent à d'innombrables nids de mitrailleuses et s'ils parvinrent à reprendre quelques positions à l'ennemi ce fut au prix de pertes très sévères. J'apprends au Breuil la mort, parmi tant d'autres, du Ldt Paumier et si je le mentionne, c'est moins pour la perte d'un bon camarade depuis longtemps au Régiment, mais comme une confirmation de l'étrange phénomène psychologique qui se manifestait chez beaucoup par le pressentiment de leur mort. Paumier, toujours gai, exubérant même d'ordinaire, paraissait soucieux.

" Je n'en reviendrai pas ", dit-il. Et nous qui l'avions connu si indifférent à la mort, montant en ligne la chanson aux lèvres, nous le plaisantions. Mais il répétait:

" C'est la dernière fois que je monte ". Le soir une balle allemande le frappait, comme il entraînait ses hommes à l'assaut.

17 juillet 1918

Le 3^{ème} Bataillon remplace les première et deuxième, en première ligne. Ma section est tout d'abord placée en réserve dans un verger. Je ne vois que des fleurs autour de moi. Je pense aux Eparges, à Verdun, à la Champagne, à leurs spectacles d'enfer, de mort, de terreur. L'air sent si bon, les oiseaux chantent.

" Eh bien Carton, es-tu content ? Tu l'as enfin ta guerre en rase campagne, me dit Chardenot en riant

Quand on a connu le pire, lui dis-je, ce mal semble une douceur ".

Le soir toutefois, je gagne de nouveaux emplacements en première ligne à la lisière d'un bois. Avec Chardenot et un officier arrivé de Salonique, nouvellement à la Cie, nous nous installons près d'un 155, abandonné par nos artilleurs, lors de l'avance allemande et repris par le 2^{ème} Bataillon. L'ennemi est en position assez loin de nous : 600 m environ.

18 Juillet 1918 : l'attaque en Champagne

A 21h le Cdt me fait appeler avec Chardenot.

" Nous avons d'excellentes nouvelles, dit-il. *L'armée Mangin poursuit une avance foudroyante. On parle de l'entrée en ligne de la nouvelle armée américaine. Tout peut aller très vite et les Allemands ne conserveront pas une pointe aussi dangereuse au-delà de la Marne. Il faudrait, Carton, que vous alliez avec votre section, reconnaître si la lisière du bois est toujours occupée par l'ennemi. J'aimerais le savoir le plus tôt possible".*

Nous partons à 22h laissant les sacs sous la surveillance de Bertrand. Il fait un clair de lune superbe. A 250 m du bois je commence à distinguer les arbres; nous nous aplatissons. Il fait presque jour tant la lune est lumineuse. Avec un sergent, un caporal et 6 de nos anciens, nous rampons une cinquantaine de mètres. Nous entendons distinctement marcher sur la lisière; des branches d'arbres craquent sous des pas ; des voitures roulent sur les routes. Nous en sommes là de nos observations, quand, à 500 m environ à notre droite, un coup de main éclate sur nos positions. Il n'y a pas à insister. Nous rampons jusqu'au gros de ma section et regagnons nos lignes. Il est 3h du matin. Je trouve Chardenot devant le bois avec sa liaison.

" *Mon cher Carton, dit-il, vous vous êtes promenés pour rien. Toute l'armée attaque à 6h. Faites approvisionner votre section en grenades, cartouches et fusées. Nous attaquons en ligne de tirailleurs. Le bombardement commence à 6h10. A 6h départ au pas. Vous ferez prendre à vos fusils et fusils-mitrailleurs la position de tir en marchant. Direction générale de marche : Dormans. Vitesse de marche : Xm/min. Ne la dépasser pas pour ne pas nous faire tirer dessus par nos 75. Avant de continuer l'attaque la Cie se regroupera près de la ferme de ...*".

5 heures. Tous mes hommes sont prêts sous bois. Je me couche sur l'herbe, recommandant à Bertrand de me réveiller à 6h moins 20 et je m'endors...

6 heures : Depuis 10 min la lisière du bois en face de nous est battue par notre artillerie de campagne. A l'infini des hommes apparaissent, sortent de leurs bois, de leurs haies, de leurs bosquets, des fossés de la route. Dans la prairie à présent toute la Cie avance en tirailleurs au pas, fusils et fusils-mitrailleurs sous le bras, prêts à tirer si la fusillade se déclenche. Au-dessus nous une nuée de plus de 150 avions est tout à coup tombée du ciel. A 50 m au dessus des arbres, ils criblent la lisière d'une pluie de balles. Tout à coup des tanks nous dépassent. Des balles commencent à siffler autour de nous. Plusieurs de mes hommes tombent le nez en avant. Nous sommes à 100 m du bois, là où je me trouvais la nuit précédente. L'artillerie a déjà allongé son tir. Coup de sifflet de Chardenot : tout le monde s'aplatit. Les tanks avancent : je vois leurs tourelles se tourner lentement vers les points où crépitent les mitrailleuses. Chaque coup de leur petit canon démolit une pièce. Puis ils longent la lisière, à la file indienne, tout doucement, comme pour nous dire : "*Vous pouvez être tranquilles*".

De longs coups de sifflet retentissent sur toute notre ligne. Ce sont les commandants de Cie qui avertissent:

" *Ramassez vous, préparez vous à bondir* ". Je porte mon sifflet à la bouche. Quelques coups secs : "*En avant* ".

Quelques corps sont allongés sous bois, près de leurs mitrailleuses légères, derniers éléments qui devaient protéger le passage de la Marne, mais éléments extrêmement meurtriers que nous allons rencontrer à chaque heure de

ces 15 jours de progression et qui protègent d'ailleurs leur retraite de façon remarquable. Sur une route qui traverse le bois, quelques voitures démolies, les chevaux morts dans les brancards. A la boussole nous commençons la progression sous bois. Je ne puis surveiller que 3 ou 4 hommes à ma droite et à ma gauche. J'entends les autres qui percent comme nous les taillis épais faisant craquer les branches. Nous marchons ainsi depuis 2 heures peut-être et déjà la forêt s'éclaircit devant nous, quand tout à coup des obus nous encadrent, faisant sauter la tête des arbres, en couchant d'autres. Je ne me trompe pas : ce sont les nôtres qui nous saluent.

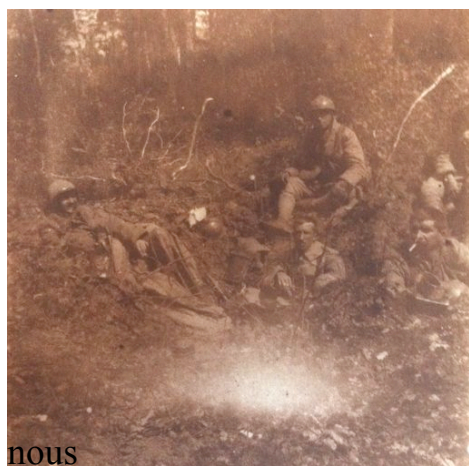
" *Aurais-je progressé trop vite ?* ". L'incident me permet au moins de constater la magnifique liaison qui nous unit à présent avec l'artillerie. J'ai à peine lancé ma fusée 3 feux rouges de demande d'allongement de tir, que mon sergent Briand s'écrie :

" *Mon Lieutenant, l'avion de la Division !* ".

A 100 m au dessus du bois, juste au dessus de nous, il lance à son tour la même fusée. Instantanément le tir s'arrête.

" *Carton, me dit Chardenot un quart d'heure plus tard, quand nous serons à proximité de la ferme..., interdisez absolument à vos hommes de boire l'eau du puits. Les Allemands ont contaminé tous dans leur retraite en y jetant du fumier et des cadavres. Rappelez le leur* ".

Devant nous s'étend la Vallée de la Marne. Des explosions la secouent. Les passerelles sans doute que les Allemands font sauter. Tout Dormans est en flammes. Partout des villages brûlent. C'est sinistre dans cette belle nature devenue soudain si calme. Car si le canon gronde toujours du côté de Château-Thierry, ici l'artillerie allemande cherche d'autres positions et la nôtre progresse. Jusqu'à la Marne, sur 4 à 5 km, il n'y a plus d'Allemands.



Le petit Lieutenant Foigné de la 9^{ème}, est commandé avec sa section pour reconnaître le terrain devant nous jusque Dormans. Nous en profitons pour casser la croûte et Thourens en fixe le souvenir par une photographie. Il est 11h quand l'ordre de progression nous arrive.

A travers champs, en lignes de demie section par deux, à 50 m de distance, nous dirigeons vers Dormans.

Dans une ancienne position d'artillerie allemande, je trouve une grande pancarte écrite en français, remerciant " les camarades français de les avoir laissés si tranquilles, pendant leur séjour sur la Marne ! "

Dormans

Nous entrons dans Dormans où je trouve Foigné, près du Château, avec ma section. Sous la chaleur brûlante des incendies, la fumée suffocante des brasiers, nous gagnons le pont... sauté naturellement. La voie ferrée Paris-Nancy est coupée en maints endroits. Les quais de la gare, les voies, les talus, les rues sont remplies de cadavres allemands et français. La Marne charrie les choses les plus hétéroclites : tonneaux, planches, poutrelles, cadavres de soldats et de chevaux.

A peine installé, le Commandant Durant-Claye me fait venir à son P.C, au château à moitié démoli. Il est en compagnie de Chardenot qui fait rassembler là sa Cie. Il désire que j'aille en reconnaissance le long de la Marne pour vérifier s'il ne resterait pas de passerelle intacte. C'est une mission délicate, car j'aurai du mal à me cacher sur tout le parcours et je vais dangereusement jouer à cache-cache avec les Allemands qui se tiennent sûrement sur l'autre rive. Je décide de ne prendre qu'un homme avec moi. Un jeune de la dernière classe qui se présente pour m'accompagner. Je lui fais d'ailleurs retirer tout son attirail. Avec un seul revolver et notre veste, pour être plus agiles, nous partons. A 200 m sur ma droite je rencontre un poste d'un régiment voisin. J'avertis l'officier de ma mission et continue d'arbre en arbre, de haie en haie.

Des ponts de bateaux, des passerelles montées sur tonneaux sont coupés en plusieurs endroits. La Marne à cet endroit fait une large boucle et s'écarte à environ 300 m de la voie du chemin de fer. Malheureusement il n'y a plus d'arbres. Il n'y a plus qu'à y aller franchement. Les Allemands, s'ils me voient, doivent bien rire de voir un officier se promener sur ces berges, si paisiblement. Ils ne tirent pas, peut-être ont-ils battu en retraite plus loin que nous ne le pensions... Tout à coup, juste au bout de la boucle, une rafale de mitrailleuse claque à mes oreilles, mais avant que la deuxième balle n'arrive, déjà nous étions couchés. L'immobilité absolue peut seule nous sauver. En tout cas jusqu'à la nuit, soit vers 9h le soir, nous avons bel et bien 8h à faire le mort.

Le nez dans la poussière, je tourne les yeux à droite et à gauche; à 5 m à peu près... un champ de blé.

" Ne bouge pas plus qu'un marbre, dis-je à mon jeune soldat. A droite, à 5m, nous avons un champ de blé. Je compte 1 - 2. A 3 nous bondissons et rampons quelques mètres. Compris?

Compris, dit-il ".

Nous sautons... Quelques balles claquent ça et là. Lentement, pour ne pas faire bouger les têtes des épis, je glisse sur la terre. Le feu d'ailleurs s'est à nouveau arrêté. Nous faisons ainsi les 300 m qui nous séparent de la voie ferrée. En arrivant près du talus du chemin de fer, j'ai le bonheur de trouver un petit passage souterrain voûté, suffisant pour un homme et qui doit servir à l'écoulement des eaux. Nous nous y enfilons. Cinq minutes plus tard, nous nous trouvons à l'abri derrière les maisons.

Le Cdt auquel je rends compte de ma mission, pousse un cri de surprise à mon apparition

"Ah! Celle-là est bonne, dit-il! Tiens regarde "

Et il me montre un compte-rendu de la Cie du régiment voisin qui dit en substance :

" Un officier et un soldat du 147, partis en reconnaissance le long de la Marne, ont été descendus à coups de mitrailleuses. Si blessés, nous ne pourrions leur porter secours avant la nuit "

En regagnant ma Cie, je trouve Chardenot rassemblant en hâte la Cie.

" Votre section est bien éprouvée, dit-il. Un obus est tombé en plein dans votre cave. J'ai fait reconnaître un autre quartier de la ville, moins repéré ". Et nous filons sous des averses de tuiles et de briques.

Quand nos hommes sont installés, je pars à la recherche d'une cave, non loin d'eux. Mais toutes les maisons sont pillées, saccagées. Je finis tout de même par trouver pour Chardenot et moi un P.C convenable.

Le soir à 20h, nous recevons la visite du Cdt Durand'Claye. Il nous annonce que le génie va amener des radeaux à la nuit. Il s'agit de trouver un ou plusieurs hommes assez courageux pour passer la Marne à la nage et fixer de l'autre côté, à la faveur de l'obscurité, une corde solide pour faire à l'aide des bras le va et vient du radeau. Il faut donc un homme qui sache bien nager.

Heureusement nous n'avons pas à chercher loin. Un agent de liaison de la Cie, le clairon Deconinck s'offre comme volontaire. Il n'aura pas à exercer ses talents de nageur patrouilleur, car de nouveaux ordres arrivent et à la nuit nous mettons sac au dos pour gagner plus à gauche Passy-sur-Marne.

Sous la poussée des troupes qui ont gagné Château-Thierry, les Allemands ont battu en retraite. Des ponts de bateaux sont déjà installés pour le passage de l'artillerie et des convois de ravitaillement. Nous, l'infanterie, nous passons au moyen de radeaux faits de planches réunies et fixées sur 4 tonneaux.

Passage de la Marne

Il fait grand jour quand nous nous engageons sur la Marne à 12 par radeaux. Celui où j'ai pris place provoque un incident peu après le départ. Pour une cause inconnue et pendant que nous tirons à la corde, le radeau donne tout à coup de la bande. Instinctivement tous font balance en sens contraire et c'est la dégringolade générale dans l'eau. Certains s'accrochent au radeau, d'autres reviennent à la rive en se cramponnant à la corde. Par bonheur il n'y a aucun noyé et nous en sommes quittes pour redresser notre radeau et recommencer le passage en deux fois. Nous sommes mouillés jusqu'aux os et impossible de se changer naturellement.

Malgré la chaleur, j'ai mis 4 jours pour me sécher.

Nous marchons en deuxième ligne. Les cuisines roulantes ne peuvent plus nous suivre, les Allemands ayant fait sauter tous les ponts et carrefours de routes. Nous touchons nous-mêmes le ravitaillement et, officiers ou soldats, chacun se débrouille comme il peut pour faire la popote. Certains jours l'avance s'arrête, bloquée par les arrière-gardes ennemies.

Nos avant-gardes sont surtout éprouvées. C'est elles qui doivent prendre l'initiative des attaques partielles pour chasser les quelques mitrailleuses, c'est elles qui se font tirer dessus les premières.

29 et 30 juillet 1918 : Bois Meunière

Nous nous sommes heurtés à des positions qui paraissent particulièrement redoutables. Le 120^{ème} R.I, malgré des attaques furieuses, s'y est brisé. Nous devons le relever et attaquer à notre tour. L'ordre est communiqué aux officiers du 3^{ème} bataillon d'aller reconnaître les positions de jour. Celles-ci sont à la lisière d'un bois. En face de nous, un autre bois : le Bois Meunière, occupé par les Allemands. Entre les deux une prairie au milieu de laquelle s'étendent 2 lignes de tirailleurs, deux lignes presque ininterrompues ; par ci, par là, quelques taches bleu horizon. Ces lignes, ces taches sont celles du 120^{ème} R.I, tirés au lapin par les mitrailleurs allemands. Quelques balles claquent encore par instant sur eux, sur ceux qui essaient de ramper vers l'arrière, de chercher un abri, qui remuent peut-être seulement torturés par les souffrances de leurs blessures. Les gradés ou tenant lieu qui survivent du 120^{ème} R.I, nous entretiennent du nombre inusité de nids de mitrailleuses. Ce qui laisserait supposer que les Allemands tenteraient de se cramponner pour enrayer et retarder longtemps leur retraite sur ce point. Il n'y a pas à compter sur l'artillerie qui n'a pu suivre.

Nous revenons à nos Cie assez soucieux. Je trouve mon sergent Briand surexcité au plus haut point par un cas de rébellion devant les hommes provoqué par le caporal X nouvellement arrivé. Il refuse de monter se prétendant malade ! Je le fais venir... Mine excellente ! Je n'ai pas de mal à le convaincre des sanctions sévères du Conseil de Guerre au cas où il ne serait pas reconnu.

" Nous montons en ligne dans une heure, lui dis-je. Vous êtes l'un des derniers gradés qui me restent et vous avez peur ! Vous ne méritez plus vos galons ". Il éclate en sanglots, les nerfs détendus.

" C'est vrai, mon Lieutenant, j'avais peur. Je reviens du front. Je pensais aux miens. J'avais le cafard. Sergent ! Je vous demande pardon ". Je lis dans ses yeux que nous pouvons compter sur lui.

Le soir nous occupons nos positions en retrait de la lisière du bois quand un soldat m'annonce :

" Mon Lieutenant, le Caporal X vient d'être tué "

Je l'accompagne. Son corps est étendu raide, encore sous bois, mais à un endroit où les arbres sont moins touffus.

" Il était en train de nous placer, me dit le soldat. Les Allemands ont dû le voir. Il a reçu une balle en plein front ". Je repense à Paulmier et tant d'autres !!!

L'attaque du Régiment doit avoir lieu le lendemain au lever du jour. La 9^{ème} Cie attaque devant nous. Nous ne quitterons le bois que quand la première vague aura atteint le Bois Meunière, à moins que nous devions auparavant renforcer leur ligne. Toute la nuit les Allemands ont tiré sur des dépôts de gros obus, qui se trouvent à proximité de nous, espérant les faire sauter sans résultat.

A l'assaut ! A l'arme blanche !

Puis, à la nuit, avant le lever du jour, le Régiment est parti à l'assaut, sans bruit, sans artillerie, à l'arme blanche !

Les balles claquent autour de nous ; si leur danse dure trop longtemps l'ordre va infailliblement arriver de courir au secours de la première vague. Aplatis contre terre, cachés derrière des troncs d'arbres, nous attendons, baïonnette au canon, le souffle court. Il fait presque jour quand tout à coup, comme la grêle qui saccage une région et s'arrête brusquement, la grêle des balles cessa. A droite, à gauche, par intervalles, quelques tours de " moulin à café ", puis... plus rien.

" En avant ". Les cadavres s'étaient plus nombreux autour de nous. La 9^{ème} a dû écoper sérieusement. Des prisonniers nous croisent, filant vers l'arrière, déséquipés. La 9^{ème} nous attend à la lisière. Il faut constituer une ligne plus serrée, pour ne pas s'isoler sous bois et nous repartons de l'avant, attentifs à chaque clairière, chaque chemin, chaque haie, car un feu d'enfilade peut nous faire tomber comme toute une rangée de soldats de plomb. A chaque instant, sous bois, des coups de feu claquent. Puis la résistance se fait moins vive. Nous dépassons les emplacements d'artillerie et gagnons la lisière Nord du Bois Meunière.

Les Allemands continuent leur retraite. Tout flambe. Il est inutile de sortir dans une formation aussi dangereuse que celle des tirailleurs et aussi fatigante surtout. Ma section a l'honneur d'être désignée pour marcher en extrême pointe d'avant-garde de Division. Chardenot suit avec sa Cie, puis le bataillon, puis les restant du Régiment, l'artillerie etc...

Je marche sur Fismes, à travers champs, à travers bois, toujours à la boussole, suivant l'angle de marche qui m'a été donné, collé à ceux que je guide dans les endroits couverts pour qu'ils ne perdent pas la liaison, seul avec ma section dans les endroits découverts pour couvrir les grosses formations contre le feu des mitrailleuses. J'applique la seule consigne qui m'ait été remise :

" Chercher l'ennemi... Pour cela, se faire tirer dessus... ". Encore faut-il en terrain découvert, chercher la ligne de marche la moins dangereuse et autant

que possible la proximité de fossés, de haies, de vergers, pour avoir un abri à la première alerte.

En approchant de la lisière d'un bois, un cadavre est étendu, tout frais, là devant moi. C'est celui d'un cavalier, la face contre terre, tournée vers nos lignes, les mains liées derrière le dos, le dos ciblé de balles. Je n'ai pas de mal à imaginer la farce épouvantablement cynique jouée par les mitrailleurs boches à ce patrouilleur capturé. Sur la lisière du bois, des emplacements tout frais de fusils mitrailleurs, de gamelles, de feux de bois aux cendres encore rouges, laissant supposer que leurs occupants viennent seulement de quitter ces lieux.

31 juillet 1918

J'atteins St Gilles, à 5 km au Sud de Fismes. Une patrouille de cavaliers, ayant mis pied à terre s'y trouve déjà. L'officier vient à moi, salue et se présente. Le village est occupé, dit-il par quelques mitrailleurs. Je ne puis attaquer moi-même disposant de trop peu de soldats. Je fais rendre compte à la division et attends les ordres. Nous sommes cachés derrière la première maison de St Gilles dans un verger dont l'herbe tendre fait les délices des chevaux de la patrouille de cavalerie. Je rassemble ma section et désigne deux patrouilles dont l'une commandée par un sergent contournera le village par la droite, l'autre commandée par un caporal, le contournera par la gauche.

Celles ci étaient avancées environ à mi-hauteur du village ; j'avance moi-même avec le reste de ma section, par la rue principale, en 2 rangs de chaque côté de la route, longeant les murs. Brusquement des coups de feu partent de mes patrouilles. Nous courons, l'arme sous le bras et je vois un groupe de 8 Allemands qui filent par la route dans la direction de Fismes. Ils sont trop loin pour les atteindre. Nous dépassons le village, passons le canal sur un amoncellement de pierres et de poutrelles enchevêtrées et arrivons devant une sorte de carrière, au fond de laquelle se trouvent des entrées d'abris. Nous y descendons avec une extrême prudence, mais ils sont inoccupés.

Je regagne la route quand une fusillade formidable nous aplatit contre terre. Je rampe à temps dans le fossé et sens très bien d'où viennent les balles. Ce sont les Américains qui tirent sur nous. Leurs avant-gardes débouchent sur les crêtes à gauche... à l'Ouest de St Gilles et ils nous prennent pour des Allemands ! Je porte mon casque au bout de ma canne, pendant que mes hommes agitent au bout de leurs fusils des bandes de paquets de pansements. Le feu cesse, en même temps que je reçois l'ordre de m'arrêter.

Une demi-heure plus tard, le Capitaine Chardenot nous rejoint avec le restant de la Cie. Jusqu'à 2 km, la plaine s'étend, sans un couvert. Debouts sur la route, nous discutons sans plus nous soucier de l'ennemi, quand une deuxième fusillade nous refait faire les plongeurs accoutumés. Chardenot vient justement

de me plaisanter sur l'incident de toute à l'heure. Il se met lui aussi à pester contre les Américains et fait rendre compte.

Les bois couvrant Fismes sont fortement tenus par les Allemands paraît-il. La division américaine doit attaquer demain matin. Le 3^{ème} Bataillon doit couvrir en flanc gardé. Nous avons les instructions du Colonel et une patrouille d'Américains dont l'officier parle un peu français et qui vient faire la liaison avec nous, me confirme la nouvelle. Je vérifie une fois de plus que les Américains merveilleusement armés et outillés, se font une idée un peu enfantine des batailles modernes et manquent complètement d'organisation.

Je l'ai encore vérifié hier, tandis que nous avançons. Sur mon flanc gauche, à 4 km, j'apercevais la patrouille américaine, puis derrière, en colonne par 4, l'infanterie, l'arme à la bretelle et baïonnette au canon, formant un immense miroir aux alouettes. C'était inconcevable pour nous.

Ces hommes qui viennent se mettre en liaison avec nous, n'ont touché aucun ravitaillement depuis 2 jours. Je partage mon pain avec l'officier et il l'arrose d'un quart de jus froid. La joie rayonne sur toute sa figure. Si le pain leur fait défaut, " le matériel humain " ne manque pas. J'ai fait signaler qu'un trou d'environ 800 m existe entre ma ligne et la leur. Le soir, je vois arriver tant et tant d'hommes que j'en suis à me demander s'ils viennent pour tenir le secteur ou pour camper. Et des cris... des appels !...

Je pense

" Nous allons tout à l'heure nous faire arroser de belle façon ".

Sur ces entrefaites, notre médecin-major Archer, l'inénarrable Gédéon, toujours aussi froid devant la mitraille, vient me voir dans un chemin creux. Il m'apprend la mort de plusieurs bons camarades. D'autres, blessés, qu'il a pansés et que ses brancardiers ont pu évacuer. Moi-même, je ne suis pas bien brillant. Depuis 8 jours j'ai une douleur sourde au pied et éprouve de grandes difficultés pour marcher sur le bout du pied en m'appuyant sur ma canne. Archer me dit avec raison que la relève ne saurait tarder et que si j'enlève mon soulier, je ne pourrai plus le remettre. Et puis, les rangs des officiers se sont terriblement éclaircis, surtout depuis les attaques du Bois Meunière. L'attaque américaine est décidée pour ce 1^{er} août à 10h du matin. Le Bataillon doit la soutenir sur son flanc droit. Notre Commandant qui fait la guerre depuis le début, sait trop qu'elle est vouée à un échec.

Devant nous Fismes et au fond la Vesles et ses marais. Il ne peut y avoir que quelques éléments avancés de ce côté. Ce sera la tuerie à grande distance. Il nous donne l'ordre de ne quitter nos positions d'attente que quand les Américains auront pris une certaine avance. Etant flanc-garde, c'est très régulier du point de vue stratégique.

1^{er} août : les Américains attaquent sur Fismes

A 10h du matin les régiments américains débouchent en ligne de tirailleurs, des hauteurs à l'ouest de St Gilles. Au coude à coude, le fusil à la main, sans sacs. Puis 20 m plus loin une nouvelle ligne, puis d'autres et d'autres encore... Les Allemands les laissent dévaler la pente, puis leur artillerie se met de la partie. C'est un massacre en règle. Les Américains courent vers les fourrés qui couvrent la plaine, refluent vers la côte. D'autres se regroupent les uns sur les autres, sans doute là où sont leurs chefs. Les obus tombent dans les tas. Qu'il est désolant de voir sacrifier des hommes dans de pareilles conditions ! Nous nous disons :

" Ils en auront assez "... Mais à 4 reprises dans la journée, ils recommencèrent, toujours avec autant d'insuccès naturellement. A 3h de l'après-midi le Cdt est appelé au téléphone de campagne, installé contre notre talus.

Nous l'entendons dire:

" Mais c'est de la folie! Ce que vous voulez essayer de jour avec une division, je me charge de le faire de nuit avec ma section ! " Nous devons soutenir leur attaque à 4h. Les ordres sont formels. Les 9^{ème} et 10^{ème} Cie ont été décimées depuis le Bois Meunière. Il ne reste que la nôtre.

" Chardenot, faites prendre à vos hommes une formation très étendue et très échelonnée! " Comme ma section a bien souffert depuis 3 jours, c'est celle du Lieutenant Thouringue qui décollera la première. Nous partons sans enthousiasme naturellement. Arrivé à 500 m des bois, Thouringue est cloué au sol. Nous sommes nous-mêmes à 500 m derrière lui, à plat ventre dans l'herbe, Chardenot à côté de moi. Tout à coup un obus de 150 tombe si près de nous que toute la terre nous recouvre et qu'en relevant la tête, j'ai le nez sur le bord de l'entonnoir. C'est un miracle : nous n'avons rien. D'un bond nous sommes dans le trou encore fumant ! A quelque chose malheur est bon !

La nuit tombée, un agent de liaison du Cdt vient appeler Chardenot, qui revient une demi-heure plus tard.

" Carton, me dit-il, je vous demande un dernier effort. Il faut que nous soyons ce soir sur la Vesles. Vous irez avec votre section. Prenez votre carte, je vais vous expliquer "

J'étaie ma carte sur l'herbe. Chardenot se couche sur moi. Un soldat met sa toile de tente sur nous. Quatre hommes se couchent pour tenir fermés les bords de la toile et, de sa lampe électrique, le Capitaine me donne itinéraire et instruction.

" Surtout, attention ici, à 2 km de nous, l'ancienne tranchée de tir de Fismes. Vous me ferez savoir par un homme de liaison, dès que vous avez atteint les premières maisons de Fismes et la Vesles "

Je commande *" Sac au dos "*. Nous partons, moi marchant sur une jambe et demie... Je dépasse Thouringue et avertis en passant mon voisin, le chef

de section des Américains. Tant bien que mal je me fais comprendre et en route pour 4 km dans l'inconnu... dans la nuit...

Briand marche à mes côtés. Ma plus grande préoccupation est l'impossibilité où nous nous trouvons dans cette obscurité de constituer avec ma section, une troupe vraiment homogène. Je ne distingue que mes plus proches soldats. Eux-mêmes tout en cherchant l'ennemi, ont à se reconnaître entre eux. Leur ligne se croise, se passe, se coupe selon les haies à franchir, les taillis à contourner. Je veux par ailleurs, sans trop nous tasser, les sentir suffisamment unis, si nous nous trouvons subitement pris à revers. Ce sont de ces heures où il faut rassembler tout son calme avec son sang-froid. L'hallucination s'empare souvent des patrouilleurs. Le souffle court, ils restent le regard fixe sur un taillis d'où semble émerger et se balancer des têtes, ils voient des ombres courir derrière les haies. Des bruits de voix ? Mais non... le murmure d'un ruisseau. Une mitrailleuse qu'on arme ? C'est une branche qui craque...

Nous nous arrêtons devant la tranchée de tir et échangeons nos impressions, Briand et moi :

" J'entends parler et toi ? Ecoute bien ! Tiens, une tête qui passe sur la butte, une autre encore ! " L'un n'a rien entendu, l'autre n'a rien vu. Alors je continue d'avancer, les grenades d'une main, le revolver de l'autre.

Brusquement une rafale de balles nous fait coucher. Briand et cinq hommes se tordent par terre (Briand, de retour de l'hôpital, sera nommé sous-lieutenant à ma Cie en octobre).

" J'en ai une, dit-il ". Mon bras, vingt bras se sont détendus comme des ressorts. Vingt explosions...

" En avant ! " Contournant la butte je vois maintenant nettement des ombres qui disparaissent. Des coups de feu partent de ma ligne, puis des grenades qui explosent de nouveau.

Je gueule à pleins poumons, pour rassembler mes soldats. Mon autre sergent, mes caporaux en font autant. Nos voix dans la nuit ont une étrange résonnance... Le calme est revenu, dans mon esprit surtout. Il faut me méfier de cette arrière-garde ennemie, qui pourrait me tendre un piège, mais néanmoins la position est peu occupée. Nous longeons un bois. Je regarde plus souvent en arrière qu'en avant. Nous traversons une route... Voici la Vesles. De l'autre côté partent des fusées éclairantes. Je n'en ai pas vu depuis 3 mois. Le Cdt avait vu juste. Le gros des forces s'est replié derrière Fismes. J'envoie mon agent de liaison.

" Mission exécutée "

Les pages qui relatent les 4 derniers mois de cette Grande Guerre ont hélas été perdues.

La veille de l'Armistice trouve le Sous-Lieutenant René Carton, dans la forêt de Parroy, près de Lunéville. Occupée depuis 1914 par les Allemands, disputée pendant toute la guerre, les Français y entrèrent enfin à la fin d'Octobre 1918.

Veille de l'Armistice : 10 novembre 1918 - Forêt de Parroy (Meurthe et Moselle)



**Après quatre années de
campagne !**



24 novembre 1918 : entrée du 147^{ème} à Ingwiller (Alsace)



Les Alsaciennes et les poilus



Décembre 1918
Les troupes françaises en Allemagne



René Carton

Landau : Palatinat

La garde du Général Gérard, commandant la 8^{ème} Armée

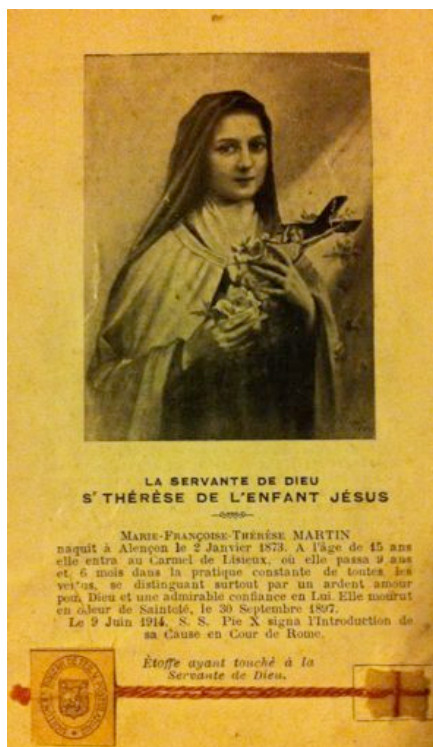


Image Sainte

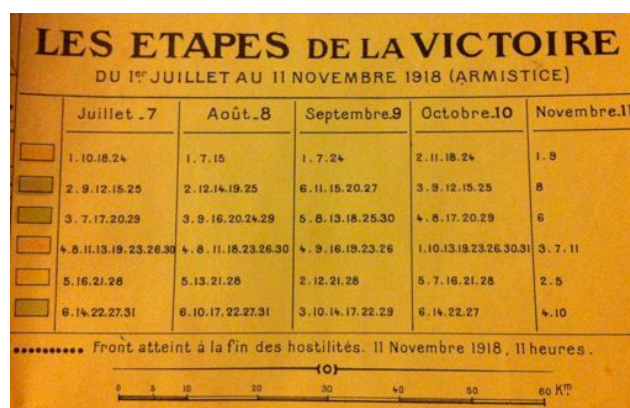
que **René Carton** porta
constamment sur lui pendant
toutes ses campagnes
1914 - 1915 - 1916 - 1917 - 1918



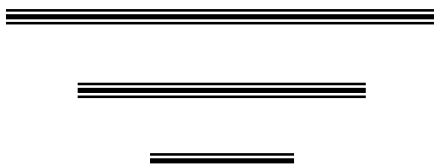
Réduction de la carte d'Etat-major placée dans le cabinet de travail du Maréchal Foch, à son quartier général de Senlis, pendant le cours de la bataille de libération, et sur laquelle était portée au jour le jour, les progrès des armées alliées ; le Maréchal a fait don de cette carte au Musée de l'Armée

La partie coloriée représente l'étendue de terrain récupérée de vive force par les armées alliées depuis le 18 juillet 1918, date du déclenchement de notre offensive, jusqu'à l'entrée en vigueur de l'armistice du 11 novembre. Les récupérations fragmentaires obtenues par plusieurs contre-attaques engagées sur divers points entre le 1^{er} et 18 juillet y ont été également comprises. Elle dessine à gauche, l'avance extrême réalisée par l'ennemi à la date du 17 juillet, à la suite de ses cinq offensives lancées successivement à partir du 21 mars. A droite le pointillé gras marque le front atteint par les vainqueurs à l'instant de la cessation des hostilités. Les teintes délimitent les gains quotidiens des Alliés ; elles ont été disposées dans l'ordre défini au tableau indicatif placé dans le cartouche, en haut de la carte à droite. La lecture de cette saisissante mosaïque est en outre facilitée

par les deux chiffres figurant sur chaque teinte : le premier indique le jour du mois; le second indique le mois, juillet étant représenté par le chiffre 7, et ainsi de suite dans l'ordre du calendrier.



Cette vue d'ensemble offre ainsi le détail de l'effort victorieux de chaque jour qu'il convient d'apprécier, le plus souvent en raison inverse de l'importance de la superficie reconquise. Les points où l'immense bataille a paru piétiner sont, en effet ceux où la résistance allemande, appuyée de formidables ouvrages, fût le plus opiniâtre. C'est là que nos succès eurent le plus un caractère essentiel, à la fois par l'énergie qu'il fallut déployer dans l'attaque et par les larges replis consécutifs qu'ils imposèrent l'ennemi.



L'ENTRE DEUX-GUERRES

21 novembre 1918

Entrée des troupes françaises à Thionville (Moselle) et Libération de Thionville



Place du Marché

Dans un enthousiasme indescriptible, Lorraines et Alsaciennes défilent aux bras des soldats français, en magnifique tenue bleu-horizon et pantalon rouge.



Après 48 ans d'occupation allemande, la Lorraine redevient française.

Marie-Louise Herber



1919 :

Le Président Poincaré à Thionville

Le salut de la France à la province libérée.



René Carton est nommé à Thionville au Cabinet du Sous Préfet, pour procéder à l'évacuation des Allemands immigrés, qui s'étaient fixés en Lorraine durant ce demi-siècle.

C'est là qu'il fait connaissance de Marie-Louise Herber qu'il épousera le 20 novembre 1921.

11 juin 1919 : René Carton est nommé Lieutenant.

20 Novembre 1921

Mariage de René Carton



1923

Rue de la Manutention à Thionville : fabrique de pâtes alimentaires installée par René Carton



Jeu de l'oie des commerces de Thionville et environs ; N° 49 les pâtes Carton

Les années vont passer dans la chaude atmosphère familiale. Pendant des années, la bande des " 6 cousins " se retrouvera pour de belles réunions de famille... et de bonnes parties.

Les cousins : Jean et Antoinette, les enfants de René Carton

Jean et Charles, les enfants de sa belle-sœur

Denise et Jean, les enfants de son beau-frère

Pendant 5 ans les vacances se passeront à Wimereux (près de Boulogne)



René Carton et son cerf-volant

1934

René Carton et ses deux enfants. Il remet cet uniforme qui lui va si bien, pour faire ses périodes.

Son regard est serein apparemment, mais le pressentiment angoissant d'une nouvelle guerre le tenaille déjà.



1935 : Verdun : vision d'histoire

Antoinette et Jean (13 et 11 ans) sont maintenant d'âge à comprendre ce qu'a vécu leur père pendant la première guerre mondiale. Il leur expliquera sur place tout ce qu'il a écrit dans ses mémoires.



Ossuaire du Douaumont



Souvent ils reviendront ensuite dans cette Meuse d'épopée. Mais il faudra une deuxième guerre mondiale pour qu'ils ressentent à leur tour, après bien des épreuves, toute la violence des sentiments qui animait leur père sur ces terres ravagées, imprégnées de sang de millions de morts et de la sueur et des pleurs des survivants.



17 ans après ! les broussailles
cachent la terre ravagée.
Aucun arbre n'a pu repousser.

1937

Période du Capitaine de réserve René Carton



Début août 1939

Belle journée de campagne à Weilerbach au Luxembourg.

Dieu a voulu qu'une dernière fois tous se retrouvent, après tant de parties communes.

Sur la colline en face : c'est l'Allemagne. Les camions défilent sans arrêt sur la route bien visible, pour alimenter la ligne Siegfried. Les discours fanatiques d'Hitler hantent les esprits, mais on veut croire encore au miracle. Un mois plus tard la guerre dispersera à jamais, tous ceux qui sont si heureux de trinquer sur ces photos et qui ne se reverront jamais réunis en famille.

23 août 1939

Pacte germano-soviétique

René Carton est mobilisé dans la ligne Maginot : il commandera en second le secteur de Soetrich.

Il évacue sa famille vers Royan.

Le reste de la famille partira vers Hattonville dans la Meuse et vers Vichy.

=====

=====

=====

BIOGRAPHIE

René Carton (1894 - 1945) est originaire de Valenciennes où son père Auguste (1852 - 1904) était inspecteur des douanes. La mère de René, Joséphine Marie Constance Ryckelynck était d'origine flamande. Elle est également morte jeune. René a un frère aîné, Albert (1892).

René Carton se destinait à la médecine à la Faculté Catholique de Lille et se préparait à passer d'agréables vacances à Boulogne-sur-Mer avec son frère Albert fraîchement sorti de St-Cyr, lorsqu'éclata la guerre.

En novembre 1914, René est appelé sous les drapeaux et envoyé à St-Nazaire au 147^{ème} R.I pour y faire ses classes. En avril 1915, l'instruction militaire terminée, il part avec son régiment sur le front de Verdun et de suite monte en ligne aux Eparges, dans la tranchée de Calonne, puis au Ravin de la Mort. Les premiers contacts avec la guerre sont terribles. Il connaît alors la vie de tranchée, dormant peu, bombardé, chargeant l'ennemi baïonnette au canon. En octobre 1915, il part avec son unité en Champagne près de Perthes, puis en 1916, revient à St Mihiel et à Douaumont au Ravin de la Mort où il connaît l'enfer. Il est envoyé à Paris pour le défilé du 14 juillet 1916 ; il y découvre l'enthousiasme délirant de la population qui honorait ses soldats. En septembre 1916, nommé sergent, René rejoint la Forêt de Parroy près de Toul, puis le Chemin des Dames. Il connaîtra alors les pires horreurs de la guerre : les mines, le gaz ypérite, les assauts à l'arme blanche et perdra nombre de ses compagnons. En 1918, il participe avec son unité, à côté des troupes américaines très décimées, à l'attaque en Champagne près de Dormans. Enfin, au cours des derniers jours de la guerre, nommé sous-lieutenant, il revient dans la Forêt de Paroy et le 24 novembre le 124^{ème} R.I pénétrera à Inywiller en Alsace libérée où les poilus seront accueillis en grande liesse par les Alsaciennes. En décembre 1918, il va en occupation à Landau dans le Palatinat ; son unité fait partie de la garde du Général Gérard commandant la 8^{ème} Armée. Cité plusieurs fois à l'ordre de sa brigade et de sa division, René est titulaire de la Croix de Guerre.

Démobilisé, René vint à Thionville et se marie le 20 novembre 1921 avec Marie-Louise Herber. Ne voulant pas reprendre d'études après ces 4 années terribles, il crée à Thionville, rue de la Manutention, sur les ruines de l'ancien collège des Augustins, une fabrique de pâtes alimentaires. Avec l'aide d'ouvriers italiens très qualifiés, l'entreprise fonctionne bien et c'est dans cette usine où ils habitent, que naîtront leurs deux enfants, Antoinette et Jean. Cependant, au cours des années suivantes, l'entreprise, en raison de la crise économique, va décliner et René sera obligé de déposer son bilan.

Il rentre alors comme employé à l'usine de Wendel à Hayange, et Marie-Louise prend la gérance de la confiserie de détail de son père, place du Marché.

René conserve un esprit militariste, fait des périodes et devient capitaine de réserve. Dès 1930, il s'élève avec véhémence contre les méfaits de l'Allemagne et souhaite une action des Alliés pour l'empêcher d'occuper la Ruhr et le Palatinat.

En 1939, René est mobilisé et commande le fort de Zöetrig sur la ligne Maginot, près de la frontière du Luxembourg. Fin mai 1940, il reçoit l'ordre de se replier et gagne à la tête de ses hommes, Toul, où il est fait prisonnier. Il est d'abord amené à Sarrebourg, puis à Nuremberg, à l'oflag XIII A, d'où il reviendra le 13 août 1941, libéré comme ancien combattant de 14-18 et rejoindra sa famille à Royan.

Dès son retour, il ne manque pas de faire de la propagande anti-allemande et en juillet 1943 il prend contact avec la résistance organisée. Le 1^{er} août il se met à la disposition du général Bruncher (mort pour la France) premier organisateur départemental de la Résistance. Après avoir effectué, au péril de sa vie, des reconnaissances particulièrement dangereuses dans la zone intérieure de la ville, il reçoit le commandement du secteur nord. Il prépare avec soin et beaucoup de méthodes les actions offensives éventuelles sur les organisations fortifiées allemandes du front de mer et les casernements occupés par l'ennemi. Dénoncé à la Gestapo, René est arrêté le 11 mars 1944 à son domicile. Incarcéré à Lafond, près de La Rochelle, il est interrogé avec brutalité ; il supporte sans faiblir tous les mauvais traitements et refuse de donner des renseignements sur son activité ou ses chefs.

Il est transféré à Compiègne le 15 mai, puis déporté, d'abord à Neuengamme près de Hambourg, du 4 juin au 1^{er} juillet, et ensuite à Oranienbourg Sachsenhausen au nord-est de Berlin. En février 1945, il est transféré à Buchenwald où son nom apparaît sur la liste entre le 4 et le 6 février. Puis on perd sa trace et on ne sait s'il a été dirigé vers le nord sur Neuengamme à nouveau, ou au contraire vers le sud sur Flossenbourg et Dachau.

René ne reviendra pas de déportation. A t-il connu les premiers instants de la Libération ? Est-il mort d'épidémie ? Ou au cours d'une des marches forcées pour évacuer les camps ? Toute la famille l'a attendu et recherché par des semaines et des semaines, à l'affût de la moindre information auprès des malheureux déportés qui revenaient. Le Capitaine René Carton a reçu la Croix de Guerre 39-45 avec palmes et a été décoré à titre posthumes de la médaille de la Résistance Française.

Après l'arrestation de René, puis le débarquement allié et l'encerclement de Royan, Marie-Louise et Antoinette restent dans leur maison. Jean s'est échappé et engagé dans les F.F.I à Saintes et participe aux combats de cette région.

QUELQUES PHOTOS de la seconde guerre

Royan bombardée Son fils Jean chez les F.F.I



De Royan il n'y a plus que des pans de murs. La guerre a sinistrement marqué son passage dans cette cité qui fut une station balnéaire riante et coquette. Et pour de longs mois, la plage hérissée de pieux antichars est inabordable.



La poche de Royan

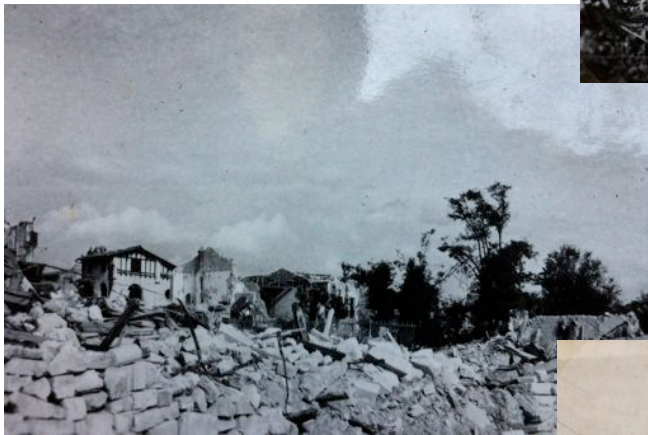


**La maison
dévastée**



Quelques autres dégâts





L'engagement de son fils Jean, chez les F.F.I après l'arrestation de son père.



Témoignage d'un monsieur de Fameck ayant fait le fort de Soetrich avec René Carton

" En 1939, étant affecté au Fort de Soetrich dans la ligne Maginot, je retrouvais M. René Carton en tant que Capitaine de l'infanterie C.E.O. Etant secrétaire du Commandant, j'eus beaucoup de contact avec le Capitaine. C'était un homme très gentil et affable, faisant autant de bien aux truffions qu'il pouvait : surtout aux Lorrains à qui il promulguait maints ordres de mission pour aller retrouver leur famille pour quelques heures. Le 17 juin 1940 il fut le Commandant des 20% de l'effectif de l'ouvrage qui furent libérés pour renforcer les lignes de défense dans les Vosges. Dans la traversée d'Uckange, les ponts étant détruits, il donna une certaine somme d'argent à un boucher de Thionville, dont la camionnette se trouvait de l'autre côté de l'Orne, donc ne pouvant plus passer vers Thionville. Cette somme d'argent servit pour emmener le paquetage des soldats jusqu'à Metz. C'est dans cette ville que je perdis à tout jamais M. Carton "

Cette lettre a été envoyée à son fils Jean (mon papa) en mars 1986, et lorsqu'il voulut le rencontrer pour lui parler un peu plus de son père, pendant cette période de la seconde guerre, il apprit que Jean venait de décéder la veille.



A Royan rue au nom de René Carton, non loin de la maison où il a habité pendant la guerre

René CARTON (1894 - 1945) est originaire de Valenciennes où son père Auguste (1852 - 1904) était inspecteur des douanes. La mère de René, Joséphine Marie Constance Ryckelynck était d'origine flamande. Elle est également morte jeune. René a un frère aîné, Albert (1892).

René CARTON se destinait à la médecine à la Faculté Catholique de Lille et se préparait à passer d'agréables vacances à Boulogne-sur-Mer avec son frère Albert fraîchement sorti de St-Cyr, lorsqu'éclata la guerre...

